T. XXXIX. N° 18. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 DÉC. 1929

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Traité de l'Art de faire des Comédies

ou collection méthodique de mes observations présentes et futures sur cet objet.

Durant toute sa jeunesse, Stendhal, préoccupé de gloire littéraire et pensant bien devenir un jour le successeur de Molière, a réfléchi sur l'art comique : « Depuis qu'à douze ans, a-t-il écrit dans ses notes, j'ai lu Destouches, je me suis destiné *to make Comedy*. La peinture des caractères, l'adoration sentie du comique ont fait ma constante occupation... »

On trouve déjà dans les nombreux papiers de la main de Stendhal, que possède la bibliothèque de Grenoble, un petit travail d'une dizaine de pages sur la Tragédie et la Comédie. Mais ce premier essai, daté du 9 floréal an VI (28 avril 1798), alors que le jeune auteur n'avait guère plus de quinze ans, n'est qu'un résumé scolaire.

Son *Journal*, en revanche, est tout rempli de remarques plus personnelles sur la comédie et de jugements sur les auteurs comiques. Ces remarques, ces jugements se succèdent sans ordre ni méthode, suivant le hasard des lectures du jeune homme, des spectacles auxquels il assistait et suivant aussi la pente des réflexions où le menaient

ses propres recherches et les ébauches de pièces qu'il accumulait sans se lasser.

Ce n'est cependant qu'en 1813 que Henri Beyle eut l'idée de rassembler le fruit de ses méditations, de les codifier en quelque sorte. Il venait d'étudier Molière la plume à la main et se trouvait naturellement amené à dégager de ses observations quelques lois générales.

Avec la fougue qui lui était habituelle toutes les fois qu'un projet nouveau lui souriait, il jeta sur le papier le plan d'une composition d'ensemble. Il en ordonna les chapitres et en développa les idées maîtresses. Le tout en quelques jours. Il comptait bien y revenir, améliorer, compléter ce premier monstre, et pour cela il laissa entre les diverses parties de nombreux feuillets blancs.

Comme il le reconnaissait en prenant la plume, Beyle se proposait surtout de mettre en ordre des idées anciennes dont il avait déjà esquissé quelques-unes dans de nombreuses notes jetées çà et là sur le papier. Une petite liasse de ces dernières a été conservée. Les feuillets qui les contiennent portent la date de février 1813 et il faut y voir l'amorce du travail entrepris dix mois plus tard et qui en reprend, souvent mot pour mot, tout l'essentiel. En quelques endroits même le manuscrit primitif éclaire heureusement la pensée de l'auteur et apporte une aide précieuse pour l'établissement du texte définitif.

Une bonne partie enfin de ces réflexions sur la comédie se retrouvent encore sur les feuillets de garde du tome II des *Œuvres de Molière* (édition Nicolle, en six volumes, 1812), qui a appartenu à Stendhal et qui se trouve aujourd'hui dans le fonds Lovenjoul de la bibliothèque du château de Chantilly. Cette copie semble avoir été faite sur le manuscrit de décembre 1813, dans les mois qui suivirent. Je ne crois pas cependant avec M. Henri Cordier (1), qui en a reproduit quelques rares fragments, que c'est là la meilleure version parce qu'elle est la dernière en date. Tout au contraire, alors que le manuscrit de décembre 1813 est presque en entier de la main de Stendhal, les notes recopiées sur les gardes de Molière semblent l'avoir été par son ami d'enfance, l'ingénieur Crozet. Et si ce dernier y ajoute de temps à autre ses propres remarques (2), s'il écrit en marge de sa copie des réflexions de ce goût : *That is the question*, ou : *Féconde, grande vérité*, il faut avouer que cela n'ajoute pas une

(1) Henri Cordier : *Molière jugé par Stendhal.*

(2) Celles-ci sont parfois signées de son pseudonyme : Seyssins, que M. Cordier a le tort de prendre pour un pseudonyme nouveau de Beyle.

grande valeur aux idées de Beyle. Ce qui leur en enlève, en revanche, c'est que la copie est parfois infidèle : manifestement Crozet n'a pas su déchiffrer l'écriture de son ami et n'a pas compris ce qu'il copiait. Autre reproche non moins grave : toutes les réflexions reportées sur le Molière y sont pour ainsi dire jetées sans ordre et l'idée du plan général n'y apparaît plus.

Aussi en publiant pour la première fois l'ensemble des Notes de Stendhal sur l'art de faire des comédies, ai-je suivi le manuscrit le plus copieux et le seul en ordre, celui de décembre 1813, le corrigeant, le complétant seulement sur les quelques points pour lesquels le manuscrit fragmentaire de février et la copie de Crozet apportent un éclaircissement utile ou un développement intéressant (1).

HENRI MARTINEAU.

PRÉFACE (2)

Le livre de la cuisinière bourgeoise, lorsqu'il donne la recette nécessaire pour faire un civet de lièvre, commence par ces mots fort judicieux : « Il faut avoir un lièvre. »

C'est donc en vain qu'on veut être artiste si l'on n'a pas de génie.

Tous les avis du monde ici ne feront rien si vous n'avez pas cette impulsion profonde ; faites-vous auditeur, ce livre-ci vous serait tout aussi utile et inutile que tout autre. Mais il me semble que si Collé eût bien conçu tout ce qui suit il eût fait de meilleures pièces et en plus grand nombre.

Au reste, je n'écris que pour moi. Je sais par expérience que des vérités bien enchaînées sont plus lumineuses qu'étant isolées. C'est pourquoi j'arrange les vérités suivantes recueillies ou découvertes par moi, à diverses époques.

Chassons donc toutes les fausses notions que nous pouvons avoir recueillies sur l'esprit, le jugement, le génie, l'imagination, etc., etc., dans les auteurs de la sorte de Marmontel et consorts.

(1) Pour ne pas surcharger cette publication en revue de détails sans importance, et qui parfois se relient mal à l'ensemble du sujet, nous avons fait subir au texte de Stendhal quelques minimes coupures. Mais on le trouvera dans toute son intégrité dans notre édition des *Œuvres complètes de Stendhal*, en un prochain volume intitulé : *Molière, la Comédie et le Rire.*

(2) Décembre 1813. Je mets en ordre ces vérités à moi connues depuis longtemps. *(Notes de Stendhal.)*

Appliquons-nous non pas à faire des phrases brillantes et à produire la sensation de comique par exemple en raisonnant sur la comédie, défaut commun en France, mais à faire avancer la science.

Je me transporte sur la frontière. Je ne répète point ce qui me semble connu.

CHAPITRE PREMIER

Il faut que je commence par oublier tous les raisonnements tout faits, peu généraux, que je peux avoir lus ailleurs. Collé, par exemple, est plein de charmantes petites vérités tamisées, dès qu'il veut approfondir il déraisonne.

Une âme sensible écoutant de belle musique ou voyant de beaux tableaux, apercevra d'excellents modèles à suivre, ou des principes lumineux. Toutes les définitions du goût que j'ai vues jusqu'à présent (Clair, Condillac, etc.) se réduisent (bien analysées) à : « Le bon goût, c'est mon goût, » etc., il est impossible que ce soit pas ainsi.

Il faut dans les arts avoir constamment les yeux fixés sur la butte. Ils n'estiment leurs efforts qu'autant qu'ils l'atteignent.

Qu'on inspire le respect à l'âme des spectateurs par le caractère du jeune Horace, par une symphonie sublime, par le sombre péristyle d'un temple immense, par un tableau montrant Brutus envoyant ses fils à la mort, les moyens seuls sont différents. L'âme a été conduite au respect, suivant les lois de cette affection, lois qu'une âme sensible découvre en se soumettant à l'action de tous les arts, et écoutant ce qui se passe en elle.

La caricature montrant un mari chargé du petit chien qui s'échappe, du parapluie, de la petite fille, etc., etc., fait rire de la même manière que telle situation comique de Molière, ou que dans un ballet comique un important qui en voulant faire de la dignité tombe et se casse le nez.

Je désire me faire une idée nette du comique qui est cause du rire. Je veux que cette idée comprenne toutes les espèces de rire.

Je désire avoir une idée semblable du *sourire* et du *sublime*. Je mets sublime parce que l'effet produit par cette qualité des choses n'a pas de nom. Je crois que le sourire est causé par la vue du bonheur, mais je n'ai vu cette pensée nulle

part, — ainsi la cause du sourire n'a pas non plus de nom. Peu de personnes comprennent ces sortes de choses. Par conséquent il n'existe pas de langues ou de signes convenus pour des choses qu'on n'a pas à exprimer.

CHAPITRE II

Définitions de quelques mots qui reviennent sans cesse en parlant Comédie.

Qu'est-ce que le rire, le ridicule, le comique? la plaisanterie? le bon ton? le sourire? un caractère? la gaieté?

CHAPITRE III

Le rire.

Premier principe. — Être comique c'est se tromper dans les moyens d'atteindre son but.

Second principe. — Pour le passionné, le comique ne paraît pas assez important pour le distraire des pensées de sa passion ; par la même raison pour le bilieux la détente du comique part plus difficilement. C'est peut-être pour ces deux causes qu'Alfieri était peu propre à faire des comédies. La première empêche J.-J. Rousseau de connaître bien le comique (voir ce qu'il dit du *Misanthrope*).

Le peuple français ne me semble pas le plus gai, mais le plus vif que je connaisse.

Le Français, peuple actif et vain qui met sa vanité à paraître gai. (Vu en sortant de Bautzen le 23 mai 1813, le lendemain de la bataille).

Le Français ne désire pas assez profondément d'aller à son but pour que la passion l'empêche de faire attention à toutes les jouissances, à tous les désappointements de vanité, qu'il rencontre dans son chemin. L'homme qui va à un rendez-vous ou qui va voir si le décret qui le nomme à une place importante est signé, a-t-il assez d'attention de reste pour être jaloux d'un cabriolet à la mode...

Le rire est incompatible avec l'indignation. Ce sentiment vient de ce que nous songeons à notre sûreté ou à de grands intérêts, or l'homme qui songe à sa sûreté est trop occupé pour rire (16 février 1813 : Myself revenant de Moscou).

L'odieux est la gangue qui se mêle au métal comique et qui le gâte. Le comique ne peut passer dans le commerce

et être visible au vulgaire que séparé totalement de cette gangue.

CHAPITRE IV

La plaisanterie est l'image de quelque chose d'absurde présenté à l'imagination du spectateur, mais non pas comme une chose réelle, mais sans chercher à faire illusion, et dont il rit d'autant plus que son jugement l'avertit moins haut que c'est une absurdité, une supposition.

Exemples :

Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier?

REGNARD.

L'imagination du spectateur se retrace avec une extrême rapidité ce qu'un jeune homme élégant ferait d'un nez de marguillier.

Cette image passe si vite que toute idée de joug, de cruauté, n'a pas le temps de paraître.

Mais je crois, entre nous, que vous n'existez pas.

VOLTAIRE, *Systèmes.*

Rien de plus fou que de faire dire à quelqu'un, à qui on parle, qu'on croit qu'il n'existe pas.

La plaisanterie est encore un ridicule apparent jeté sur quelqu'un qui peut être repoussé avec avantage par une autre plaisanterie, une autre image gaie offerte au spectateur... qui, outre les mêmes avantages que la plaisanterie attaquante, a encore celui de la difficulté vaincue, de la soudaineté, de l'extrême vivacité excitée par le désir de nous plaire.

Ce ridicule apparent porte souvent sur une base absurde, quelquefois cette base est donnée pour telle par l'homme qui fait la plaisanterie.

Deuxième espèce de plaisanterie : Elle est alors d'une gaieté extrême et nous donne deux plaisirs.

1° *Le sourire* par la vue d'un homme assez heureux pour faire de telles illusions. Les gens soi-disant raisonnables ont le ridicule d'être fiers, de n'être pas susceptibles de ce genre d'illusions, c'est-à-dire fiers de manquer d'un des premiers moyens de bonheur.

2° *Le rire* par l'effet naturel du ridicule moissonné sur la personne plaisantée.

La plaisanterie de cette seconde espèce est un genre de gaieté où il n'y a rien d'âcre. Le vrai et profond comique, au contraire, est toujours à côté de quelque chose d'âcre. Pour peu que l'auteur s'oublie, ce comique peut jeter le spectateur dans des sentiments haineux. C'est un des défauts de d'Églantine dans *les Précepteurs* par exemple.

Le vrai comique est un fruit délicieux, qu'il faut cueillir sur un arbre épineux dont les feuilles et les piqûres sont un poison violent.

Les pauvres poètes comiques, en tant que *connaisseurs de l'homme*, meurent presque tous empoisonnés par la mélancolie : Molière, Dominique dit-on, Chamfort.

Celui qui fait une plaisanterie se rend momentanément inférieur à ceux devant qui il la fait, et il ne peut nier que son sort ne dépende du jugement qu'ils vont porter...

. . . . . .

CHAPITRE V

Le bon ton.

Duclos (I, 165), dit :

« Dans les hommes qui ont le plus d'esprit, le bon ton consiste à dire agréablement des riens, et à ne se pas permettre le moindre propos sensé si l'on ne le fait excuser par les grâces du discours ; à voiler enfin la raison, quand on est obligé de la produire, avec autant de soin que la pudeur en exigeait autrefois, quand il s'agissait d'exprimer quelqu'idée libre. L'agrément est devenu si nécessaire (1750) que la médisance même cesserait de plaire, si elle en était dépourvue. Il ne suffit pas de nuire, il faut surtout amuser. »

Loin de me fâcher de cela comme Duclos, je le trouve parfaitement pensé. Qu'est-ce en effet que la société? Je parle de celle qui existait en 1770 dans le salon de Mme du Deffant. C'est l'art de faire que des hommes rassemblés, et indifférents les uns pour les autres, se donnent mutuellement du plaisir.

Pour cela nous avons plusieurs moyens :

1° En faire tous des anges ;

2° Les pénétrer les uns pour les autres de l'amitié la plus vraie ;

3° Leur donner *le bon ton*, tel à peu près qu'il a existé en France, dans le salon de Mme du Deffant et que Duclos le dépeint.

Les premiers moyens étant impossibles seulement, il ne me semble pas si criminel de chercher à perfectionner le dernier.

L'homme qui peut passer sa soirée avec une maîtresse adorée, avec un ami intime et gai, à composer, — en un mot à satisfaire un goût quelconque bien décidé, est un sot de venir dans un salon où rien ne lui paraîtra assez fort pour lui faire plaisir.

Mais l'homme indifférent, et l'homme capable de *goût* dans ses moments d'indifférence, n'ont rien de mieux à faire, après avoir travaillé le matin (élément nécessaire du bonheur), fût-ce à deviner des énigmes du *Mercure*, que d'aller passer une soirée dans une société de *bon ton* (Myself, 17 février 1813).

Helvétius se trompe lourdement sur le *bon ton*, peut-être parce qu'il n'était pas aimable.

Voici un petit dialogue de Chamfort qui semble avoir manqué du principe précédent :

A. — Vous connaissez M. le comte de ***. Est-il aimable?

B. — Non. C'est un homme plein de noblesse, d'élévation d'esprit, de connaissances, voilà tout. (*Dialogue* 15, page 228.)

Je conçois très bien ce comte-là. Il n'a qu'à avoir le caractère pessimiste.

En pensant au bon ton, il peut arriver qu'on vienne à songer aux convenances.

Des convenances.

En étudiant les mœurs de l'Italie au seizième siècle, je crois voir que la science des convenances s'est perfectionnée, et c'est tant pis pour nous.

1° A cause de la gaieté. La plupart des actions de la vie étant sérieuses exigent aujourd'hui plus de sérieux que jadis. Rien n'est plus arbitraire, la science des convenances enlace toutes nos actions, atteint à tout, fait de la vie un conte appris par cœur. Cela ôte toute espèce de physionomie.

Les nobles vénitiens en 1740 (de Brosses) quittaient le masque pour monter au Sénat, et, en sortant du Sénat, montaient dans leur gondole avec une fille. Le quart d'une telle action perdrait un Français de 1812.

2° Il y a moins de naturel. Beaucoup de mots de Henri IV ne conviendraient pas aujourd'hui à un roi.

Mme de Sévigné cite les contes de La Fontaine... ce que Mme de Polignac n'eût pas fait, il y a trente ans, et ce que ne feraient pas nos femmes honnêtes.

Cela me semble une suite naturelle des progrès de l'esprit, et aurait besoin d'être corrigé par un gouvernement attentif à la volupté publique. C'est le contraire. Tout en 1812 porte aux bonnes mœurs, au roide, à l'ennui...

CHAPITRE VI

La vue du bonheur (pour nous) nous fait sourire. Pour que le sourire paraisse, il faut un assez grand degré de soudaineté.

. . . . . .

CHAPITRE VII

Des caractères.

Qu'est-ce que le caractère d'un homme? C'est sa manière habituelle de chercher le bonheur. La *collection de ses habitudes*, dans la chasse du bonheur qui fait l'occupation de tous les hommes.

Les passions éclipsent le caractère ; cela est tout simple, un grand intérêt qui n'est pas habituel fait sortir l'individu de ses manières habituelles.

CHAPITRE VIII

De la gaieté.

...Dans le *Merchant of Venise* de Shakspeare, Gratiano est un homme aimable, mais d'une manière bien plus élevée qu'un aimable Français.

Par exemple, le couplet

Let me play the fool
With mirth...

est de la *gaieté* annonçant le bonheur, gaieté qui parmi nous friserait le mauvais ton, car ce serait montrer *soi heureux* et parler de soi. La vraie gaieté française doit montrer aux autres qu'on n'est gai que pour leur plaisir. Autrement on s'expose à faire naître un peu d'envie, et en un clin d'œil ce sentiment chasse le bonheur du spectateur. L'homme qui montre trop sa gaieté, quelque vraie qu'elle fût, est donc impoli.

Gratiano annonce trop de fermeté pour ne pas faire

songer qu'il pourrait être incommodé. Il voit les choses de plus haut que l'homme gai français et les exprime par des figures annonçant de la sensibilité. Gratiano m'inspire de la bienveillance.

CHAPITRE IX

Preuves logiques de ce qui précède.

. . . . . .

CHAPITRE X

Tout cela posé, voici l'art de faire des comédies.

J'ai l'idée d'un sujet. Avant de faire un plan, arrêter les caractères de chaque personnage. Écrire et numéroter les actions des personnages ridicules. Ces actions sont de deux genres bien différents :

1° Situation comique ;

2° Situation prouvant le caractère.

Les meilleures sont celles qui, comiques pour un des interlocuteurs, peignent en même temps le caractère de l'autre.

Les situations des personnages intéressants ne sont que d'une sorte, peignant leur caractère.

Les meilleures, parce qu'elle éloignent la fadeur, sont celles qui mettent l'interlocuteur du personnage intéressant, dans une situation comique.

CHAPITRE XI

Le but moral est une bêtise des Laharpe. Le seul but est de faire rire. Dans toute comédie, où l'on admet une habitude de l'âme vicieuse, cette habitude doit faire tomber le vicieux dans le plus grand malheur de cette *habitude vicieuse*. Vivre avec cinquante mille livres de rente et une laide femme est un bonheur pour l'avare, malheur pour le jeune homme tendre.

Le mot *vicieux* est trop fort. Le vicieux produirait l'indignation chez les spectateurs. Je parle d'une manière *répréhensible de chercher le bonheur*.

Exemple : toujours la comédie classique de l'*École des Femmes* et le personnage d'Arnolphe.

Il y a l'*habitude d'âme répréhensible* de chercher le bonheur dans l'action d'être marié, et cependant de n'être point c.... Il est conduit *par ce qu'il fait pour arriver à son but*

précisément à être c..., et en herbe, ce qui est la perfection du genre et bien plus difficile qu'après la cérémonie.

CHAPITRE XII

Application du principe précédent.
L'avare peut-il être ridicule?
Oui.
1° Le *véritable avare* en le montrant... (1).

CHAPITRE XIII

Exemples.
Comique d'expression de Voltaire.
Turcaret (acte Ier, scène II) : Frontin racontant à la baronne ce qu'il a dit pour consoler le Chevalier :

— Monsieur le chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous faire? Vous passez les bornes de la douleur du *lansquenet.*

Genre de comique employé très souvent par Voltaire, et qui consiste à faire que les personnages admettent dans leur style des plaisanteries extrêmement fines contre le but qu'ils doivent avoir. Ces plaisanteries font beaucoup d'effet dans leur bouche, et réellement quelquefois — rarement — on a pu voir dans la nature qu'un avare affligé, par exemple, employât pour se plaindre des mots qui font plaisanterie contre l'avarice dupée.

Ce genre tue l'illusion et la sympathie, mais il abrège en ce que l'auteur peut se passer ainsi d'un second personnage pour faire la plaisanterie à son protagoniste.

Dans l'exemple cité, le naturel était que Frontin dît : « *Monsieur le Chevalier, vous passez les bornes de la douleur...* » et que Marine ajoutât : « *De la douleur du lansquenet.* »

Mais Lesage a raison, la plaisanterie eût été aussi froide qu'elle est vive. L'état de Frontin diminue le manque de naturel, et c'est un personnage si inférieur que Lesage a bien fait de le sacrifier un peu, pour aviver la scène en faisant rire...

Les auteurs emploient quelquefois cette même brèche au naturel pour donner aux sots du parterre le plaisir de deviner une finesse, cette platitude est devenue d'obligation.

(1) Le manuscrit original reproduit ici tout le chapitre consacré à *l'Avare* de Molière, qui se trouve plus haut dans l'analyse des pièces du grand comique.

Exemple. La baronne dit à Turcaret (acte I, scène v) :

Turcaret. — Non, madame, ce n'est point dans cette vue que...

La Baronne. — Vous vous trompez, monsieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

La tournure est contre le but de la Baronne.

« Ce n'est point par ces choses-là que mon amour peut s'augmenter... » ou quelque autre chose dans ce genre.

CHAPITRE XIV

Autre application des principes précédents.

Caractère italien et caractère français. (23 mai 1813, à Bautzen.)

L'Italien, peuple passionné, bilieux et mélancolique...

Sur le comique romantique (1).

Sur la nécessité de quelque chose d'aérien et de romantique dans le comique : idée indiquée par Schlegel, mais avec l'obscurité et le vague qui sont de costume, chez un écrivain allemand.

Le 17 décembre, je suis chassé des Variétés où l'on venait de donner : *Tout pour l'enseigne* et *les Chevilles de maître Adam*, par le sec et la vraie vue du mauvais côté. Le rôle du pauvre barbouilleur Crouton me fait l'effet de ces pauvres chiens barbets crottés que je rencontre dans les rues... ; ou plutôt les excellents gestes de détresse que fait Potier me donnent une tristesse sèche que rien ne peut vaincre que l'oubli. J'étais très gai, très sensible, plein de vivacité. Le malheur de ce pauvre diable, son peu d'énergie pour repousser les injures (peu d'énergie qui vient de l'expérience), m'attristent si fort, me tournent tellement à l'attendrissement, sur le sort général de l'humanité, que quoiqu'on allât donner la pièce à la mode : *le Sérail en goguette*, où Potier a un bon rôle, j'ai été obligé de sortir malgré ma raison, et je suis venu lire cette plate rapsodie nommée *Biographie universelle*.

Quelque chose d'aérien, de fantastique dans le comique, quelque chose qui donne des sensations analogues à celles que produit la musique.

(1) 17 décembre 1813.

Geoffroy dans son bon feuilleton du 16 décembre 1813, sur *l'Étourdi*, dit, en lui comparant *les Folies amoureuses* :

Je ne sais laquelle des deux pièces est la plus folle : celle de Regnard n'est pas d'un *comique meilleur* que celui de *l'Etourdi*. Ce n'est qu'un tissu d'extravagances, mais la prodigieuse gaieté du dialogue fait tout passer. Regnard est un bel esprit ivre.

C'est cette dernière raison qui me fait plaisir (1). Pour que ce genre de gaieté me plaise il ne faut pas que le bel esprit ivre songe à tous moments qu'il fait de jolies choses. Il ne doit penser à cela qu'une fois pour toutes, en commençant sa pièce. Je veux que l'auteur soit un homme heureux par une grande imagination qui s'amuse, qui soit dans un doux délire. Ce sont ces mots d'un *comique meilleur* que je critique.

Alors ce genre de gaieté détachée de la terre et de ses soucis me semble un très bon genre, méconnu par Geoffroy et par les critiques français et auquel Schlegel m'a fait penser. Bien entendu qu'il ne faut pas croire qu'en quittant *le caractéristique* par impuissance on tombe dans le comique romantique (2). C'est une des choses pour lesquelles il faut le plus que l'écrivain soit né. Cela s'avoisine au genre de plaisanterie de La Fontaine. Falstaff est tout à fait dans ce genre. Il me semble que l'idée de Schlegel, qu'il faut quelque chose de poétique dans la comédie, n'est pas mauvaise, mais pourquoi diable, l'explique-t-il si peu?

CHAPITRE XV

Ce qui précède bien compris, voici des maximes sur cet art.

1° L'odieux est la gangue qui se mêle au métal comique ;

2° Un auteur doit distinguer soigneusement l'idée qu'il s'est faite d'un personnage de celle qu'il en a inculquée dans la tête du spectateur.

Si l'auteur ne se rappelle souvent cette vérité, l'amour-propre le fera tomber dans de lourdes erreurs.

(1) Cela a été éclairci par la théorie du beau idéal moderne, vue le 1er novembre 1814.

(2) Les artistes égyptiens supprimaient les contours par impuissance et non pour faire du beau idéal.

3° Petite collection de principes :

Premier principe. — *Être comique*, c'est se tromper dans les moyens d'atteindre son but.

2e *principe.* — Pour le *bilieux* la détente du comique part plus difficilement.

Pour le *passionné* le comique ne paraît pas assez important.

3e *principe.* — ...

4e *principe.* — La vraie gaieté française doit montrer aux écoutants qu'on n'est gai que pour leur plaire.

Je n'admets plus pour principes les cinquième et sixième notés il y a deux ans.

*
* *

Dessiner aussi une pièce pour les personnes qui n'ont pas finesse et profondeur. Se mettre dans la tête que toutes les nuances d'un tableau de Raphaël leur échappent et qu'elles ne sont sensibles qu'aux clairs et aux grandes ombres. Mettre ces grands traits largement, mais sans qu'ils offensent les yeux connaisseurs (ce qui me semble un lieu commun).

*
* *

28 *janvier* 1816. — Pédants (excellents modèles de). *My two young fellows* (1). Ils ne trouvent que des plaisirs de vanité, là où nous trouvons mille plaisirs tendres. Un beau passage du Tasse ne produit d'autre effet que de rappeler un passage un peu semblable de Pétrarque. En un mot l'âme d'un pédant développé, c'est le commentaire du Tasse dans les *Classici italiani*. Toujours pleins d'humeur, et piqués sans naturel, sans la moindre trace de caractère.

*
* *

29 *juillet* 1816. — En lisant *Vivian*, excellente comédie de caractère et roman, excellent dessin à la Michel-Ange, je vois le terrible défaut de la comédie de caractère, on *s'attend* à ce que le personnage va faire. Dès que l'on voit attaquer une des plus fermes résolutions de Vivian, on s'attend qu'il va tomber. Comment remédier à cela?

Peut-être qu'il n'y a pas de réponse générale et que

(1) « Mes deux jeunes hommes ». Beyle écrivait une comédie qui avait pour titre : *Letellier ou les Deux hommes.*

s'il y a des remèdes, ils sont différents pour chaque cas particulier.

*
* *

On peut se représenter la société perfectionnée du dix-neuvième siècle comme un toit couvert de tuiles à crochets. Un auteur qui ne veut pas tomber à tout moment dans le genre officiel doit garder l'anonyme. Voici ce pauvre diable, rabaissé encore dans son petit vol, par l'Université dont, je crois, il est membre. Un auteur franc est une tuile renversée en sens contraire, il nuit à la régularité du toit, et s'expose à être inquiété.

*
* *

26 *mai* 1813. — En avant de Bunslau (Silésie). Voulez-vous rendre frappant pour le vulgaire le ridicule le plus fin, attirez au plus haut degré l'attention du vulgaire en donnant beaucoup de richesse et de puissance au protagoniste. Vous illuminez ainsi ses moindres qualités.

*
* *

Consoler, c'est donner au malheureux la force de détailler sa douleur, le rendre regrettant.

*
* *

Beaucoup de gens ne sont-ils pas tristes parce que le manque de caractère les porte à beaucoup s'occuper des difficultés de la vie?

*
* *

La qualité de malade imaginaire ne peut guère germer que dans un cœur non sensible, et surtout sans générosité.

*
* *

Du ton convenable dans les discussions scientifiques sur la comédie :

Le ton simple et légèrement gai est le ton philosophique (c'est-à-dire le plus convenable) aux discussions sur la comédie. Un ton plus sérieux, d'une apparence plus profonde, monterait l'esprit de manière qu'il ne pourrait plus sentir les exemples donnés de gaieté, de plaisanterie, etc.

Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier?

Le ton de Collé est à peu près modèle.

M. Mys[elf] pèche contre ce principe, et en écrivant les anecdotes qui lui servent d'exemple, *and in the world* en les contant.

. . . . . .

* * *

Principe de Moscou (1er octobre 1813)... En comédie on ne peut pas dessiner avec un trait noir, comme on fait dans le roman.

Dans le roman, en traitant ce sujet, je décrirais le caractère de saint Bernard, par exemple, en dix lignes, mais en comédie il *faudrait le faire conclure de ce qu'on voit.*

C'est-à-dire qu'on ne peut faire voir de contour que par l'opposition de deux couleurs : A et B.

Or, il faut avoir de la place pour les couleurs A et B. Comment faire rire de Vigier faisant l'important, si l'on n'a pas vu qu'il n'est mêlé dans aucune affaire importante?

STENDHAL.

La Restauration des Bourbons[1]

Autant il était difficile de faire réussir un mouvement royaliste dans les provinces occupées par les autorités et les armées impériales, autant les princes se flattèrent que de tels mouvements ne manqueraient pas de se produire dans les pays envahis et que les Alliés, qui protestaient ne faire la guerre qu'à Napoléon, ne s'y opposeraient pas.

C'est dans cet espoir que le comte d'Artois est parti pour l'est de la France et le duc d'Angoulême pour le sud-ouest. Après avoir franchi le Rhin, les Alliés n'avaient pas été mal accueillis d'abord par la population. Ils commençaient, là où ils arrivaient, par supprimer la perception des droits réunis, ce qui les faisait bien venir.

La municipalité de Nancy est arrêtée, envoyée en otage à Toul pour n'avoir pas satisfait à une réquisition. Par les Alliés? Non pas, par Grouchy. Mais bientôt les Alliés ne sont plus maîtres de leurs troupes ; une Anglaise qui suivait le quartier général, lady Burgersh, a noté le moment où les excès des envahisseurs commencent et rallument par la souffrance et l'indignation le patriotisme. C'est dans la se-

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er décembre 1929.

conde quinzaine de janvier, au moment où Langres est occupé, et où Napoléon va reprendre l'offensive.

Même avant ce moment, les manifestations royalistes ont été rares et systématiquement découragées. En Franche-Comté, un grand seigneur apparenté à la fois à l'impératrice mère de Russie et à M. de Metternich, le comte de Scey-Montbelliard, avait depuis longtemps formé une confédération secrète qu'il croyait pouvoir mettre en ligne : deux mille hommes.

Quand la Comté fut occupée, on ne lui permit point d'arborer le drapeau blanc. Un gouverneur autrichien est nommé pour la province, et dans la Haute-Saône les fonctionnaires impériaux qui rivalisent de platitude envers les occupants sont maintenus en place. Les autorités du Doubs étant bloquées dans Besançon assiégé, M. de Scey est chargé de les remplacer mais non pas comme représentant de l'autorité royale.

A Dijon, les royalistes sont nombreux, mais aux premières cocardes blanches qui se montrent, le prince de Hesse fait arrêter les porteurs.

A Langres, le 22 janvier, quelques royalistes indigènes et quelques émigrés français qui servaient dans l'armée russe, comme le comte de Rochechouart, forment un petit comité qui envoie une adresse au tsar, une autre à Louis XVIII. L'hôte d'Alexandre, M. de Chalancey, était du nombre, mais l'empereur de Russie lui répond que le peuple ne veut pas des Bourbons.

Le risque était d'ailleurs grand, car Napoléon pouvait revenir. A Troyes, sept notables, d'anciens émigrés, un médecin, signent une adresse royaliste. Le lendemain, Napoléon reprenait la ville et faisait fusiller l'un d'eux, le chevalier de Gouault, qui ne s'était pas mis en sûreté (18 février).

Fusillé aussi, Rougeville, qui sous le nom de chevalier de Maison-Rouge avait illustré sa jeunesse par son dévouement à Marie-Antoinette. Ainsi, les Alliés interdisent les manifestations royalistes ; ceux qui les essayent savent d'ailleurs qu'ils risquent leur tête au cas de retour offensif de Napoléon ; après quoi Alexandre et Metternich répondent au comte d'Artois : Nous sommes en France depuis longtemps et n'avons constaté aucun mouvement pour vous.

Monsieur était débarqué en Hollande où le prince d'Orange, déjà restauré, lui avait souhaité chance pareille. A Bâle, il avait fait imprimer une proclamation assez banale où il pro-

mettait comme tout le monde l'abolition de la conscription et des droits réunis. Le 21 février, il était à Vesoul où le commandant autrichien le tançait pour n'avoir pas de passeports.

Quelques fidèles viennent lui apporter leurs hommages : les frères Polignac, qui se sont évadés quand les prisonniers d'État ont dû être transférés à Saumur, le rejoignent. Alexis de Noailles, las de servir d'aide de camp à Bernadotte, arrive aussi. Astolphe de Custine, fils et petit-fils des généraux de la République morts sur l'échafaud, a laissé dans ses lettres à sa mère, l'amie de Chateaubriand, un vivant tableau des alternatives d'espoir et de découragement du petit groupe de Français qui entouraient le prince. Les émissaires que celui ci envoie au grand quartier général allié ne sont même pas reçus, celui qu'il dépêche à Augereau, à Lyon, trahit. A la mi-mars, il se décide à partir pour Nancy dont le nouveau maire, un avocat, Micque, lui offre l'hospitalité. Il y est bien reçu, mais toujours — les Alliés y tiennent la main — à titre privé et moins comme Bourbon que parce qu'il est le petit-fils de Stanislas.

Au total il aurait complètement perdu son temps s'il n'avait reçu, à Vesoul, M. de Sémallé et ne l'avait renvoyé à Paris avec ses pouvoirs. Au contraire, le duc d'Angoulême atteint dans le Sud-Ouest le but de sa mission. Il a débarqué à Oyarzun sous le nom de comte de Pradel ; Wellington le reçoit avec égards mais lui impose de garder l'incognito.

Le maire de Saint-Jean-de-Luz rompt le premier la consigne et rend au prince les honneurs royaux. Des Pyrénées à la Garonne, l'opinion royaliste domine vraiment. Wellington, qui a consigne de ne pas la favoriser tant que la paix avec Napoléon reste possible, le constate : « Toute la France, écrit-il le 14 janvier, se lèvera en leur faveur comme un seul homme, à l'exception de quelques préfets et du Sénat. »

Il n'était pas prophète dans le détail. Mais il rend à la cause des Bourbons un bien plus grand service que s'il se compromettait pour eux et les compromettait avec lui. En franchissant la Bidassoa, il a annoncé qu'il voulait délivrer les Français comme il a délivré les Espagnols et qu'il se considérait en pays ami en France comme dans le royaume de Ferdinand VII. Il tient parole. Tandis qu'en Lorraine ou en Champagne, les Russes, les Prussiens et les Autri-

chiens réveillent le patriotisme en faisant sentir aux habitants tous les maux de la guerre, Wellington sait le moyen d'être reçu en allié. Il impose une discipline parfaite à ses Anglo-Espagnols, il paye tout comptant et comme Soult n'en peut faire autant, on voit parfois ce spectacle douloureux de paysans béarnais fuyant avec leurs bestiaux devant les Français et cherchant un abri dans les lignes anglaises.

Le 17 février, arrivent les émissaires de Bordeaux, notamment Louis de La Rochejaquelein, qui, depuis le mois de novembre, déjoue la police impériale.

En décembre, un des capitaines de la garde royale secrète a été arrêté, mis aux fers, mais n'a rien révélé. La grande ville avait été ruinée par la Révolution et l'Empire, la guerre maritime et le blocus continental. Elle était tombée de 100 000 à 70 000 habitants dont une grande partie était à l'aumône. Aussi, tout entière elle sympathisait avec les royalistes, et les grands commerçants en vins étaient plus animés que les anciens émigrés. Sitôt que la garnison impériale aura évacué Bordeaux, le duc d'Angoulême n'aura qu'à se présenter et Bordeaux reconnaîtra le roi.

Deux Toulousains arrivaient en même temps, faisaient les mêmes promesses. Ils pouvaient ajouter que la veille même le soulèvement des réfractaires du Rouergue n'avait été contremandé que pour attendre une meilleure occasion.

Wellington connaissait depuis longtemps les dispositions de ces deux villes. Bien avant le débarquement du duc d'Angoulême il était convenu avec Castlereagh d'un langage conventionnel. Si Bordeaux se prononçait il devait lui annoncer vingt barriques d'un excellent claret, dix, seulement, si c'était Toulouse.

Après la bataille d'Orthez, 27 février, Soult se replie sur le Languedoc. La route de Bordeaux est libre, ce sera vingt barriques de claret que Wellington pourra annoncer.

Le duc d'Angoulême aurait voulu le devancer pour le mettre en présence du fait accompli et profiter du repli de la garnison sur Libourne pour bien prouver la spontanéité du mouvement de Bordeaux. On lit sur le carnet du chevalier de La Barthe qui fut un des meilleurs auxiliaires du prince :

1er *mars*. — Parti du quartier général avec l'espoir de gagner Bordeaux par les Grandes Landes et d'y faire recon-

naître l'autorité du roi avant l'arrivée des Anglais. »

En réalité, lord Beresford, le devança de quelques heures mais demeura témoin neutre et rogue de la proclamation du roi à Bazas, le 11 mars, à Bordeaux, le 12.

Wellington lui avait donné pour instruction formelle de ne pas s'y opposer mais de ne pas s'y associer, et quand Lynch, maire de Bordeaux, remercia les Anglais de leur appui, Wellington lui opposa un démenti.

La journée du 12 mars était décisive ; sans doute la situation du duc d'Angoulême restait précaire. Bien que la garde nationale eût arboré le drapeau blanc, et que les volontaires royalistes fussent en armes, il n'aurait pas eu de véritable force militaire à opposer au général Decaen si celui-ci qui était à Libourne avait reçu du renfort et repris l'offensive. Wellington, qui marche sur Toulouse et répète que le 12 mars s'est fait contre son gré, a prévenu qu'il ne défendrait pas Bordeaux qui n'a pas d'intérêt stratégique.

Mais Decaen ne songe point à l'offensive, il redoute au contraire d'être coupé de Paris par une vaste insurrection du Périgord, du Quercy et du Limousin. A Limoges, les prisonniers espagnols se sont mutinés et, dans tout le pays, les autorités impériales ont suspendu le recouvrement des droits réunis pour ajourner l'insurrection.

Ainsi, loin d'être emporté le lendemain de sa constitution, le gouvernement royal de Bordeaux fonctionne, dure, est reconnu en Gironde, dans les Landes et les Basses-Pyrénées. Dans le conseil dont le duc d'Angoulême s'est entouré, deux noms éclatent qui dépassent fort les notables girondins que le prince a d'ailleurs habilement groupés : l'archevêque d'Aviau du Bois de Sanzay a été l'âme de la résistance à l'empereur au concile national de 1811 ; Lainé, le rapporteur du Corps législatif, est préfet de la Gironde pour le roi. Ainsi, les deux hommes qui incarnent avec le plus d'éclat la résistance au despotisme religieux et politique cautionnent, devant l'opinion, le Fils de France qui vient de rallier à la royauté la quatrième ville de l'ancien royaume.

Le manifeste du duc d'Angoulême, du 15 mars, garantit toutes les libertés, mais les actes parlent plus haut que les promesses. De toute la municipalité, c'est un adjoint protestant, M. de Tauzia, qui est envoyé à Hartwell. Surtout le mot décisif que Louis XVIII n'avait pas voulu dire l'année précédente est prononcé : « Il ne sera porté aucune atteinte

à la propriété des domaines qu'on appelait nationaux. »

A Paris, Talleyrand est toujours partisan de la Régence mais il écrit à sa confidente : « Si la paix ne se fait pas, Bordeaux devient quelque chose de bien important. »

Le 19, le congrès de Châtillon est rompu. Le 21, à Arcis-sur-Aube, Napoléon pousse son cheval sur un boulet comme s'il cherchait la mort ; le 28, à M. de Wessemberg, diplomate autrichien qui a été fait prisonnier, il offre expressément l'abdication et la Régence.

A Paris, jusqu'au bout, c'est cette solution que caressent les grands fonctionnaires, mais l'idée de la déchéance et de la restauration des Bourbons gagne du terrain.

Les royalistes, par pudeur nationale et par juste notion de l'hostilité des puissances, voudraient faire cette révolution avant que les Alliés n'arrivent à Paris.

Talleyrand et les grands fonctionnaires sont bien décidés à ne la risquer que si l'occupation étrangère les met à l'abri des vengeances de l'Empereur.

Que Bonaparte soit séparé de Paris, c'en sera assez pour que les royalistes purs veuillent tenter leur effort. Le projet pouvait ne pas tenir compte des possibilités mais c'était tout le contraire d'un appel aux baïonnettes étrangères. Sémallé est revenu de Vesoul avec ces instructions datées du 5 mars :

« Il serait très essentiel que Paris fît tranquillement sa contre-révolution, si Bonaparte s'en trouve coupé, comme je le crois. Vous jugez de l'avantage qu'il y aurait d'y proclamer le roi et d'y prendre ses couleurs. »

C'est en vue de ce projet, auquel il était initié bien qu'il eût refusé de s'affilier aux chevaliers de la Foi, que Chateaubriand préparait l'invective fameuse qui est devenue la brochure « De Buonaparte et des Bourbons » et dont il lisait des morceaux à ses amis Bertin dès la fin de janvier :

« Mon texte était double ; je l'avais composé sous la forme de brochure qu'il a gardée et en façon de discours. Je supposais qu'à la levée de la France, on se pourrait assembler à l'Hôtel de Ville et je m'étais préparé sur ces deux thèmes. »

Le conseil municipal de Paris se trouvait en effet compter une majorité de royalistes comme l'événement le prouva. Il était mené par Bellart, avocat célèbre, et qui lui-même recevait les inspirations de son illustre confrère de Sèze. Or,

la garde nationale était traditionnellement une force municipale ; elle avait été reconstituée au mois de janvier et tout de suite ses chefs de légion s'étaient mis à faire de la politique. Ternaux, le grand manufacturier, s'était mis à la disposition de La Fayette. Les royalistes comptaient sur MM. de Fraguier de Brévannes, de Murinais ; mais le commandant en chef, était justement le seul Montmorency qui fût rallié à l'Empire.

Sitôt qu'on apprendrait que Napoléon était coupé de Paris, le Conseil se réunirait à l'Hôtel de Ville sous prétexte de pourvoir à la sûreté de la capitale et remplacerait Montmorency par un général acquis au projet, sans doute Dessoles. Celui-ci éliminerait les chefs de légion douteux et alors, sous la protection des baïonnettes de la garde nationale, le Sénat s'assemblerait et se laisserait dicter les sénatus-consultes nécessaires.

Talleyrand laissait croire aux conjurés qu'il était leur homme

Après Montereau, c'est-à-dire dans les derniers jours de février, il conseille à Aimée de Coigny de mobiliser tous les amis qu'elle pouvait avoir pour faire voter au Sénat un sénatus-consulte de déchéance.

« Voyez Garat, il y a là de quoi remuer une âme patriotique et faire les plus belles phrases du monde sans danger. »

Aimée connaissait bien Garat, ayant été la maîtresse de son neveu, mais Talleyrand se moquait en disant que ces belles phrases étaient sans danger. Elles pouvaient très proprement mener qui les prononcerait à la plaine de Grenelle. Il n'était pas sûr non plus que Garat, ministre de la Justice au 21 janvier, fût d'humeur à travailler pour les Bourbons. Vers le même temps, il ne cachait pas à Victor de Broglie combien il craignait leur retour. Mais du moment que les Bourbons paraissaient avoir chance de revenir, travailler pour eux pouvait paraître la meilleure façon de se garantir contre leur vengeance. Plus d'un régicide y songeait et, dans ces premiers mois de 1814, le travail essentiel des agents de Louis XVIII était de donner de telles assurances. Un certain colonel Merlin avait été autorisé à lever un corps franc contre l'invasion ; il confia à un commissaire de police :

« Les choses sont arrangées, Louis XVIII doit être roi. Bernadotte sera grand connétable, parce qu'il faut quelqu'un pour protéger les gens à idées libérales. »

On pouvait craindre qu'il mît son corps franc au service de la conjuration ; on n'osa pourtant lui en retirer le commandement. Or, qui était le colonel Merlin? Rien de moins que Merlin de Thionville. Et ce n'était pas une boutade, il adhérera avec enthousiasme à la Restauration, se tiendra à l'écart pendant les Cent-Jours.

Dans le Sénat, ceux qu'on appelle les républicains se réunissent furtivement chez Lambrecht. Chacun d'eux, ils sont une vingtaine, fait à part soi et en grand secret, le même thème : un sénatus-consulte de déchéance. Nous avons celui de Grégoire. Dans les considérants, lui qui était l'Église constitutionnelle faite homme ne manquait pas d'invoquer les torts de Napoléon envers le pape ; dans le dispositif, il abolissait la conscription et les droits réunis, tout comme le comte d'Artois dans le manifeste de Bâle. Tant un fond d'idées communes s'imposait à tous à cette date, faisait le climat de l'heure et la couleur du temps.

L'oubli des susceptibilités du patriotisme faisait partie de ce commun bagage ; Grégoire écrivait dans l'article 9 de son projet : « Le Sénat, au nom de la nation, vote des remerciements solennels aux puissances alliées dont le courage victorieux l'a soustraite au joug de la tyrannie. »

Voilà où en étaient les patriotes de l'an II ; il ne s'agit pas d'excuser les défaillances du sentiment national à cette époque, mais il est inexact d'en imputer la cause au royalisme. Grégoire, qui avait été un des trois sénateurs à repousser l'hérédité de l'Empire, le seul à voter contre la nouvelle noblesse, n'osait pas proposer la République :

« Quel plan adoptera la nation? Ce n'est point à nous de la pressentir ou de la diriger, et, quel que soit le vœu de chacun de nous pour une constitution fédérative et républicaine, nous nous rappellerons, quoique avec regret, que Solon donna aux Athéniens, non les lois les meilleures, mais les plus appropriées à leur caractère et aux circonstances. »

Autrement dit, il était résigné à la monarchie constitutionnelle. Or, Blacas écrivait à Joseph de Maistre presque dans les mêmes termes, citait la même formule de Solon et invoquait aussi l'Athénien comme patron des transactions inévitables.

Talleyrand dans son cabinet de tableaux avec Mme de Coigny ; Merlin de Thionville à la tête de son corps franc qu'il se tient prêt à mettre au service de Louis XVIII ; Gré-

goire qui polit en silence, pour en faire une réalité, le sénatus-consulte que Malet avait supposé ; le commandant de gendarmerie de Rodez qui attend le signal de Bertier ; voilà quelques-uns des traits qu'on saisit et qui donnent l'idée d'un édifice rongé par les termites, prêt à s'effondrer.

Ajoutons deux traits encore : c'est Pasquier, le préfet de police, qui fait prévenir le comte d'Artois par Mme de Vintimille et l'abbé de Montesquiou de se garder d'une machine infernale que Savary, ministre de la Police, serait bien homme à employer contre lui. Pasquier ne trahit pas, il se dégage d'une tentative d'assassinat ; mais vienne la Restauration, il compte bien que son service ne sera pas oublié.

A Bourges, Sémonville, sénateur et commissaire extraordinaire, joue une comédie supérieure. Il s'entend avec le marquis de Rivière qui a les pouvoirs des princes pour le Centre et qui voulait courir à Vesoul. Il l'arrête : lui aussi a maintenant une commission de Monsieur, du 27 février. Ne faisons de zèle ni l'un ni l'autre, semble-t-il dire, ménageons le temps et attendons les événements. Il assurera plus tard que depuis le 27 février il a tout fait pour agir en fidèle serviteur du roi.

Les Talleyrand et les Sémonville n'étaient pas gens à risquer un Quatre Septembre royaliste à Paris même si les communications étaient momentanément interceptées entre la capitale et l'Empereur. Le 6 mars, deux agents partent pour savoir exactement les dispositions des Alliés. L'un d'eux, Gain de Montaignac, mandaté par le chapitre des chevaliers de la Foi, a mission d'annoncer le projet royaliste, la proclamation de l'Hôtel de Ville, le sénatus-consulte de déchéance sous la protection de la garde nationale. Il croyait trouver Bernadotte à Laon, il l'imaginait acquis aux Bourbons et devait lui demander la manœuvre qui séparerait Napoléon de Paris. Il apprit seulement que le prince de Suède était à Liége et plus que douteux pour la cause royale. Il erra alors à la recherche de l'empereur de Russie, rentra à Paris et repartit pour Dijon, où il était encore auprès de Metternich le jour de l'entrée des Alliés dans la capitale.

La mission de Vitrolles est plus célèbre. Fils d'un conseiller au Parlement de Provence, marié en émigration à une fille adoptive et, disait-on, plus qu'adoptive de la duchesse de Bouillon, il avait accepté de l'Empire le titre de baron déjà

porté dans sa jeunesse et la place modeste des bergeries de mérinos. Il n'était en rapport avec aucune des organisations royalistes ; ni les agences royalistes ni les chevaliers de la Foi, dont il ne semble même pas avoir soupçonné l'existence. Il était lié avec la princesse de Vaudémont, la vieille amie de Fouché, avec le baron Louis, l'ancien diacre de la messe de la Fédération, enfin avec cet inquiétant Dalberg qui était un des partenaires assidus du whist de M. de Talleyrand. Ce Rhénan, qui était ministre de Bade à Paris lors de l'enlèvement du duc d'Enghien, était passé au service de Napoléon. Celui-ci l'avait fait duc, comblé de dotations, marié à une Génoise, Mlle de Brignole, dame d'honneur de l'Impératrice. Pas de ménage plus cosmopolite. Dalberg était toujours resté en relations avec les Alliés et, s'il en faut croire Jomini, leur avait deux mois plus tôt dépêché son secrétaire.

Il cherchait un agent hardi et délié pour connaître leurs intentions ; Vitrolles s'offrit. En même temps, il obtenait de la comtesse Étienne de Durfort, personnellement connue du comte d'Artois, quelques lignes pour l'accréditer auprès de ce prince.

Talleyrand était derrière Dalberg, mais il ne voulut pas se découvrir même vis-à-vis de Vitrolles. Comme celui-ci insistait pour être autorisé à parler en son nom, Dalberg lui dit : « Vous ne connaissez pas ce singe, il ne se risquerait pas à se brûler le bout de la patte même si tous les marrons étaient pour lui. » Vitrolles dut partir avec seulement un billet de Dalberg pour le ministre russe Nesselrode et un mot de reconnaissance pour l'Autrichien Stadion. Il avait ordre de se cacher de Metternich.

Ainsi introduit, Vitrolles, sous le nom de Saint-Vincent, arriva le 10 mars à Châtillon, le 16 à Troyes. Il y resta cinq jours, vit Stadion, Metternich malgré ses instructions contraires, Nesselrode, Castlereagh, Hardenberg, Alexandre lui-même. En même temps que lui, était arrivé un Suisse, Vildermeth, envoyé par le comte d'Artois qui ne put voir que les ministres. Vitrolles et lui ne se rencontrèrent pas.

Le récit que Vitrolles a fait après coup de sa mission est classique, mais il demande à être lu avec beaucoup de précautions. Les discours que Vitrolles prête à ses interlocuteurs sont tout à fait conformes à ce que révèlent les

documents les plus authentiques ; ainsi, Alexandre donna libre cours à son hostilité pour les Bourbons :

« Si vous les connaissiez, vous seriez persuadé que le fardeau d'une telle couronne serait trop lourd pour eux.. Nous avions pensé à Bernadotte, plusieurs motifs sont venus nous en éloigner... On a parlé d'Eugène Beauharnais... après cela, peut-être une République sagement organisée conviendrait-elle mieux à l'esprit français. »

Metternich, lui, aurait opposé l'absence de tout mouvement royaliste. C'était son thème ordinaire. Au même moment, il répondait à Wildermeth que la coalition ne ferait rien pour les Bourbons mais que si ceux-ci triomphaient sans elle, ils devraient garder la constitution et le personnel de l'Empire.

Un seul propos est invraisemblable : Vitrolles fait dire à Castlereagh que les Bourbons sont impopulaires en Angleterre, qu'aucun journal n'oserait se prononcer pour eux. Or, le *Times* et le *Courier* soutenaient contre le *Morning Chronicle* une polémique en règle pour « l'ancienne famille et les anciennes limites ».

Vitrolles plaidait ardemment la cause des Bourbons. Il demandait notamment que les Alliés leur remissent l'administration des provinces qu'ils occupaient.

En faisant cette demande comme en s'ouvrant à Metternich, Vitrolles semble bien avoir fait tout autre chose que ce pourquoi Dalberg et Talleyrand l'avaient envoyé. Intrigant par goût, mais sincèrement royaliste, il profite, pour servir sa cause, d'une mission que les autres lui avaient donnée avec une pensée différente.

Relisons le billet de Dalberg à Nesselrode :

« Il est temps d'être clair ; vous marchez sur des béquilles, servez-vous donc de vos jambes et voulez ce que vous pouvez. »

C'était un appel ; l'invitation à marcher droit sur Paris où des mécontents les attendaient et signeraient la paix avec eux. Qu'importait, si les Alliés prenaient Paris, la proclamation de l'autorité royale dans les provinces !

Ses mandataires ont eu besoin de lui, car il leur fallait un homme qui risquât sa tête pour franchir les lignes. Il semble bien que Vitrolles ainsi introduit ait suivi sa pensée plutôt que la leur ; cette hypothèse est la plus vraisemblable pour concilier et expliquer ce qu'il y a autrement de contradictoire dans la négociation de Vitrolles.

Interprète fidèle ou non de Talleyrand et de son entourage, il n'en était pas moins leur envoyé. Les Alliés se trouvaient en présence de ce fait que ce qu'il y avait de plus considérable à Paris leur dépêchait un émissaire et que cet émissaire leur demandait de reconnaître les Bourbons.

Ils ne lui refusèrent pas des passeports pour aller rejoindre à Nancy le comte d'Artois. Vitrolles n'était pas de retour à Paris le 31 mars.

Le 24 mars Alexandre décida, non sans peine, Schwarzenberg à marcher sur Paris tandis que Napoléon s'en éloignait pour essayer de couper leurs communications avec le Rhin. Les Alliés arrivèrent donc sans obstacle devant la capitale. Le 30 mars, Marmont et Moncey sauvaient l'honneur par un combat sans espoir, le plus meurtrier de toute la campagne de France : neuf mille hommes hors de combat de chaque côté. La capitulation fut signée dans la nuit ; les troupes françaises se retiraient avec tous les honneurs de la guerre et Paris était recommandé à la générosité des hautes puissances.

Napoléon qui revenait à marches forcées apprit la capitulation de la Cour de France à quatre lieues et demie de Paris et rétrograda sur Fontainebleau.

Les Parisiens avaient tellement craint que leur ville subît le sort de Moscou, que la capitulation d'abord, puis le généreux accueil d'Alexandre au corps municipal causèrent une joie égale à la surprise. L'empereur de Russie accordait tout et plus qu'on ne pouvait espérer ; les soldats ne logeraient même pas chez l'habitant pour bien marquer que Paris n'était pas traité en ville conquise.

Aussi des acclamations l'accueillirent quand, vers midi, il entra à la tête de ses troupes entre le roi de Prusse et Schwarzenberg, et de la barrière Saint-Denis gagna les Champs-Élysées par les boulevards.

Le Père Loriquet, si diffamé, a donné de cet accueil une formule aussi expressive que plusieurs chapitres d'Henry Houssaye quand il montre l'armée alliée « encore ennemie la veille et reçue alors comme une armée nationale rentrant dans ses foyers ».

« Plus on s'enfonçait dans la ville, plus chaleureux était l'accueil, raconte un officier russe. Les fenêtres, les balcons, même les toits, étaient surchargés de spectateurs dont l'exaltation dépassait toute limite. Pour moi, je frémis

d'abord à la vue de cette mobilité des Français, de ce manque d'esprit national... mais bientôt mes considérations philosophiques cédèrent à l'impression toute-puissante du moment. Ce qui m'influença surtout, ce fut la foule des femmes qui toutes, à ce qu'il semblait, n'avaient qu'un même sentiment, qui renchérissaient les unes sur les autres en criant : Vivent les Alliés ! Vive Alexandre ! et qui ne cessaient d'agiter leurs mouchoirs blancs. »

Le même témoin a vu les Parisiennes qui montaient en croupe des cosaques lors de la revue des Champs-Élysées. La légende veut que ce fussent les plus grandes dames.

« Une d'elles se présentait ainsi naïvement au cosaque qui l'avait prise en croupe : Je m'appelle Louise, mon père est dans les draps ; il sera charmé de vous recevoir chez lui. »

Plus charmé encore de vendre son drap à ces clients inattendus. Un homme réussit à se glisser jusqu'à l'Empereur et à lui remettre un placet. C'était un tailleur qui lui donnait son adresse. Quelques jours après, un officier russe pourvait écrire : « Quelle ville que Paris pour les achats, si on avait de l'argent ; pour m'habiller un peu à la chrétienne, cela m'a coûté plus de deux mille francs... nous sommes tous à sec. » Il n'y a pas de milieu pour une armée qui, après une longue campagne, entre dans une grande ville, entre le pillage et la prodigalité. Les Alliés avaient promis de respecter Paris ; ils y semèrent l'or.

De là, la popularité d'Alexandre. En avril 1814, il est le roi de Paris et son idole non seulement parce qu'il est généreux, qu'il promet la paix, qu'il garantit la liberté, mais parce qu'il est avec son armée le meilleur client que le petit commerce parisien ait trouvé depuis la Révolution. Les rois de l'Europe et leur suite dépensent à Paris en 1814 comme des visiteurs d'exposition universelle.

Pendant que la pauvre Champagne est au pillage, que dans le Sud-Ouest Wellington paye comptant ses réquisitions, Paris s'enrichit de l'occupation étrangère. De là l'accueil qu'il lui fait. C'est fausser toutes les perspectives d'attribuer ces manifestations unanimes à la passion politique des royalistes acclamant celui qui leur rendait les Bourbons.

Jusqu'au dernier moment, Alexandre s'était défendu de favoriser ceux-ci. Pozzo di Borgo avait préparé pour Schwarzenberg une de ces proclamations dont les Alliés se faisaient

constamment précéder. Acquis à chers deniers par les princes, Pozzo avait écrit :

« Vous trouverez dans l'autorité légitime le terme de la guerre étrangère et celui de la discorde civile ; vous ne sauriez plus le chercher ailleurs. »

Alexandre biffa le passage, mais il laissa une allusion à la conduite de Bordeaux, et quand les Parisiens connurent la proclamation, ils la comprirent comme une invite à imiter le 12 mars.

Alexandre n'avait encore qu'une idée : s'entendre avec Talleyrand, et en faire un régent provisoire avec qui il signerait la paix et rédigerait une constitution libérale. Il n'avait plus à se concerter avec ses alliés, Metternich et Castlereagh n'étaient pas là ; le roi de Prusse n'était que son satellite et Schwarzenberg qu'un soldat. Or, Talleyrand venait enfin de se décider pour les Bourbons.

Au dernier conseil de l'Empire, comme on délibérait sur le départ de l'Impératrice et du roi de Rome, le prince de Bénévent avait encore fait acte de fidélité à la Régence. Il avait opiné pour que Marie-Louise demeurât à Paris ; elle présente, les vainqueurs ne pouvaient traiter qu'avec elle, mais l'Empereur avait prescrit en termes absolus d'éloigner à tout prix son fils de la capitale si l'ennemi en approchait. La Régence partit donc pour Blois. Tous les grands dignitaires devaient suivre : Talleyrand des premiers.

Par un stratagème renouvelé de Retz il se fit arrêter aux barrières et rentra à son hôtel de la rue Saint-Florentin.

Les « républicains » se concertaient chez Lambrecht. Après le chapitre du 20 mars où Montaignac avait rendu compte qu'il fallait renoncer à compter sur Bernadotte, le grand maître des chevaliers de la Foi, Mathieu de Montmorency, était parti pour rejoindre le comte d'Artois. Bertier était dans le Midi. Les Bannières étaient dépassées par l'événement, et assez désorganisées.

Au contraire, Sémallé qui disposait d'une quarantaine d'affidés se multipliait. Il faisait porter aux gens influents sa carte avec les mots : « Fondé de pouvoirs de M. le comte d'Artois, lieutenant général du royaume. »

Surtout, il s'assurait d'une imprimerie, celle de Michaud, rue des Bons-Enfants, qui travailla toute la nuit du 30 au 31 mars à composer des affiches royalistes. Ce n'était point la proclamation d'Hartwell que ce groupe trouvait trop modérée.

Le personnel des chevaliers de la Foi se retrouva surtout dans une cavalcade qui, dès dix heures, avant l'entrée des Alliés, arbora l'écharpe blanche au bras droit. Dans l'après-midi, elle se mêla à la foule des badauds qui acclamaient Alexandre pour avoir accordé ville sauve et tenta de faire tourner ces acclamations en manifestations royalistes. La partie ne se jouait pas dans la rue et la réunion qui se tint, la nuit venue, à l'hôtel de Morfontaine et envoya une délégation au tsar, n'eut pas d'influence sur les événements. Elle ne vaut d'être mentionnée que parce que Mme de Morfontaine était la fille de Lepelletier-Saint-Fargeau.

Aux premières heures de la matinée, Nesselrode, qui connaissait bien Talleyrand, ayant été attaché à l'ambassade russe à Paris, vint se concerter avec lui au nom de son maître. La décision fut prise dans cette entrevue matinale, avant tous les incidents de la journée qui n'y changèrent et n'y ajoutèrent rien. Talleyrand put dire à son interlocuteur ce qu'il répéta l'après-midi à Alexandre : « Tout ce qui n'est pas Napoléon ou Louis XVIII est une intrigue » et une intrigue fragile.

Entre les soldats de l'Empereur et les fidèles des Bourbons déjà maîtres de Bordeaux, que pèserait un gouvernement d'aventure?

Mais il ne convenait pas que les Alliés qui, jusqu'au dernier moment, avaient écarté la solution royale, parussent maintenant l'imposer. C'eût été blessant pour la France et les Bourbons. Il fallait d'ailleurs que Talleyrand eût le temps de leur faire des conditions, de leur imposer par un pacte en règle des garanties ; ainsi s'achèveraient les pourparlers multiples et secrets que la proclamation de Hartwell avait amorcés.

Un mot dirait tout : l'engagement des Alliés de ne plus traiter « avec Napoléon Bonaparte ni avec aucun membre de sa famille ».

La Régence écartée, les Bourbons s'imposaient sans être nommés. Tout au plus convenait-il d'en rappeler le souvenir dans la promesse de respecter « l'intégrité de l'ancienne France telle qu'elle a existé sous ses rois légitimes ». La garantie expresse des Alliés serait promise non pas à la maison royale, mais à « la constitution que la France se donnera ».

Talleyrand et Nesselrode convinrent des termes de la proclamation ; Dalberg la recopia et à midi, elle était portée à l'imprimerie de Michaud qui, après avoir travaillé toute la

nuit pour l'agence royale, avait eu soin de garder ses ouvriers et ses équipes d'afficheurs.

Talleyrand savait où s'adresser.

Après la revue des Champs-Élysées, Alexandre arriva à l'hôtel de la rue Saint-Florentin : Michaud l'attendait avec une épreuve. Le tsar approuva, il ajouta de sa main la phrase qui promettait, outre l'intégrité des frontières, quelque accroissement de territoire, et Michaud repartit avec ordre de rapporter, avant toute publication, cent exemplaires. Alexandre passa alors dans le grand salon avec Nesselrode et Pozzo rejoindre le roi de Prusse, Talleyrand, Dalberg, les deux Autrichiens Schwarzenberg et Lichtenstein ; aucun Anglais n'était parmi les huit.

On fit semblant de discuter. Deux familiers de Talleyrand, M. de Pradt, l'aumônier du dieu Mars et le baron Louis, déjà chargé de l'intérim du Trésor, furent appelés en témoignage des sentiments de la France pour les Bourbons. « Qui se chargera de les rappeler? » aurait dit le tsar.

— Les autorités constituées, aurait dit Talleyrand, je me fais fort d'obtenir le concours du Sénat.

Le rêve de Buonaparte, tel que Pelletier l'avait publié dans son *Ambigu* en février 1813, devenait une page d'histoire. La déclaration fut alors adoptée comme le résumé des décisions prises. L'imprimeur Michaud revenait juste avec son paquet d'affiches. Le roi de Prusse et les Autrichiens ne se doutèrent pas qu'ils avaient approuvé un texte déjà imprimé, mais l'affiche garda trace du moment où Alexandre lui avait donné son consentement, le seul qui comptât, elle parut datée de trois heures de l'après-midi et le soir même, aux flambeaux, les Parisiens pouvaient la lire sur les murs à côté des affiches royalistes et de cette petite annonce :

« De Buonaparte et des Bourbons et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe, par Fr.-Aug. de Chateaubriand, auteur du *Génie du christianisme*, etc.

« Cet ouvrage paraîtra demain ou après-demain chez Mame et les marchands de nouveauté, 31 mars 1814. »

Ainsi, le plus grand écrivain du temps donnait le signal à l'opinion royaliste et celle-ci, qui avait déterminé Talleyrand, allait maintenan trivaliser avec lui pour lui imposer une restauration plus complète que celle qu'il avait imaginée.

L'indolence du prince de Bénévent allait mal le servir

dans cette lutte dont le public ne comprit pas toutes les passes. Croira-t-on que ce grand politique ne songea même pas à l'influence de la presse? Ce fut un des agents de Sémallé, Morin, qui se présenta hardiment au gouverneur russe de Paris, se fit charger par lui de la censure et mit garnison royaliste dans les quatre journaux quotidiens qui paraissaient alors à Paris. Les numéros du 1er avril furent discrètement bourboniens ; ceux du 2 le furent éperdument.

Suivons jour par jour la lutte d'influence :

1er *avril.* — Le Sénat, convoqué par Talleyrand, constitue un gouvernement provisoire : Talleyrand, Dalberg, Jaucourt, Beurnonville et Montesquiou.

Beurnonville, l'ancien ministre de la Guerre de la Convention, tenait au faubourg Saint-Germain par son second mariage avec une Durfort. Jaucourt avait été à la Législative un des sept qui avaient voté contre la déclaration de guerre imposée par les Girondins ; mais leur vrai titre était d'être les familiers les plus intimes de Talleyrand. Seul, l'abbé de Montesquiou n'était pas purement et simplement à sa dévotion. Agent général du clergé avec lui, il avait suivi dans la Révolution une voie différente. Président de l'Assemblée constituante, il était connu pour être resté longtemps le correspondant de Louis XVIII. Sans beaucoup plus de vocation sacerdotale que l'évêque d'Autun, il avait renoncé depuis longtemps à remplir des fonctions ecclésiastiques, mais avec décence. Il fut la cocarde blanche du gouvernement provisoire et le nom de ce royaliste timide, mais avéré, signifia que la restauration était faite.

Quelle restauration?

Le Sénat s'était séparé après avoir élu les cinq sans prendre aucune autre décision.

Le conseil municipal de Paris, dès longtemps travaillé, déclare au contraire, sur la proposition de Bellart, « qu'il renonce formellement à toute obéissance envers Napoléon Bonaparte, exprime le vœu le plus ardent pour que le gouvernement monarchique soit rétabli dans la personne de Louis XVIII et de ses successeurs légitimes. »

La police, d'ordre du gouvernement provisoire, arrache les affiches qui reproduisent cette déclaration et signifie aux autres journaux défense de la publier. Le *Journal des Débats* passe outre.

Sémallé tranche du gouvernement, se rend à la Bourse

et annonce que le roi reconnaît toute la dette publique.

Il fait descendre convenablement, en payant lui-même les frais de l'opération, la statue de la place Vendôme que la veille, Sosthène de La Rochefoucauld, un niais, et Maubreuil, un fou, avaient insultée. Les régicides s'adressent à lui pour obtenir des lettres de grâce.

2 *avril.* — Sur la proposition de Lambrecht, le Sénat vote la déchéance et en corps va la porter à Alexandre. C'était à croire que, s'il eût voulu, les sénateurs l'eussent appelé au trône vacant. Il recommanda des institutions fortes et libérales et remercia le Sénat en donnant l'ordre de mettre en liberté tous les prisonniers français, comme si la paix était déjà faite.

Le gouvernement provisoire délie les Français du serment de fidélité envers Napoléon en insultant grossièrement celui-ci : « Un homme qui n'est pas même Français. »

3 *avril.* — Le Sénat motive le décret de déchéance par de longs considérants, véritable acte d'accusation contre l'Empereur. Le caractère cosmopolite du grand Empire qui explique pourquoi sa dislocation ne révolte pas l'instinct français se marque dans la liste des signataires : les Italiens et les Hollandais sont les plus empressés à signer les actes rédigés par le Belge Lambrecht, contre le conquérant qui les a déguisés en sénateurs français : Berderbuch, Buonacorsi, Carbonara, Meerman, Grégori Marcoringo, Van Dedem, Van Depoll, Schimmelpenninck.

Il n'est pas fait mention des Bourbons.

Le Corps législatif adhère à la déchéance, plusieurs de ses membres voudraient envoyer une députation à Louis XVIII.

Talleyrand, craignant que le Corps législatif ne prévienne le Sénat, fait fermer la salle des séances.

4 *avril.* — Première proclamation royaliste du gouvernement provisoire qui se sent débordé. Il a si peu d'autorité réelle, il n'est, à vrai dire, que le ministère d'Alexandre. Celui-ci occupe le premier étage de l'hôtel Talleyrand.

A l'entresol, le prince réunit le gouvernement dans sa chambre à coucher. Toutes les administrations parisiennes, la garde nationale, à la tête de laquelle Montmorency a été remplacé par Dessoles, le reconnaissent ; mais, passé les barrières, il n'a aucun pouvoir.

Napoléon règne encore à Fontainebleau ; Marie-Louise à Blois, le duc d'Angoulême à Bordeaux, les gouverneurs

alliés tiennent tout l'Est pour pays conquis. Comment, dans ces conditions, empêcher les royalistes purs de gagner à la main?

Sémallé ouvre une souscription publique pour recueillir des fonds et soulager les misères ; le gouvernement provisoire, trop occupé, lui a abandonné le ministère de l'Assistance publique.

Avant d'aller plus loin, il fallait en finir avec l'Empereur. L'idée de s'en débarrasser par un assassinat traversa plus d'une tête ; le chef des mamelucks vint offrir à Sémallé de lui apporter la tête de Napoléon dans un sac et le commissaire royal dut lui faire comprendre que cette solution orientale ne pouvait être approuvée du roi de France. Dalberg et Talleyrand firent-ils une réponse aussi nette à l'offre que Maubreuil prétend leur avoir faite?

Cependant le gouvernement provisoire négociait pour gagner Marmont qui, après avoir évacué Paris, avait rallié l'armée impériale à Essonnes. Sur l'avis unanime de ses divisionnaires, le maréchal prit le parti de reconnaître ce pouvoir ; mais au lieu de se mettre simplement à ses ordres, Marmont se mit à négocier directement avec Schwarzenberg ; il demandait pour Napoléon la garantie de la vie et de la liberté s'il tombait aux mains des Alliés.

Schwarzenberg accepta et Marmont venait de s'engager à diriger son corps d'armée sur la Normandie, quand il apprit que les autres maréchaux, après une scène violente, avaient arraché à l'Empereur son abdication en faveur de son fils.

Marmont se fit relever de sa parole par l'Autrichien et se joignit à Ney, Macdonald et Caulaincourt pour venir à Paris plaider la cause de la Régence. Dans la nuit du 4 au 5, ils furent reçus par Alexandre qui parut à nouveau pris d'hésitation. Les membres du gouvernement provisoire durent lui rappeler qu'ils avaient joué leur tête et que, même avec une régence qui ne serait qu'un règne déguisé de Napoléon, ils étaient perdus.

Le tsar se réserva de faire connaître le lendemain matin, neuf heures, sa décision : c'était le refus de la Régence.

Son parti eût sans doute été le même sans les nouvelles qui arrivèrent d'Essonnes, mais elles détruisaient le dernier argument des maréchaux, la fidélité unanime de l'armée à l'Empereur.

Marmont avait bien recommandé à ses divisionnaires de ne faire aucun mouvement en son absence. Mais Napoléon le fit appeler sans savoir qu'il s'était joint aux plénipotentiaires. Souham et Bordesoulle crurent que l'Empereur savait tout, et pour se sauver eux-mêmes firent passer leurs troupes dans les lignes autrichiennes. Marmont apprit à Paris cette défection et les mouvements de révolte de ses troupes.

Il les rejoignit à Versailles et les reprit en main. Quand il revint le soir dans le salon de Talleyrand, il fut fêté comme un vainqueur. Il était désespéré.

Napoléon voulait se retirer sur la Loire et continuer la guerre ; les maréchaux refusèrent de le suivre et, le 6 avril, il signait son abdication pure et simple.

Le même jour, le Sénat votait la constitution à laquelle il subordonnait la restauration.

La commission préparatoire avait essayé de se mettre d'accord avec M. de Montesquiou qui n'avait, d'ailleurs, pas de pouvoirs et n'y était pas arrivée. De guerre lasse, l'abbé avait pensé qu'il fallait avant tout obtenir la proclamation du roi et qu'une fois reconnu, celui-ci saurait bien se débarrasser des articles gênants.

« Le peuple français appelle librement au trône Louis-Stanislas-Xavier de France, frère du dernier roi. »

Élu et non reconnu, Louis-Stanislas-Xavier ne serait pas roi de France mais roi des Français et ne monterait sur le trône qu'après avoir juré par écrit la constitution qui serait d'ailleurs plébiscitée.

Pourrait-il même prendre le nom de Louis XVIII que le gouvernement provisoire lui avait donné le 4 avril? Le règne de droit de son neveu Louis XVII était expressément nié par ces mots d'apparence inoffensive : frère du dernier roi.

Cette affirmation de la souveraineté nationale eût rallié de grandes parties de l'opinion si derrière cette idéologie démocratique le Sénat n'eût prétendu constituer à son profit une aristocratie.

Le régime représentatif devait être assuré par deux Chambres, le Sénat et le Corps législatif. Or, une Chambre haute qui ne peut être dissoute est toute-puissante si le nombre de ses membres est limité. La constitution disait :

« Il y a 150 sénateurs au moins, 200 au plus ; leur dignité est inamovible et héréditaire. »

A la lettre, ce n'était plus la monarchie, mais, comme

disent les historiens de l'Empire romain, la dyarchie, le Sénat aussi puissant que le prince.

Montesquiou avait bien vu le point : « Cent cinquante sénateurs, disait-il, cent cinquante mille s'il convient au roi. »

Bien entendu, *tous* les sénateurs actuels étaient maintenus et ces Brutus, déjà comtes d'Empire, devaient faire souche du nouveau patriciat. Le roi n'aurait que quelques sièges à donner à ses amis.

D'autre part, la magistrature était soustraite à l'action du gouvernement que la seule inamovibilité laisse maître de l'avancement. Le droit de présentation était reconnu aux cours et tribunaux tout peuplés des hommes de loi qui avaient fait la Révolution. Ainsi, au-dessous de l'aristocratie sénatoriale, une puissante caste judiciaire était constituée et toutes les juridictions devenaient des places de sûreté pour les jacobins nantis.

La souveraineté du peuple était le pavillon ; la réalité, c'était le gouvernement des grandes familles jacobines et de la bourgeoisie de robe. Cette oligarchie eût peut-être été acceptée, si le Sénat ne l'eût déshonorée par une invraisemblable cupidité ; il stipula que la dotation actuelle du Sénat serait réservée à ses membres actuels et à leurs descendants et que les sénateurs nommés à l'avenir ne pourraient y avoir part. L'opinion ne vit plus dans la constitution que ce paragraphe : C'est une constitution de rentes. Le mot tua le projet sénatorial et mit les Bourbons en posture de le refuser.

Le Sénat, qui stipulait la liberté des cultes et celle de la presse, la garantie de la dette publique, des grades et fonctions, des ventes de biens nationaux, n'avait pas un mot pour les couleurs nationales.

Talleyrand sentait bien la difficulté :

« L'affaire de la cocarde est un objet à méditer. Tout le monde se réunit à désirer que Mgr le comte d'Artois la porte et l'empereur de Russie sent que ce serait un point de conciliation sur lequel il serait prudent de passer. »

Voilà ce qu'il écrivait le 7 avril au lieutenant général, en lui envoyant le projet de constitution sénatoriale.

Le comte d'Artois reçut la lettre quand son parti fut tout de suite pris de refuser et la constitution, ce qui était tout naturel, et le drapeau tricolore, ce qui était le plus grand malheur qui pût advenir aux Bourbons et le meilleur moyen de créer un malentendu mortel entre eux et le

sentiment national au moment même où ils allaient si bien servir l'intérêt national.

Mais le sentiment national immédiat ne se prononçait pas pour les trois couleurs.

Dans la réaction contre l'impérialisme révolutionnaire et napoléonien, elles étaient enveloppées dans la réprobation des guerres injustes, des victoires inutiles et des conquêtes perdues, dont elles étaient le symbole. Benjamin Constant, dans son *Esprit de conquête et d'usurpation*, avait supplié les Bourbons :

« De ne pas faire l'immoral abandon de l'oriflamme de leurs pères pour prendre un drapeau tout sanglant de crimes et dépouillé de l'auréole du succès. »

Ces crimes, ce n'étaient pas les meurtres de la Terreur, mais les expéditions inexcusables : l'Espagne, la Russie. Le comte d'Artois répondit à Talleyrand en exprimant plus poliment la même idée :

« Nous ne revendiquerons point le souvenir des conquêtes au moment où nous en détestons et abjurons le système. »

L'acte décisif ne fut pas autrement motivé. On hésitait encore à Paris ; quand à Rouen, le maréchal Jourdan fit arborer le drapeau blanc en disant dans son ordre du jour :

« Jurons donc fidélité à Louis XVIII et arborons la cocarde blanche en signe d'adhésion à un événement qui arrête l'effusion du sang, nous donne la paix et sauve notre patrie. »

La paix, non l'ancien régime, voilà ce que le drapeau blanc, comme les Bourbons, représente pour les Français de 1814. C'est la couleur pacifique opposée aux trois couleurs guerrières. Quand on sut que Jourdan, le plus « républicain » des maréchaux, avait abandonné le drapeau tricolore, la question parut tranchée.

Par un ordre du jour du 9 avril, invoquant un arrêté du gouvernement provisoire qui n'a jamais été publié, Dessolles ordonna à la garde nationale de prendre la cocarde blanche et ce fut sous la nouvelle couleur qu'elle prit son service le lendemain, jour de Pâques, tandis que les Alliés célébraient, sur la place de la Révolution qui reprenait son nom de la Concorde, la plus émouvante des cérémonies. Un autel avait été dressé sur la place même de l'échafaud royal et un *Te Deum* de rite grec fut chanté devant les souverains et toute l'armée, comme si les crimes de la Révolution avaient attiré des vengeurs jusque des confins de l'Asie.

Le mardi de Pâques, 12 avril, le comte d'Artois arriva. Il trouvait la question de la cocarde tranchée selon ses vœux ; toutes les autres étaient en suspens.

Paris l'acclama. En habit de garde nationale, avec la cocarde blanche et le cordon bleu, il était un magnifique cavalier et sut ne rien voir de ce qui aurait pu faire difficulté, ni les cocardes tricolores de quelques maréchaux, ni l'absence du Sénat qui n'avait pas voulu aller au-devant de lui. Il ne saisit même pas le sens très grave des paroles qu'on lui prêta et qu'il trouva si belles qu'il voulut les avoir prononcées :

« Plus de division, la paix et la France, je la revois et rien n'y est changé, il n'y a qu'un Français de plus. »

S'il n'y avait rien de changé et rien à changer, les Bourbons n'avaient qu'à prendre la place de Bonaparte et pour commencer à accepter la constitution sénatoriale. Ce n'était point ce que voulait le comte d'Artois. Mais il était tout à la joie de retrouver la France. Après les ovations et le *Te Deum* à Notre-Dame, il avait manqué s'évanouir de bonheur en rentrant aux Tuileries. Tout le monde s'adressait à lui ; son secrétariat ne suffisait pas à dépouiller les pétitions, mais il n'avait pas le droit de donner un ordre ; le public croyait la Restauration faite : légalement elle ne l'était pas. Le lieutenant général du royaume n'avait ni rang, ni titre, ni autorité tant que le roi n'était pas reconnu et il ne devait l'être qu'après avoir juré la constitution.

La situation reste ainsi quelques jours des plus singulière.

Soult, qui avait livré le jour de Pâques la bataille de Toulouse dans l'ignorance de la capitulation de Paris, avait été vaincu ; Toulouse avait proclamé le roi, tout le Sud-Ouest obéissait au duc d'Angoulême et Soult, empressé, lui avait offert son épée pour permettre au roi de se passer du Sénat.

Celui-ci avait pu mesurer le 12 son discrédit ; il n'avait pas paru à la fête et la fête avait paru complète à tout le monde. Mais, perdu dans l'opinion, il gardait l'appui de l'empereur Alexandre qui avait à Paris toute la réalité de la puissance.

« Toutes les baïonnettes étrangères se réuniraient pour soutenir envers et contre tous la Constitution et le Sénat », déclarait en son nom Nesselrode.

Talleyrand offrit à Monsieur de lui céder la présidence du gouvernement provisoire, mais il n'avait pas qualité pour

se donner un successeur et Monsieur ne trouvait pas le titre assez royal. Ce fut Fouché, qui venait de rentrer à Paris, qui s'avisa de la solution. Le Sénat nomma Monsieur lieutenant général du royaume ; c'était le titre qu'il tenait déjà du roi.

La lieutenance lui était déférée en attendant que Louis-Stanislas-Xavier eût juré la Constitution. Fouché fit écarter la motion de lui imposer à lui-même le serment préalable. Le prince se contenta de dire que son frère en admettrait les bases.

Le Sénat maintenait sa prétention que le roi ne serait roi qu'après l'acceptation, mais l'exercice du pouvoir était, dès à présent, remis aux Bourbons. La condition suspensive cessait de jouer. Il ne dépendrait de personne d'en faire une condition résolutoire.

Le 16 avril, Monsieur prit possession et le gouvernement provisoire devint son ministère sous le nom de Conseil d'État.

Napoléon quittait Fontainebleau après avoir renouvelé son abdication, en échange de l'île d'Elbe pour lui, de Parme pour Marie-Louise et de grosses rentes pour tous les siens.

La Restauration était faite. Les étrangers s'étaient bornés à la laisser faire. Quand Napoléon, dans sa proclamation du golfe Jouan, appellera les Bourbons « ces princes que les étrangers vous ont imposés », il écrira le contraire de la vérité.

Une conspiration de fidèles et une conjuration de grands fonctionnaires ont fait ce que les puissances n'avaient point souhaité. Les premiers, seuls, auraient été impuissants ; les seconds eussent très bien pu se perdre à la recherche d'une solution fausse. Du jour où cette minorité énergique et cette minorité puissante furent d'accord, la Restauration fut faite et la France y adhéra en masse. Bien loin que l'étranger l'imposât à la France cet accord l'imposait à l'étranger.

M. DE ROUX.

(A suivre.)

Hérétiques[1]

M. H. G. Wells et les Géants.

Il faudrait pénétrer assez profondément l'hypocrite pour voir ce qu'il a de sincérité. Il faudrait nous intéresser à cette partie la plus obscure et la plus réelle de l'homme, celle où résident, non les vices qu'il n'étale pas, mais les vertus qu'il ne peut pas étaler. Plus nous aborderons les problèmes de l'histoire humaine avec cette bienveillance pénétrante, plus petite sera la place que nous reconnaîtrons à la pure hypocrisie, de quelque ordre qu'elle soit. Les hypocrites ne nous tromperont plus en nous faisant croire qu'ils sont des saints, et ils ne nous tromperont plus en nous faisant croire qu'ils sont des hypocrites.

Il est un exemple frappant d'une injuste accusation d'hypocrisie. On reproche volontiers aux religieux de jadis, comme un signe d'inconséquence et de duplicité, d'avoir combiné une profession d'une humilité presque servile avec une âpre lutte pour la conquête du succès temporel. On tient pour une farce qu'un homme soit très pointilleux à s'appeler misérable pécheur et, en même temps, très pointilleux à s'appeler Roi de France. Mais à la vérité, il n'y a pas plus d'incompatibilité consciente entre l'humilité d'un chrétien et la cupidité d'un chrétien qu'il n'y en a entre l'humi-

(1) Copyright 1929 by Librairie Plon.

lité d'un amoureux et la cupidité d'un amoureux. La vérité c'est qu'il n'est pas de chose pour quoi les hommes fassent d'aussi prodigieux efforts que les choses dont ils se savent indignes. Il n'y eut jamais d'amoureux qui ne déclarât que, dût-il tendre tous ses nerfs jusqu'à les rompre, il atteindrait l'objet de son désir? Et il n'y eut jamais d'amoureux qui ne se déclarât également indigne de l'atteindre. Tout le secret du succès pratique du christianisme réside dans l'humilité chrétienne, si imparfaitement qu'elle ait été réalisée. Car, toute question de mérite ou de récompense exclue, l'âme se trouve soudain libérée pour les plus merveilleux voyages. Si nous demandons à un homme sain d'esprit ce qu'il mérite, il se replie sur lui-même instinctivement et instantanément. Il doute s'il mérite seulement six pieds de terre. Mais si vous lui demandez ce qu'il peut conquérir, il peut conquérir les étoiles. Ainsi naît le roman, produit purement chrétien. L'Europe médiévale qui professa l'humilité y gagna le roman, et la civilisation qui gagna le roman conquit le globe habitable. Combien différent était le sentiment païen et stoïcien. Un distique fameux l'exprime admirablement. Addison fait dire au grand Stoïque :

Il n'appartient pas aux mortels de commander le succès,
Mais nous ferons mieux, Sempronius, nous le mériterons.

Or, l'esprit du roman et du christianisme, l'esprit qui anime tout amoureux, l'esprit qui a lancé l'aventure européenne à travers la terre entière, cet esprit est tout l'opposé : « Il n'appartient pas aux mortels de mériter le succès, mais nous ferons mieux, Sempronius, nous l'obtiendrons ! »

Et cette humilité joyeuse, cette façon de nous tenir en légère estime et prêts cependant à une infinité de triomphes immérités, ce secret est si simple que tout le monde y a supposé quelque chose de sinistre et de mystérieux. L'humilité est une vertu si facile à pratiquer que les hommes s'imaginent qu'elle doit être un vice. L'humilité réussit si souvent qu'on la prend pour de l'orgueil. En un mot, la faillite de cette vertu provient de son succès, elle est en quelque sorte un placement trop avantageux pour être considérée comme une vertu.

L'exemple le plus fréquemment cité de nos jours est cette chose appelée l'humilité du savant, et c'est, sans nul doute, un exemple excellent aussi bien qu'actuel. Les hommes

admettent difficilement que celui qui, de toute évidence, déplace les montagnes et sépare les mers, renverse les temples et tend la main aux étoiles soit réellement un vieux monsieur paisible ne demandant rien de plus qu'à poursuivre sa vieille marotte inoffensive. Il est malaisé de se mettre dans l'état d'un homme qui regarde un nouveau ciel et une nouvelle terre comme des sous-produits. Mais ce fut assurément à cette singulière ingénuité d'intelligence que les grands hommes de la grande époque scientifique, qui semble se clore, durent leur énorme pouvoir et leur triomphe. S'ils avaient fait s'écrouler le ciel comme un château de cartes, ils n'eussent pas plaidé l'avoir fait par principe, ils eussent plaidé l'accident. Dès qu'il y eut en eux la moindre trace d'orgueil de leur œuvre, ils prêtèrent le flanc aux attaques, mais aussi longtemps qu'ils furent complètement humbles ils furent complètement victorieux.

Un homme purement moderne a émergé qui apporte dans notre monde la claire simplicité personnelle du vieux monde de la science. Nous avons un homme de génie, qui est un artiste, mais qui fut un savant et semble marqué au coin de cette grande humilité scientifique. Je parle de M. H. G. Wells. Dans son cas, comme dans ceux que j'ai cités plus haut, la première difficulté est de convaincre l'homme ordinaire qu'une telle vertu puisse être attribuée à un tel homme. M. Wells débuta dans la littérature par des visions violentes, visions des dernières affres de notre planète. Se peut-il qu'un homme qui débute par des visions violentes soit humble? Il continua par des histoires de plus en plus étranges, taillant des bêtes en hommes et tirant des anges comme des oiseaux. L'homme qui tire les anges et taille les bêtes en hommes peut-il être humble? Depuis lors, il a fait quelque chose de plus hardi qu'aucun de ces sacrilèges, il a prophétisé l'avenir politique de tous les hommes ; il l'a prophétisé avec une autorité agressive et une éclatante précision de détail. Le prophète de l'avenir humain est-il humble? Il est sans doute malaisé, avec l'idée courante qui règne sur l'orgueil et l'humilité, de répondre à la question de savoir si l'homme est humble qui accomplit des choses aussi grandes, des choses aussi audacieuses? La seule réponse est celle que je donnais au début de cet essai. C'est l'homme humble qui accomplit les grandes choses, c'est l'homme humble qui accomplit les choses audacieuses. C'est l'homme

humble à qui sont accordées les visions prodigieuses et cela pour trois raisons évidentes : premièrement, il tend ses yeux plus que n'importe quel autre homme pour les voir ; deuxièmement, il en est plus étonné et plus exalté quand elles viennent ; troisièmement, il les enregistre plus exactement et plus sincèrement sans les altérer par la platitude et l'amour-propre de sa personnalité journalière. Les aventures sont à ceux à qui elles sont le plus inattendues, c'est-à-dire le plus romanesques. Les aventures sont aux timides ; dans ce sens, les aventures sont à ceux qui ne sont pas aventureux.

Or, cette remarquable humilité mentale de M. Wells est, sans doute, difficile à illustrer par des exemples ; mais si l'on m'en demandait un exemple je ne serais pas embarrassé. Le trait le plus intéressant de M. Wells est qu'il est le seul parmi ses nombreux et brillants contemporains qui ne se soit pas arrêté de croître. Veillez la nuit, vous l'entendrez grandir. La preuve la plus évidente de cette croissance est un changement graduel d'opinions, mais ce n'est pas une saute perpétuelle d'une idée à l'autre, comme chez M. George Moore : c'est une progression continue le long d'une route solide vers une direction bien définie. La meilleure preuve qu'il ne s'agit ni de légèreté ni de vanité c'est qu'en somme il est passé d'opinions surprenantes à des opinions plus tranquilles. Ce seul fait établit l'honnêteté de M. Wells et prouve qu'il n'est pas un *poseur*. M. Wells a soutenu autrefois que la classe supérieure et la classe inférieure seraient si différentes dans l'avenir que l'une dévorerait l'autre. Un charlatan paradoxal qui aurait une fois découvert des arguments pour une opinion aussi surprenante ne l'aurait jamais abandonnée, sinon pour quelque chose de plus surprenant encore. M. Wells l'a abandonnée en faveur de l'innocente croyance que les deux classes seront finalement subordonnées ou assimilées à une sorte de classe moyenne scientifique, une classe d'ingénieurs. Il a abandonné sa théorie sensationnelle avec la même gravité honorable, la même simplicité qu'il avait mise à l'adopter. Il pensait alors qu'elle était vraie, il pense aujourd'hui qu'elle n'est pas vraie. Il en est venu à la conclusion la plus terrible à laquelle un écrivain puisse en venir, la conclusion que les vues ordinaires sont les bonnes. Seul le plus extrême et le plus rude courage

peut se tenir sur une tour devant dix mille personnes et leur dire que deux et deux font quatre.

M. H. G. Wells est aujourd'hui dans un gai et réjouissant conservatisme. Il s'aperçoit chaque jour davantage que les conventions, quoique silencieuses, sont vivantes. Nous trouvons un excellent exemple de son humilité et de sa santé dans le changement de ses idées sur la science et le mariage. Il fut un temps où il tenait, je crois, que les créatures humaines pourraient être avantageusement accouplées et élevées à la façon des chiens et des chevaux. Il ne soutient plus cette idée. Non seulement il ne la soutient plus, mais il en a traité dans *Mankind in the Making* avec un bon sens et un humour si vigoureux que j'ai peine à croire qu'on puisse trouver quelqu'un pour la soutenir. Sa principale objection, c'est qu'il serait physiquement impossible, ce qui me paraît une objection bien faible et presque négligeable comparée aux autres. La seule objection vraiment sérieuse au mariage scientifique est simplement qu'il ne pourrait être imposé qu'à d'inconcevables esclaves et à des lâches. J'ignore si les faiseurs de mariages scientifiques ont raison, comme ils le prétendent, ou tort, comme le déclare M. H. G. Wells, lorsqu'ils affirment qu'une surveillance médicale suffirait à produire des hommes sains et forts. Je suis seulement certain qu'en ce cas le premier acte des hommes sains et forts serait de détruire la surveillance médicale.

L'erreur de tout ce bavardage médical vient du fait qu'il associe l'idée de santé et l'idée de soin. Qu'a la santé à faire avec le soin? La santé consiste à ne point avoir de soins. Dans les cas spéciaux et anormaux, il est nécessaire de prendre des soins. Quand nous sommes particulièrement mal portants, il peut être nécessaire de nous soigner afin de redevenir bien portants. Mais alors même nous ne faisons qu'essayer de nous bien porter pour ne plus avoir besoin de soins. Si nous sommes médecins, nous nous adressons à des gens exceptionnellement malades et il faut leur recommander de se soigner. Mais si nous sommes des sociologues, nous nous adressons à l'homme normal, à l'humanité. Or l'humanité doit recevoir le conseil d'être la témérité même ; car toutes les fonctions fondamentales d'un être sain doivent à toute force être accomplies avec plaisir et par plaisir ; il faut à toute force qu'elles ne soient pas accomplies avec précaution et par précaution. L'homme doit

manger parce qu'il a un bon appétit à satisfaire et non pas du tout parce qu'il a un corps à nourrir. L'homme doit prendre de l'exercice, non pas parce qu'il a trop d'embonpoint, mais parce qu'il aime l'escrime, le cheval ou la montagne et qu'il les aime pour eux-mêmes. Et un homme doit se marier parce qu'il est amoureux et non pas du tout parce que le monde a besoin d'être peuplé. La nourriture renouvellera réellement ses tissus tant qu'il ne pensera pas à ses tissus. L'exercice le mettra en bonne forme aussi longtemps qu'il ne pensera pas à autre chose. Et le mariage aura réellement la chance de produire une génération de sang généreux, s'il a son origine dans une passion naturelle et généreuse. C'est la première loi de la santé que de ne pas accepter nos besoins, comme des besoins, mais de les accepter comme un luxe. Ayons donc soin des petites choses, d'une égratignure ou d'une indisposition légère, de tout ce que l'on peut traiter par des soins ; mais au nom de tout ce qui est sain, soyons sans soins pour les choses importantes telles que le mariage, sinon la source même de notre vie se tarira.

Cependant M. H. G. Wells n'est pas suffisamment détaché de l'étroit point de vue scientifique pour voir qu'il est des choses qui, positivement, ne doivent pas être scientifiques. Il est encore légèrement dupe de la grande illusion de la science ; j'entends l'habitude de commencer non par l'âme humaine, qui est le premier sujet d'étude de l'homme, mais par telle autre chose comme le protoplasme qui est presque le dernier. Dans sa *Nouvelle Utopie* il dit, par exemple, qu'un point capital de l'Utopie sera la négation du péché originel. S'il avait commencé par l'âme humaine, c'est-à-dire s'il avait commencé par lui-même, il aurait découvert que le péché originel est peut-être de toutes choses la première qu'il faille croire. Il eût découvert qu'une possibilité permanente d'égoïsme résulte du simple fait de l'existence de notre moi, et non pas de certains défauts d'éducation ou de mauvais traitements. La faiblesse de toutes les Utopies réside en ce qu'elles considèrent comme surmontée la plus grande difficulté de l'homme et traitent ensuite savamment de la manière de surmonter les petites. Elles supposent d'abord qu'aucun être ne désirera plus que sa part et se montrent ensuite fort ingénieuses pour expliquer de quelle façon sa part lui sera remise, par automobile ou par ballon.

Une preuve encore plus manifeste de l'indifférence de M. H. G. Wells pour la psychologie humaine nous est fournie par son cosmopolitisme et par l'abolition dans son *Utopie* de toutes les frontières patriotiques. Il déclare dans sa candeur que l'Utopie doit être un état universel, sans quoi les peuples pourraient y faire la guerre. Il ne lui vient pas à l'esprit que, pour beaucoup d'entre nous, s'il existait un état universel, nous y ferions la guerre jusqu'à la fin du monde. En effet, si nous admettons qu'il y a des variétés dans l'art et l'opinion, comment admettre qu'il n'y en ait pas dans le gouvernement? Le fait est bien simple. A moins que vous n'empêchiez délibérément une chose d'être bonne, vous n'empêcherez pas qu'elle ne vaille que l'on se batte pour elle. Il est impossible d'empêcher un conflit éventuel entre les civilisations parce qu'il est impossible d'empêcher un conflit éventuel entre les idéaux. S'il n'y avait plus lutte entre nations, il y aurait lutte entre Utopies, car l'idéal ne tend pas seulement à l'union, il tend aussi à la différenciation. Vous pouvez souvent obtenir des hommes qu'ils se battent pour l'union, mais vous ne pourrez jamais les empêcher de se battre également pour la différenciation. Cette variété dans l'idéal donne son sens au patriotisme violent et au nationalisme violent de la grande civilisation européenne. Elle donne aussi incidemment son sens à la doctrine de la Trinité.

Je crois cependant que la principale erreur de la philosophie de M. H. G. Wells s'exprime d'une façon plus profonde dans l'Introduction de sa *Nouvelle Utopie*. Sa philosophie aboutit, en quelque sorte, à une négation de la philosophie elle-même. Du moins il affirme qu'il n'est pas d'idées sûres et fermes sur lesquelles nous puissions nous reposer avec une parfaite satisfaction d'esprit. Du reste, il sera à la fois plus clair et plus amusant de citer M. H. G. Wells lui-même.

« Rien, dit-il, ne dure, rien n'est précis et certain, excepté l'esprit d'un pédant... L'être, dit-on? Il n'y a pas d'être, il n'y a que l'universel devenir des individualités et Platon a tourné le dos à la vérité en se tournant vers son musée des Idées. » M. H. G. Wells dit encore : « Rien n'est permanent dans ce que nous savons. Nous échangeons nos faibles lumières pour des lumières plus vives et chacune de ces lumières plus puissantes traverse les fondements

jusque-là obscurs de nos connaissances et nous révèle des obscurités plus profondes. » Quand M. H. G. Wells écrit de pareilles choses, il omet de faire une évidente distinction. Il ne peut pas être vrai que rien n'est permanent dans ce que nous savons ; car s'il en était ainsi, nous ne le saurions pas et ne l'appellerions pas connaissance. Il est possible que notre état mental soit très différent de celui d'un individu vivant il y a quelques milliers d'années, mais il ne peut pas être entièrement différent, sinon nous ne pourrions nous apercevoir de la différence. M. H. G. Wells doit certainement concevoir le premier et le plus simple des paradoxes qui se trouve à la source de la vérité. Il doit sûrement voir que le fait, pour deux objets, d'être différents implique qu'ils sont similaires. Le lièvre et la tortue diffèrent par la qualité de la vitesse, mais ils se ressemblent par la qualité du mouvement. Lorsque nous disons que le lièvre se meut plus rapidement, nous disons que la tortue se meut. Et quand nous disons d'une chose qu'elle se meut, nous disons, sans qu'il soit besoin de préciser, qu'il y a des choses qui ne se meuvent pas. Le fait d'affirmer que certaines choses changent implique qu'il en est d'immuables.

En d'autres termes, Platon regarda la vérité en face et tourna le dos à M. H. G. Wells quand il se tourna vers son musée des Idées. C'est justement là que Platon montra son bon sens. Il n'est pas vrai que tout change. Les choses qui changent sont toutes les choses manifestes et matérielles. Il est une chose qui ne change pas, et c'est précisément la qualité abstraite, l'idée invisible. M. H. G. Wells dit fort bien qu'une chose que nous avons vue obscure sous un certain rapport nous pouvons, sous un autre, la voir lumineuse. Mais la chose commune aux deux cas, c'est *l'idée* de lumière que nous n'avons jamais vue. M. H. G. Wells pourrait grandir, grandir indéfiniment pendant les siècles des siècles jusqu'à ce que sa tête dépassât l'étoile la plus solitaire. Je puis me l'imaginer écrivant un bon roman sur ce sujet. Dans ce cas, les arbres commenceraient par lui paraître grands, puis tout petits, il verrait les nuages d'abord très élevés, puis très bas. Cependant dans sa solitude parmi les étoiles, il conserverait à travers les âges la notion de hauteur. Il aurait dans les espaces redoutables pour compagne et consolation la notion définie de devenir de plus en plus grand et non pas par exemple de devenir de plus en plus gras.

Et voilà qu'il me souvient que M. H. G. Wells a réellement écrit un roman charmant à propos d'hommes qui deviennent aussi grands que des arbres ; mais là encore il me paraît avoir été victime de ce vague relativisme. *La Nourriture des dieux*, comme une pièce de M. Bernard Shaw, est, par essence, une étude de l'idée du surhomme et elle me paraît prêter, à travers l'allégorie de pantomime qui la voile, aux mêmes objections intellectuelles. On ne doit pas s'attendre à ce que nous ayons une considération quelconque pour un être de grande taille, s'il ne se conforme pas en quelque manière à notre mesure de la grandeur ; s'il ne s'adapte pas à notre mesure de la grandeur, nous ne pouvons même l'appeler grand. Nietzsche a résumé tout ce qui est intéressant dans l'idée du surhomme lorsqu'il a dit : « L'homme est une chose qui doit être surpassée. » Mais le mot « surpasser » lui-même implique l'existence d'une mesure qui nous est commune à nous et à la chose qui nous surpasse. Si le surhomme est plus homme que les hommes le sont, ils finiront naturellement par le déifier, quand bien même ils l'auraient tué pour commencer. Mais s'il est simplement plus « surhomme », il se peut qu'ils restent aussi indifférents à son égard qu'ils le seraient envers n'importe quelle monstruosité apparemment sans objet. Pour nous en imposer, il doit se soumettre à notre étalon. La force, la taille sont des mesures, mais à elles seules elles ne feront pas reconnaître aux hommes la supériorité d'un homme. Pour la sagesse des vieux contes de fées les géants sont vermine. Les surhommes, s'ils ne sont des braves gens, sont vermine.

La Nourriture des dieux est l'histoire du Petit Poucet racontée du point de vue du géant. Sans aucun doute le géant tué par le Petit Poucet se regardait comme le surhomme. Vraisemblablement il tenait le Petit Poucet pour un être étroit et borné essayant d'arrêter la marche en avant de la vie. Mais le Petit Poucet était le champion des règles permanentes de l'humanité, du principe : un homme, une tête ; un homme, une conscience ; du principe : une seule tête, un seul cœur. Il était totalement indifférent à la question de savoir si le géant était un géant particulièrement gigantesque. Tout ce qu'il désirait savoir, c'était si le géant était un bon géant, c'est-à-dire s'il pouvait nous servir à quelque chose. Quelles étaient les opinions religieuses du géant, quelles étaient ses opinions sur la politique et les devoirs du

citoyen? Aimait-il les enfants ou les aimait-il seulement dans un sens odieux et sinistre? Pour me servir d'une phrase bien appropriée, avait-il le cœur bien placé? Le Petit Poucet eut un moment à le dépecer de son coutelas pour s'en assurer.

A la bien voir, la vieille histoire du Petit Poucet est simplement l'histoire de l'homme ; si elle était comprise nous n'aurions besoin ni de bibles ni de livres d'histoires. Mais le monde moderne ne semble pas du tout le comprendre. Comme M. Wells, le monde moderne prend le parti des géants, le parti le plus sûr et par là même le plus vil et le plus prosaïque. Le monde moderne, quand il loue ses petits Césars, parle de leur force et de leur bravoure, mais il semble ne pas saisir l'éternel paradoxe que contient l'alliance de ces deux idées. Le fort ne peut être brave. Seul le faible peut l'être ; et de plus, seuls, en pratique, ceux qui peuvent être braves peuvent, dans une circonstance critique, inspirer confiance dans leur force. Le géant n'aurait qu'un moyen de se tenir en bon état de défense contre l'inévitable Petit Poucet, ce serait de lutter constamment contre des géants dix fois plus grands que lui, c'est-à-dire de cesser d'être un géant pour devenir un Petit Poucet.

Ainsi cette sympathie pour les faibles et les vaincus qui nous est souvent reprochée à nous, libéraux et nationalistes, n'est nullement un sentimentalisme creux comme M. H. G. Wells et ses amis se le figurent. C'est la loi fondamentale du courage pratique. Appartenir au camp le plus faible, c'est appartenir à l'école la plus forte. Aussi ne puis-je rien concevoir de plus salutaire pour l'humanité que l'avènement d'une race de surhommes. Si le surhomme est meilleur que nous, nous n'aurons pas besoin de le combattre, mais en ce cas pourquoi ne pas l'appeler le saint? Mais s'il n'est que plus fort, physiquement, intellectuellement ou moralement peu me chaut, alors il faudrait qu'il eût à compter avec nous, pour autant du moins que nous avons de forces. Si nous sommes plus faibles que lui, ce n'est pas une raison que nous soyons plus faibles que nous-mêmes. Si nous ne sommes pas assez grands pour atteindre aux genoux du géant, ce n'est pas une raison de nous diminuer en tombant sur les nôtres. Or, c'est au fond la véritable signification de ce culte moderne de l'homme fort, du César, du Surhomme. Pour qu'il soit plus qu'un

homme, il faut que nous soyons quelque chose de moins.

Assurément, il existe un culte du héros plus ancien et meilleur que celui-ci. Mais l'ancien héros était un être qui, comme Achille, était plus humain que l'humanité elle-même. Le Surhomme de Nietzsche est froid et sans amis. Achille est si éperdument épris du sien qu'il immole des armées dans l'agonie de son deuil. Le triste César de M. Bernard Shaw s'écrie dans son orgueil désolé : « Qui n'a jamais connu l'espoir ne peut jamais désespérer. » L'Homme-Dieu d'autrefois répond du haut de la montagne tragique : « Y eut-il jamais une douleur semblable à la mienne? » Un grand homme n'est pas un homme si fort qu'il sent moins que les autres hommes ; c'est un homme si fort qu'il sent davantage. Et quand Nietzsche dit : « Je vous donne un nouveau commandement : « Soyez durs, » il dit en réalité : « Je vous donne un nouveau commandement : « Soyez morts, » car la sensibilité est la définition de la vie.

Au temps où les hommes étaient endurcis et incultes, où ils vivaient sous les coups durs et sous les lois dures, où ils savaient ce que c'est vraiment que de se battre, ils n'avaient que deux sortes de chants. Les uns célébraient la victoire du faible sur le fort et les autres pleuraient la victoire remportée d'aventure par le fort sur le faible. Car ce défi au *statu quo*, cet effort constant pour modifier l'équilibre existant, cette provocation prématurée aux puissants, c'est la nature même et le secret intime de l'aventure psychologique qui s'appelle l'homme. Sa force est de mépriser la force. L'espoir perdu n'est pas seulement le véritable espoir, c'est le seul véritable espoir de l'humanité.

G. K. Chesterton.

(Traduction de J. S. Bradley.)

Philibert Delorme

A Paul Valery est dédiée cette image d'Eupalinos enchaîné et mutilé.

MONUMENTS, CHOSE FUGITIVE

Parmi les artistes, les architectes. semblent les moins favorisés par la postérité et par l'histoire. Il semblerait que ce fût par définition l'art du stable, l'image la plus ferme de l'éternité. Dès que le monument se montre supérieur aux offenses ordinaires de la nature, nous oublions que devant les hommes tout est fragile. Devant l'activité et la constante invention de Philibert Delorme, devant l'ampleur des moyens dont il a disposé, nous croyons être conviés par la paisible contemplation d'*Eupalinos*. Mais cet homme n'a rien pu construire pendant la partie la plus belle et la plus féconde de sa maturité. Il s'est trouvé alors réduit à des plans, à des projets, travail plus rempli de regrets et de déceptions pour un architecte que pour nul autre artiste. En même temps cet homme voyait détruire, sous ses yeux, une bonne part de ce qu'il avait auparavant construit. Plus tard, des Altesses ignorantes lui imposent leur collaboration. Non seulement il ne peut ni la diminuer ni la masquer, mais il faut qu'il la vante ; il faut qu'il déclare ces fantaisies supérieures à son inspiration ; il faut qu'il gâte de surcharges ses plans anciens, qu'il se résigne à n'être que l'adaptateur et le metteur en œuvre de croquis étrangers ; c'est à cette condition seulement qu'il peut cons-

truire. Presque tout ce qu'il a fait sera détruit. Pour la plus grande part, dès son époque : les monuments mouraient alors de mort violente aussi souvent que les princes. La dernière destruction s'accomplira en 1871.

Du moins il a écrit, et nous pouvons retrouver directement sa pensée. Cela le sauve de l'oubli, non de l'indifférence et de l'injustice. Peu d'œuvres ont été décriées sur d'aussi mauvaises raisons que la sienne. Pour juger d'un architecte d'après ses dessins, il faut une certaine patience d'imagination : l'art d'habiter le croquis d'un édifice, d'en faire le tour, ne s'acquiert point aisément. Que nous fait goûter un premier coup d'œil? Une façade, une décoration, et ce négligent plaisir du regard accorde à Palladio tout ce qu'il refuse à Philibert Delorme. Pour juger le constructeur en même temps que l'architecte, il faut concevoir en même temps, voire physiquement ressentir les charges, les poussées et les résistances. Non plus une admiration de spectateur, mais d'anatomiste. En matière de monuments aussi, le spectateur n'atteint que la beauté couturière.

Personne, à part Viollet-le-Duc qui en a peu parlé, n'a bien compris Philibert Delorme. Avouons que cet homme a rendu la tâche difficile à qui veut l'aimer : *il a menti*. Pour se placer dans une certaine école, il a caché quels maîtres furent les siens, attribué à d'autres les influences qu'ils n'ont pas pu avoir sur lui. Pour pouvoir vivre et construire, fallait-il qu'il mentît? Chacun est disposé à lui pardonner les souplesses de sa politique, tout ce qui le fit travailler à la fois pour les reines légitimes et les maîtresses, solliciter dans des fonctions profanes des prébendes ecclésiastiques. A Rabelais, nous pardonnons tout cela de bon cœur. Mais lorsque Delorme se flatte d'avoir tout étudié dans Vitruve, lorsqu'il se pique de connaître parfaitement l'antiquité, et de n'y ajouter que quelques progrès dans le même esprit, comment le défendre contre lui-même? Il a dit le contraire ailleurs ; mais est-ce à nous de le tirer en son honneur de ses contradictions?

L'ITALIE, OU STRUCTURE ET DÉCORS

Vers 1510, au moment où naît Philibert Delorme, l'architecture de la Renaissance a produit en Italie ses plus beaux efforts. Des richesses rivales, des orgueils de clocher prêts à tous les sacrifices ont produit l'ostentation

architecturale la plus intelligente qu'on ait vu. L'influence de l'antiquité n'a jamais disparu en Italie ; ce qui reste de monuments debout n'y est certes pas respecté, mais y est admiré encore. Même, à défaut d'admiration, la présence et l'importance des ruines anciennes compteraient dans les souvenirs de quiconque a vu Rome, et figureraient, bon gré mal gré, dans cette résultante ou moyenne d'impressions que les amateurs appellent leur goût. Depuis que la littérature ancienne fait de nouveau fureur, et qu'on a imprimé Vitruve, on se rapproche *volontairement* le plus qu'on peut d'une antiquité où l'on met tout ensemble, et dont on confond toutes les époques. Quiconque s'est occupé un peu de l'architecture grecque classique ne peut ignorer quel mauvais guide est Vitruve en la matière. Plus précieuses peut-être pour l'art de construire, subsistent des basiliques, se font sentir des influences byzantines, arabes ou même persanes ; ainsi l'audace et la légèreté ne sont pas tout entières perdues.

Tous les grands artistes de la Renaissance, je le veux bien, auront été peu ou prou des architectes ; l'universalité des talents à cette belle époque est une légende si séduisante qu'on n'ose y toucher qu'à regret. Disons-le pourtant : de ces architectes bien peu ont *su construire :* Brunelleschi, l'admirable, le divin Bramante, et peut-être les San Gallo, savaient un métier que ni Raphaël ni même Michel-Ange n'ont su. Depuis le moyen âge, et pendant toute la Renaissance, l'Italie *bâtit* d'abord et *décore* ensuite, suivant l'expression de Choisy. Le corps des murs est fait de brique ou de moellon ; là-dessus on adapte après coup un masque de pierre dure, une décoration incrustée qui n'ajoute rien à la solidité de l'édifice. Ce n'est pas dans la construction, c'est dans ce parement que triomphe l'imitation de l'antique, le dessin des ordres et des ornements. C'est sur cette partie tout extérieure de leur art que s'exercent les architectes. Que Saint-Pierre de Rome et deux ou trois autres exceptions ne nous le cachent pas : la science de la voûte et de la coupole est en décadence ; or c'est là que l'on peut juger la technique d'une époque.

Si ceux que nous appelons les architectes de la Renaissance n'ont été en réalité que des décorateurs, des amateurs, il est tout simple que les princes et les gens du monde aient cru devoir se mêler d'un art qu'ils connaissaient aussi

bien que les architectes. Et en effet, depuis Laurent le Magnifique, plus d'un prince italien imposa ses dessins, presque tous voulurent communiquer leurs idées à l'architecte. Si ce genre de collaboration n'amenait que quelques gaucheries dans les détails, on pourrait ne pas en parler. Mais la flatterie de l'homme du métier, l'intérêt du maçon, la vanité de l'Altesse qui bâtit poussent à qui mieux mieux l'architecture vers la magnificence.

D'ailleurs, sur certains points, la magnificence et l'ignorance technique se prêtent un utile secours. Lorsqu'il ne s'agit plus seulement de parer des façades, lorsqu'on veut faire porter quelque chose à un ensemble de colonnes, poser des architraves de quelque portée, les superbes blocs de marbre qu'on fait venir à grands frais des carrières sauvent par leur solidité l'imprudence des calculateurs. L'histoire technique de l'architecture italienne de la Renaissance devrait comprendre de longs exposés sur l'emploi des chèvres et des poulies, et une histoire, ou plutôt une espèce d'épopée des charrois. C'étaient là de tout petits États qui copiaient la Rome impériale ; et l'on vit aussi des particuliers copier pour leurs *demeures* les monuments *publics* de l'antiquité. C'était ce qui avait le mieux subsisté de l'antiquité ; c'était ce que cet ambitieux Vitruve avait exposé le plus au long, et avec le plus d'amour. La leçon que Pompéï nous donna depuis a manqué à la Renaissance italienne ; ç'aurait sans doute été d'ailleurs une leçon perdue.

LES MAITRES DE L'ŒUVRE

En France, on savait construire avant les guerres d'Italie. La science des vieux maîtres, trop jalousement gardée sans doute à l'intérieur des corporations, restait fort supérieure à ce qu'ils pouvaient aller chercher à l'étranger, ou en recevoir. Ce qui peut égarer un moment l'historien là-dessus, c'est que l'on veut attribuer aux Italiens l'importation de la géométrie en architecture. Cela est vrai en un certain sens, s'il s'agit des proportions, de la géométrie *esthétique*. Mais les problèmes de résistance des matériaux et de statistique dépassaient de beaucoup les moyens dont disposait l'époque en sciences exactes. Ce qui permet alors les entreprises difficiles, c'est la tradition, la routine à lent progrès, la pesante expérience du travail à même le chantier.

Les Français des guerres d'Italie ont pu être séduits par

la splendide apparence des constructions italiennes ; ils ont pu attribuer au talent des architectes d'agréables dispositions dont ils eussent mieux fait de remercier la douceur du climat. Le fait est qu'ils ramenèrent en France des architectes, et que ceux-ci mirent bien longtemps avant d'amener chez nous le style italien. Les deux écoles ne parlent pas la même langue. L'école indigène continue à construire. Elle se refuse absolument à plaquer des ornements sur sa bâtisse. Les étrangers ne lui apportent que des détails d'ornement. Dans les longues polémiques qui ont ému notre histoire de l'architecture, entre les tenants de l'art indigène et ceux de l'art étranger, on s'en est trop uniquement tenu aux problèmes de l'aspect extérieur. Les Français savent *construire*, et tenant des corporations, sont naturellement mieux placés pour diriger des travaux. Les Italiens ont pour eux l'engouement de ceux qui reviennent d'Italie : ils dessinent et ils ornent. Pour un Philibert Delorme, enfant de la corporation, qui peut aller de bonne heure en Italie, sa tactique et sa publicité lui sont tout indiquées d'avance : après avoir appris en France à construire, il ira en Italie apprendre les ordres et les proportions. Bâtisseur ou écrivain technique, il autorisera ses conseils de praticien et d'homme de bon sens par de longues dissertations archéologiques.

Si la technique même de la construction évolue au seizième siècle, il serait fou d'oublier que l'évolution économique et politique aurait amené notre architecture indigène à évoluer d'elle-même. D'elle-même l'architecture féodale eût donné de l'aisance à ses escaliers, de l'ampleur à ses baies ; d'elle-même elle se serait mise à construire d'autres murs que ceux qui attendent l'attaque du bélier. Naturellement, les contemporains oublient la raison d'être de l'ancienne architecture : « Ne se souciant, dit Henri Estienne, que de faire de grosses murailles et épaisses, ils se privaient cependant de la commodité de la clarté, faute d'avoir l'esprit de faire le fenestrage tel qu'on le fait aujourd'hui. » Pour qui écrit cela, il est évident que les guerres antérieures et la guerre de Cent ans sont oubliées, et disparu le risque de voir arriver par ces *fenestrages* tout autre chose que du soleil. « Au lieu aussi qu'ils se pouvaient mettre au large, se mettaient à l'étroit ; faisant force trous ou nids de rats au lieu de faire quelque nombre de membres

aisés, larges, espacés. » La nécessité de se loger dans une étroite enceinte est, elle aussi, oubliée ; il est tout naturel que par contraste, toute l'architecture du seizième siècle veuille être de banlieue ou de villégiature. Mais ces goûts ne venaient point d'au delà des monts ; il suffisait d'unité, de quelque paix dans le royaume, pour que le donjon s'égayât en une grosse tour joyeuse et pansue, pour que la courtine servît de terrasse, de clôture au verger, soutînt des espaliers. Bientôt les guerres de religion vont restreindre cette radieuse confiance de l'architecture, qui n'aura pu s'épanouir franchement que pendant un demi-siècle.

Ceux qui font construire ne sont point non plus les mêmes. Ce sont des gens qui dépendent du roi, jusque dans leurs revenus. Ce sont les princes eux-mêmes ; certes, ces derniers disposent de plus de moyens que nul Italien, même que nul pape. Et au total, ils l'ont bien montré. Ce qui peut troubler l'architecte, c'est que le prince, aux heures difficiles, ne sépare pas ses revenus domaniaux, sa fortune privée, de ce que lui apportent ses impôts. Tout entre dans le même coffre, et il peut se trouver pauvre avec le pays. De plus, les petits princes italiens, sur leur territoire étroit et riche, connaissent d'avance les points qu'ils doivent embellir. Le nombre en est restreint, chaque entreprise a plus de chances d'être menée à bout. Même le danger des réfections, des compléments, des ornements, est plus grave que celui des abandons. On gâte le Saint-Pierre de Rome de Bramante ; on bouche niaisement les arcades qui entouraient la niche du Belvédère, et dans la cour même, dans ce vaste espace nu dont le vide était pourtant nécessaire à la forme de son œuvre, les successeurs de Jules II et de Bramante élèveront des bâtiments.

En France, le danger des déformations n'existe pas moins, mais existe aussi celui de l'abandon de l'œuvre commencée, du reniement et de la négligence devant l'œuvre achevée. Les règnes trop courts pendant lesquels il a vécu, voilà le grand malheur de Philibert Delorme. Sans le coup de lance de Montgomery et la mort prématurée de Henri II, Philibert Delorme eût élevé une œuvre immense, et conquis la première place parmi les architectes français de tous les temps. Il eût peut-être été, par surcroît, un Colbert et un Vauban. Mais sortons des possibles.

ANNÉES D'APPRENTISSAGE

Le père de Philibert, d'autres membres de sa famille, ont été avant lui des constructeurs. Notre architecte est né à Lyon, aux environs de 1510. Dès ses premières années on l'a destiné à l'architecture. Il nous raconte que, dès l'âge de quinze ans, il avait sous ses ordres trois cents ouvriers. Sachons faire la part de l'exagération. Cet artiste, modèle de probité *technique*, a toujours sacrifié la vérité *historique* aux intérêts de sa gloire, et sa gloire en a souffert. Il devait sans doute surveiller les travaux de son père, peut-être jauger les matériaux, préparer les croquis de détails ; son autorité sur le chantier ne pouvait pas, à cette époque, être celle de l'architecte, mais celle du contremaître. En même temps Philibert Delorme apprenait le latin, quelque peu de langues anciennes, sans doute les mathématiques. Mais, de ce qu'il exigera de l'architecte, la connaissance de la médecine, du droit et de la musique, nous n'irons pas jusqu'à conclure, avec tel de ses biographes, qu'il les possédait et qu'il les avait acquises par l'étude méthodique. Il s'agit simplement d'emprunts faits à Vitruve, entre bien d'autres. C'est sans doute dans les remarques de seconde ou troisième main de l'architecte romain que Delorme prit ses principes d'urbanisme, d'hygiène et d'acoustique.

L'aisance assez considérable de sa famille permet à Delorme de partir pour l'Italie, afin d'y étudier les monuments anciens. A ce moment il a vingt ans et sait déjà construire. L'enseignement qu'il va chercher là-bas, c'est donc celui de l'École de Rome, avec ce quelque chose de pompeux et d'inutile qu'elle signifie encore aujourd'hui pour les jeunes architectes.

Nous ne savons pas au juste quelles études fit en Italie Philibert Delorme, et sans doute là-dessus il serait dangereux de l'en croire, même dans ses silences. S'il avait avoué qu'il devait quelque chose aux maîtres italiens, il se fût mis, à son retour en France, en mauvaise posture : ç'aurait été encourager ses patrons à faire venir des architectes italiens, à s'adresser plutôt aux maîtres qu'au disciple. Il était infiniment plus sage de se prétendre de la seule école de l'antiquité. Si les monuments anciens se trouvent presque tous en Italie, l'antiquité n'en est pas moins un bien com

mun. Il va même tenter de montrer plus de zèle que les Italiens qui l'entourent. Il crée un atelier de fouilles : plus soigneux de la véritable technique de la construction que ne l'étaient les Italiens, il s'occupe de la structure des fondations, et l'un des premiers fait fouiller les ruines jusqu'à leurs soubassements. Outre les mercenaires, une espèce d'école déjà le suit : « Ce que je ne pouvais faire sans quelque nombre d'hommes qui me suivaient, les uns pour gagner deux *jules* ou carlins le jour, les autres pour apprendre, comme étaient ouvriers menuisiers, scarpelins ou sculpteurs, et semblables, qui désiraient connaître comme je faisais et participer du fruit de ce que je mesurais. »

L'évêque de Sainte-Croix (le futur pape Marcel) entendit parler de ses fouilles, et peut-être voulut s'attacher le jeune architecte. Les archéologues qui entouraient l'évêque de Sainte-Croix firent abandonner à Philibert Delorme le pied de France, dont il se servait, en faveur du pied antique, dont on lui montra les relevés anciens. Ce fut peut-être en compagnie de quelques-uns d'entre ces archéologues que Philibert continua ses fouilles. Il n'y aurait même, avouons-le, rien d'impossible à ce qu'une partie de l'album archéologique qu'il introduira plus tard dans son œuvre ne lui fût pas du tout entier mais fût seulement un bien commun à tous. Recherches et mesures étaient fort longues. Vasari nous montre comment de jeunes artistes, voyageant ensemble, se partageaient dans une ville les études à pied d'œuvre ; chacun étudiait sur l'album de l'autre ce qu'il n'avait pu directement voir.

Ne nous attendons pas à ce que Philibert, dans ses études de l'antiquité, distingue bien clairement les époques, ni apporte sa préférence à ce que chacune a de meilleur. Il traite de tous les ordres d'architecture comme s'ils avaient été inventés en même temps. Il suit pas à pas Vitruve, qui est, en archéologie, un abominable maître. Peut-être même cherche-t-il surtout, dans la réalité, des *illustrations* bien claires pour son texte de Vitruve.

Plus tard, Philibert devait faire semblant d'oublier les travaux des Italiens qui se trouvaient avec lui, pour ne rappeler que les faveurs dont les grands l'avaient comblé. Il devait même affecter d'être meilleur disciple de l'antiquité que les Romains eux-mêmes, et leur reprocher leur négligence dans la conservation de leurs antiquités : « Je

trouvai, dit-il en commentant une corniche, ce petit morceau de corniche sans triglyphe, métope et épistyle, dans le palais de Saint-Marc à Rome, en la basse cour, duquel on ne tenait compte. Depuis je le voulus revoir, mais on me dit qu'il avait été mis en pièces pour en faire de la chaux, comme ont accoutumé de faire tous les chaufourniers à Rome... sans aucun respect de l'antiquité et des beaux ouvrages. » Gardons-nous de généraliser autant que Philibert nous y invite. Aussi bien, la destruction absolue des ruines de Rome qu'il annonçait comme prochaine par la négligence des Italiens, ne s'est point réalisée. Mais on éreinte ses rivaux comme on peut.

Le séjour archéologique de Philibert Delorme en Italie dura trois années. Par la suite, il eut plus d'une fois sans doute l'occasion de repasser de Lyon en Italie. C'est probablement en 1535 que le cardinal Jean du Bellay fit la connaissance de ce fouilleur et résolut de se l'attacher. Le cardinal du Bellay était un intrépide collectionneur d'antiquités ; on l'accusait même à Rome d'être quelque peu pilleur de fouilles. Peut-être ce que dit Philibert de la négligence italienne est-il fait pour justifier les *mises à l'abri* qu'opérait son grand patron et protecteur?

Le pape nantit Philibert Delorme d'un petit office d'aunage de bois dans ses domaines de Calabre. Fonction probablement toute théorique, prébende.

A Rome, on lui avait confié la charpenterie délicate d'une antique invention de Curio : c'étaient deux théâtres de bois pivotant, qui pouvaient se tourner le dos pendant le jour pour donner sans se gêner deux représentations différentes, et qui se rejoignaient le soir pour former une scène plus grande. Dans ce travail s'unissaient sans doute la connaissance pratique des bois et charpentes que Philibert tenait de ses parents et maîtres français, et d'autre part la science mécanique, qui, par les œuvres de Héron, puis par les Arabes, enfin par Léonard de Vinci, était passée de l'antiquité à l'Italie.

Ce fut au cours des années suivantes — nous n'en connaissons pas au juste la date — que Philibert Delorme servit sous Guillaume de Bellay, seigneur de Langey, comme ingénieur des fortifications. Sur les exploits militaires de Philibert dans cette fonction, nous ne savons que ce qu'il a dit lui-même. Il déclare qu'il fut « enfermé » trois fois ;

cela donnerait à entendre qu'il fut assiégé ; mais le terme dont il use est plus vague et plus prudent ; il suffisait, pour qu'une place fût « fermée », que quelque reconnaissance de cavalerie s'en approchât. Soyons bien certains que, s'il avait accompli à ce moment quelque exploit signalé, Delorme nous en eût fait part.

Cependant le cardinal Jean du Bellay, depuis 1533, négociait la sécularisation à son profit de l'abbaye de Saint-Maur-les-Fossés. Quand il l'eut obtenue, il songea naturellement à Philibert Delorme pour y construire le château qu'il rêvait.

Le château de Saint-Maur-les-Fossés, selon son plan primitif, est certainement l'une des œuvres que Philibert Delorme a le plus aimées.

Cette œuvre n'existe plus que par un plan et un dessin de Du Cerceau. Qui pis est, ce fut Philibert Delorme lui-même qui assuma plus tard la cruelle tâche de la défigurer, selon les goûts de Catherine de Médicis.

Commencé sans doute en 1541 (date à laquelle on établit les clôtures), le château de Saint-Maur dut être achevé en 1544, date à laquelle François Ier vint habiter quelque temps ce monument qui lui était dédié. Presque aussitôt, l'œuvre fut célèbre.

Quelques années plus tard, dans une lettre au cardinal de Châtillon, c'était Saint-Maur que Rabelais proposait comme idéal d'architecture. C'est là qu'il trouvait réalisé ce rêve de villégiature qui fut celui de la Renaissance française avant la Réforme : « Paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délice et tous honnêtes plaisirs de l'agriculture et vie rustique. »

INGÉNIEUR ET SURINTENDANT

Peut-être le cardinal du Bellay avait-il pu vanter à François Ier l'esprit d'économie de son architecte. Peut-être le roi lui-même fut-il séduit par l'esprit d'épargne, d'ordre et d'autorité, qui émanait un peu rudement de Philibert Delorme. En tous cas, une promotion singulière allait l'employer d'une façon tout à fait différente ; jusqu'à la mort du roi, l'ingénieur allait prendre le pas sur l'architecte. Philibert Delorme fut nommé, en 1544, visiteur des forts de Bretagne, inspecteur des fortifications et probablement aussi des navires. Philibert allait montrer là l'autre côté

de son esprit : quelque chose de rude, un respect des écus du roi qui lui fait refréner durement les voleries des autres, sans que nous puissions peut-être, malgré cela, parler de son désintéressement.

Or, à ce moment, le désordre était grand. Au-dessus d'entrepreneurs seuls compétents et qui majoraient les frais, il n'existait que des surveillants nobles, pas toujours au courant, et qui avaient intérêt à faire durer leur charge. Bientôt l'autorité de Delorme fut étendue :

« ...Plus en Normandie, où l'on me donna une commission pour voir des gallions que l'on faisait au Havre de grâce, et visiter des navires qui étaient à la côte de Normandie, et arrêter dilligemment des vivres, comme lards, sutres (cidres?) et biscuits, bray et goudron, cordages et autres équipages, pour porter au camp de Boulogne, où je fis de si grands services et profits l'espace de quatre mois que j'y demeurai. »

Les biographes de Philibert Delorme ne semblent pas avoir accordé beaucoup d'importance à la partie maritime de sa carrière. Elle nous semble pourtant de la première importance, pour expliquer l'évolution des idées de Philibert sur la charpente, et leur immense développement ultérieur.

Nous ne connaissons, là comme ailleurs, les travaux de Philibert Delorme que par lui-même. Dans l'*Instruction de Monsieur d'Ivry*, apologie qu'il fut obligé de composer plus tard, il déclare qu'il fit passer à Brest de soixante livres à dix livres, à la toise de maçonnerie, le prix des bâtiments que l'on construisait pour le roi. A Saint-Malo, Concarneau et Nantes, il aurait décelé les malversations tant des gouverneurs nobles que des trésoriers. C'est grâce à lui que le trésorier Charon dut rendre une somme de trente six mille livres (somme énorme pour l'époque) qui étaient égarées et dérobées. Il déclare n'avoir rien touché en échange de ces services. Ses travaux du Havre, où il s'attribue tout entier l'équipement de la flotte du Ponant, furent remis à un autre au dernier moment. Avec l'imprudence de paroles qui, lors de son apologie, l'aura déjà mis en mauvaise posture, et qu'il n'en continue pas moins, il accuse Anne de Montmorency : « Il donna la charge à M. de Mollye, qu'ils firent suivant mes mémoires, et dont je fus bien aise de m'en aller, car je faisais tout à mes dépends ; et me coûta

huit cents écus, et les autres gagnèrent de l'argent, où je n'avais pas un liard ; et quand je le remontrai, l'on disait que le roi me donnerait des bénéfices. »

François Ier mourut en 1547. La même année, Philibert Delorme obtenait la direction des travaux du tombeau du feu roi ; en même temps, avec l'abbaye de Geneston, il obtenait son premier bénéfice officiel : trois cents livres par an. Jusque-là, selon ses dires, il n'aurait rien touché. Cependant lui-même, avouons-le, rend ces dires bien suspects par la déclaration des dépenses qu'il oppose au néant de ses recettes. A coup sûr une fortune ordinaire n'y aurait pas résisté. Or nous n'avons nulle raison de croire que la fortune de Philibert Delorme fût considérable. Son père, mort en 1538, avait laissé du bien, mais Philibert n'était pas fils unique, et il déclarera, dans son testament, avoir nourri à ses frais cinq neveux. Faut-il admettre que, comme bien des entrepreneurs de son époque, il ne s'oublia pas dans la gestion des fonds qu'il administrait? Rien n'autorise à conclure.

Dès 1547, Henri II laisse pour six ans à Delorme la disposition de l'hôtel d'Étampes comme atelier pour la sépulture de son père. Au début de 1548, Philibert Delorme est chargé de rebâtir presque complètement le château d'Anet, qu'habite la maîtresse du roi, Diane de Poitiers. Delorme dresse lui-même le plan. Il charge son frère Jean de la surveillance des premiers travaux. La même année 1548 voit Philibert Delorme nommé architecte du roi, et inspecteur ou surintendant des bâtiments. Cette charge rapportait douze cents livres. Durant la même année, il obtient l'abbaye de Noyon, puis celle d'Ivry. Pendant ces dix années, les plus belles de sa carrière, notre abbé, qui se fera désormais appeler M. d'Ivry, éclipse tous les autres architectes, même Pierre Lescot qui reste chargé uniquement du Louvre. Il va mener de front une surveillance étendue et sévère, de continuels et obscurs travaux d'entretien, son œuvre d'architecte, et une longue suite d'expériences sur la résistance des matériaux. Voyons d'abord ses travaux d'architecte.

LE CHATEAU D'ANET

Dans Anet, l'architecte devait respecter l'ancien château de Brézé, construction du quinzième siècle.

Un portail monumental donnait sur une cour centrale, qu'entouraient deux ailes, et, au fond, le corps principal

du logis. Ce corps principal était continué par des dépendances, au delà des ailes. Le côté opposé à la cour donnait sur un vaste jardin.

Cette fois, le goût de Philibert Delorme allait se trouver infiniment plus libre qu'au château de Saint-Maur. D'abord, il avait déjà fait suffisamment démonstration de sa science vitruvienne. Ensuite le cardinal Jean du Bellay se montrait peut-être un amateur plus exigeant d'antiquité que Diane de Poitiers. Philibert nous laisse entrevoir une espèce de pacte ; à la condition qu'il maintînt l'ancien château de Brézé, on le laissait faire partout ailleurs ce qu'il voulait ; enfin peut-être le portail lui-même, qu'il a certainement beaucoup soigné et beaucoup aimé, a-t-il été un artifice autant qu'un triomphe : séparé du corps de logis, cette belle démonstration d'antiquité, parente de l'Italie, lui permettait de construire des logis où l'utilité pût primer tout le reste. Si, en regardant à l'École des Beaux-Arts cet étonnant portail, nous sommes déjà frappés de son harmonie, n'oublions pas cependant qu'une façade n'est rien, et qu'en arrivant au château tout le reste de la structure laissait apercevoir la profondeur de la construction : de même, le groupe animalier qui surmontait le portail rendait sensible cette profondeur et la balustrade sur les bas côtés révélait la terrasse.

C'était une terrasse à deux étages qui, par une sorte de courtine, se trouvait de plain-pied avec le premier étage des ailes du logis. Le logis lui-même avait de hauts plafonds, des fenêtres très hautes, de hauts toits d'ardoise.

La chapelle d'Anet, qui subsiste encore avec le portail, comprenait deux flèches, pyramides à base rectangulaire, et un dôme surmonté d'une lanterne. Du premier étage du logis, on pénétrait de plain-pied, par une galerie, dans la tribune de la chapelle. (Cette disposition explique la nudité de la face de cette chapelle, qui était auparavant accolée au corps du logis.) Nous n'avons pas à nous demander si le petit dôme et la lanterne qui le surmonte sont dus aux souvenirs que Philibert avait pu rapporter de Florence, où certainement il passa. Pour cette fois la difficulté technique n'était pas énorme, et l'architecte dut faire à peu près ce qui lui plaisait. Le chapelle d'Anet est l'un des restes de son œuvre qui permettent le mieux de mesurer son goût, de voir où il se portait naturellement.

Ce prôneur de science et de géométrie n'est point ami de la ligne droite, qui lui semble une géométrie trop simpliste. Il ne partage même pas tout à fait le culte de l'école française de son temps pour la domination autoritaire des verticales. Nous le verrons bien clairement plus tard, quand son imagination sera privée ou libérée de réalisations. Et nous pourrons cette fois encore rappeler l'autre grand génie mutilé de la Renaissance, celui dont le rêve de courbes, de légèreté, de vastes espaces couverts harmonieusement et sans surcharges n'a pu vivre aussi que dans des épures et dans le rêve : ce que Bramante et Philibert Delorme cherchaient d'instinct, à travers l'armature rigide et les lourdes ostentations que leur imposait la Renaissance, c'était ce que Byzance avait autrefois tenté et réussi : un accaparement de l'espace, par des formes qui doivent rappeler celles du ciel.

REMANIEMENTS ET ENTREPRISES

Cependant la vie de l'abbé d'Ivry est terriblement occupée. Non seulement il doit collaborer aux fêtes, bâtir, par exemple, un arc de triomphe pour l'entrée de Henri II à Paris, en 1549, mais encore il use tant qu'il peut de ses pouvoirs de surintendant des bâtiments.

A Fontainebleau, Gilles Le Breton avait été chargé par François Ier de reconstruire la salle de bal. Philibert Delorme prétend que les murs menacent ruine et vont tomber, et à la voûte il substitue un plafond plat en bois. Le surintendant accapareur se charge du plafond, de la porte d'entrée sur le vestibule, des pilastres et moulures des lambris. Le Primatice (probablement allié du surintendant des bâtiments dans ce coup d'autorité) peut orner cette salle de peintures, qui ont disparu depuis. Toujours à Fontainebleau, il reconstruit le pavillon de l'étang, et donne à Ambroise Perret, sculpteur de son atelier, le plan d'un plafond qui a été transporté depuis dans la chambre d'Anne d'Autriche.

Plus d'une fois encore il va mettre la main dans l'œuvre d'autrui. A Saint-Germain-en-Laye, quelques détails dans la chapelle, un bâtiment dans le parc, qui n'a pas été achevé. Au petit château de la Muette, à deux lieues de Saint-Germain-en-Laye, sept pavillons devaient être recouverts de toitures en terrasses, posées sur voûtes. Phi-

libert Delorme obtient qu'on remplacera les voûtes de cinq pavillons par une toiture en charpente de son invention ; il remplace la terrasse par un promenoir, qui permettra « de voir du haut du toit courir les cerfs et d'entendre les chiens ». Cette fois, il semble bien que le travail de remplacement ait été improvisé ; surtout le promenoir dut avoir à supporter des charges trop considérables pour sa force. Il n'alla pas jusqu'à se rompre, car tout ce qu'organisait Philibert Delorme avait une souplesse que nul autre architecte n'atteignit de son temps, mais un affaissement se produisit, et la pluie ruina les planchers et les murs.

A Villers-Cotterets, il construisit une chapelle au-devant de laquelle se trouvait un portique à colonnes ; au château de Madrid, il ne remania guère le plan primitif, et transforma seulement les cheminées. Mais surtout, architecte intransigeant, et ennemi juré sur ce point de la mode italienne, il combat les incrustations, empêche la pose des terres cuites de Della Robbia :

« ...Du château de Boulogne près Paris, auquel je fis faire du temps de la majesté du feu roi Henri (de qui Dieu ait l'âme) les étages de dessus au côté où il n'y a point de terre cuite émaillée de laquelle je ne voulus faire user comme l'on avait fait auparavant, pour autant qu'il me semble qu'elle n'est convenable avec les maçonneries, principalement quand on l'applique par dehors œuvre. Toutefois qui aura envie d'en user, elle sera propre pour les ornements des cheminées qui sont dans les salles, chambres et cabinets, pourvu que l'émail soit bien fait, et la terre bien cuite. »

Certains des biographes de Philibert Delorme et entre autres Henri Clouzot l'ont blâmé de cette détermination ; et sans doute Della Robbia n'était point un artiste à mépriser. Mais le débat dépasse de beaucoup la personnalité des deux hommes ; en réalité, il est aussi vieux que l'architecture elle-même. Encore aujourd'hui, bien peu d'édifices (comme peu d'esprits) *osent être ce qu'ils sont*, bien peu prennent comme règle de beauté de rendre clairs leur structure et leur usage, et se risquent à montrer la matière dont ils sont faits. Il y a un siècle que la fonte est devenue l'âme de toutes les colonnes, presque un siècle que règnent les charpentes de fer ; et seuls des ingénieurs ont osé les montrer nues. Il y a trente ans que le ciment armé fait le corps de la plupart des constructions, mais quand a-t-il cessé de se

montrer masqué? Son grand promoteur, son grand introducteur en France, l'ingénieur Hennebique, lui a donné sur sa propre maison l'apparence de la pierre. Quant aux architectes, et pour ne citer parmi eux que ceux qui ont aimé et compris le ciment, les frères Perret en dissimulent encore la matière dans leur maison de la rue Franklin. En face d'eux, Philibert Delorme fait figure de janséniste. Curieux et fréquent contraste qu'un homme qui s'est étalé avec tant d'ostentation, vanté avec tant de complaisance, soit en même temps un artiste d'une si grave probité.

Détail curieux, et dont on ne saurait exagérer l'importance, le surintendant des bâtiments, si acharné à modifier les travaux de ses prédécesseurs immédiats, sait pratiquer, dans ses restaurations, le style du monument qu'il restaure, avec la probité et la docilité d'un archéologue. Lorsqu'il eut à refaire les voûtes de la chapelle de Vincennes, ce fut dans le plus pur style gothique. S'il eut, comme les devis le donnent à croire, quelque chose à retoucher à Notre-Dame de Paris, il respecta très certainement tout.

LES MAUVAIS JOURS

Lorsqu'en 1559 Henri II mourut inopinément d'un éclat de lance rompue dans l'œil, la fortune de Philibert Delorme s'écroula d'un seul coup. Dans les quarante-huit heures, le Primatice était nommé à la charge de surintendant des bâtiments royaux ; dans les huit jours, Jean Morin lui prenait sa place de maître des comptes. Presque aussitôt après, un procès lui était intenté, et Philibert Delorme devait composer pour se défendre une apologie que nous avons conservée : *l'Instruction de Monsieur d'Ivry*. Presque aux abois, il n'a rien perdu encore de sa violence et de son audace. Il montre trop de dépenses et trop peu de recettes pour que cela soit absolument convaincant, mais le ton de voix, le coup de boutoir, l'indémontable orgueil inspirent tout de même le respect :

« ...Et quant à l'argent, je n'ai jamais mangé une maille, et aussi l'on ne me donna jamais état et gages, ni pensions, ni autre don que ce soit, et ai toujours mené dix ou douze chevaux et étaient ordinairement sur les champs, suivant le commandement que me faisait le feu roi et ceux qui commandaient, et tenais maison partout où je me trouvais, tant aux capitaines, concierges, contrôleurs et mestres

maçons, charpentiers et autres, tous mangeaient à mon logis, à mes propres dépends, sans qu'ils payassent, ne moins me faire présent de la valeur d'une seule maille.

Outre plus, tous les modèles que je faisais faire, tant pour le service du roi que de ceux qui étaient auprès de lui, l'on ne m'en payait pas un denier, et si j'en ai fait tel qui a coûté deux ou trois cents écus.

« Et outre les grandes inventions que je trouvais tous les jours, d'architecture, je me prenais garde si dilligemment aux maisons du roi, pour les ruines et mauvaises façons que je y trouvais, que si je n'eusse fait telle dilligence, souvent le roi, les princes et autres eussent été accablés et en extrême danger de leurs personnes, pour les poutres et planchers qu'il a fallu souvent retenir et abattre. »

Mais en même temps, un plus gros crève-cœur vient l'abattre : on lui succède dans les travaux qui sont en cours. Si, au prix de gros sacrifices d'argent, il se tire de son aventure ; si, en renonçant à son abbaye d'Ivry, il réussit à se consolider dans son abbaye de Saint-Serge, ses successeurs, faute de comprendre sa méthode, ou lui rendant le mauvais tour qu'il a joué à Le Breton, abandonnent ses plans. Et le même mot, plus douloureux encore qu'indigné, revient sous la plume du dictateur tombé, qui n'est plus qu'un architecte conscient de sa valeur et amoureux de son art : « Ils ont dit que *tout cela* ne valait rien. »

*
* *

Une tête si puissante ne pouvait demeurer inactive. Pendant quinze ans d'expériences continuelles, il avait accru sa maîtrise, multiplié les inventions de détail. Maintenant, il va écrire, organiser tout cela. Et réduit à des plans qui ne seront pas exécutés, son esprit de constructeur va connaître pendant plusieurs années une liberté magnifique et dangereuse.

Si, pendant tout le règne de François II, il n'ose rien publier, dès 1561 il publiera ses *Nouvelles inventions pour bien bâtir, et à petits frais*. Beaucoup plus tard, en 1567, il publiera son premier tome d'*Architecture*, et en promettra un second que la mort l'empêchera de nous donner.

Les rêves de l'architecte désaffecté étaient d'une bien autre ampleur.

Préoccupé de tirer de son invention tout ce qu'elle pouvait donner, entièrement libre de toute suggestion, ce sont de grands espaces qu'il veut couvrir, et la *basilique ou lieu royal* qu'il imagine alors, vaste galerie couverte et cloisonnée faite d'une suite d'arceaux, et qu'il destinait, non pas au culte, mais à l'habitation et aux cérémonies, peut nous étonner par sa hardiesse aujourd'hui encore.

Plus ses projets sont grandioses, plus il met, à les exposer, de bonhomie. Il semble regrettable pour nous, qui retrouvons là la Galerie des machines ou les hangars d'Orly, que Philibert n'ait daigné nous dessiner que l'un des quatre aspects de son anticipation, celui de la salle « carrée longue ».

Il allait plus loin encore : indigné de voir les humanistes prôner le pont de César sur le Rhin, où le général romain n'employait que les pièces droites et n'osait que de petites portées, il se déclarait capable, lui Philibert Delorme, de construire un pont de deux cents toises sans aucune pile, sur une furieuse rivière. C'est dire que la construction aurait été menée entièrement en porte-à-faux.

Sans doute, nous entrevoyons comment il comptait procéder : à peu près toutes les formes de sa charpente, depuis l'arc sousbaissé jusqu'aux ogives les plus hautes, eussent formé au-dessus du pont des voûtes superposées et reliées entre elles, auquel le tablier eût été suspendu. Nous ne pouvons cependant guère croire à la possibilité du montage, et nous sommes bien forcés de penser que l'audacieux architecte se fût trouvé en présence de problèmes tels que la poussée du vent, dont ses petits modèles (s'il en avait) ne pouvaient lui donner l'idée, et que jamais il n'eut à faire intervenir dans ses calculs. Il reste pourtant à Philibert le mérite d'avoir compris mieux qu'on ne devait le faire durant trois siècles, et malgré une matière bien imparfaite, la souplesse et la puissance, l'incomparable économie de matière et d'argent que permettent les constructions par pièces détachées.

LA COLONNE FRANÇAISE

A côté de ces vues et de cette découverte, l'invention de la *colonne française* nous semble en somme assez peu de chose et qui n'aurait pu suffire à sa gloire. Le principe en est fort simple, et Philibert ne cache pas qu'il le doit à une nécessité matérielle. Ne pouvant se procurer de pierres

assez considérables pour obtenir des colonnes d'un seul bloc, ou du moins des colonnes composées de peu de blocs, il accepte des pièces de faible hauteur ; certains diront qu'il en dissimule la jointure par une décoration ; disons plutôt qu'il en souligne l'assemblage par ces anneaux qui semblent en solidifier les jointures. Chaque partie de la colonne a son autonomie : chaque base affirme son équilibre.

Chaque architecte a son économie dont il serait insensé de ne point tenir compte dans son style. La Renaissance voulait ramener une idée pyramidale, comme éternisante de l'économie architecturale : on construit une fois pour toutes, et l'œuvre doit tenir commé un roc, sans qu'il faille y toucher jamais plus. Inutile de dire que cette manière est la plus onéreuse de toutes ; qu'elle ne peut réussir qu'avec le granit et le marbre, dans les climats les plus cléments. Et encore, réussir...

Philibert Delorme, au contraire, se rapproche davantage de l'économie gothique qui convient aux ressources modérées des constructeurs d'édifices religieux, et à la continuité des corporations, parente de la continuité des édifices. Ni les tuiles, ni les ardoises ni les poutres ne sont éternelles ; on les surveille, on les entretient, on les remplace. Delorme lui-même, comme surintendant des bâtiments, rendit cet amical service à plus d'une vieille bâtisse dont nous lui devons peut-être la conservation. Mais on n'a point rendu aux œuvres de Philibert le même service. Négligence de ces époques troublées, opinion que ce qui n'est point éternel à soi seul ne mérite point d'être aidé à le devenir? Beaucoup de ces constructions moururent sans secours, et la gloire de Philibert Delorme ne serait même pas aujourd'hui le peu qu'elle est sans ses œuvres écrites et l'admirable recueil de gravures de son successeur, Jacques Androuet du Cerceau.

REPRISE ENTRAVÉE

Par dépit, ou bien pour sauver sa défaite, ou bien parce qu'il était réellement brisé, l'abbé de Saint-Serge annonçait dans ses écrits qu'il se donnerait tout entier aux devoirs de l'état ecclésiastique et à la lecture de l'Évangile. Il se vantait une fois de plus. Sa vie privée contient à ce moment une aventure que nous ne connaissons que par les

résultats : deux enfants en bas âge figureront en 1570 sur son testament, sans qu'il soit fait nulle mention de la mère. Si cette conduite est peu conforme aux propos gravement repentis de son auteur, elle n'a rien qui choque dans les mœurs du temps. S'il était abbé, Philibert Delorme n'était peut-être pas prêtre et rien ne nous prouve qu'il ait prononcé des vœux.

En tout cas, la promesse qu'il avait faite de renoncer à l'architecture ne put résister aux offres de Catherine de Médicis : celle-ci venait de racheter Saint-Maur aux héritiers du cardinal de Bellay, et elle chargea Philibert Delorme de l'agrandissement de ce château.

L'année suivante, après un admirable plan pour l'agrandissement du château de Chenonceau, qu'il n'exécuta jamais, Philibert Delorme fut nommé par la reine architecte des Tuileries.

Dans la construction postérieure des Tuileries, il était bien difficile déjà, en 1600, de retrouver clairement la participation de Philibert Delorme. Une partie du bâtiment que Philibert Delorme éleva sur le jardin a été examinée et décrite en détail par Viollet-le-Duc :

« On s'est si bien habitué dans le domaine des arts aux exagérations, à prendre le gros pour le grand, le luxe effronté pour la richesse, le bruit pour l'harmonie, qu'on a quelque peine à se remettre au niveau vrai, d'où l'on peut apprécier ce qui est délicat, modéré, fin, frappé au coin du bon goût. Plus qu'aucun de ses contemporains, Philibert Delorme était peut-être l'artiste dont le goût était le plus sûr, le sentiment le plus vrai, les principes les plus sévères... Composition empruntée aux arts de Rome antique, mais où l'artiste français se fait sentir, c'est dans la structure du portique qui non seulement est franchement accusée, mais encore devient un motif de décoration. Montant sa construction par assises, Philibert Delorme a indiqué chacune d'elles dans les pieds-droits et surtout dans les colonnes ioniques, par une ornementation particulière... Les pavillons n'écrasaient point la délicate architecture du centre, comme le faisaient les deux pavillons confiés à l'architecte Jean Bullant après la mort de Delorme... »

En décembre 1569, quelques mois à peine après la parution du premier tome de *l'Architecture*, Delorme malade écrivait son testament. Le 7 janvier 1570, Jean Bullant

qui allait reprendre et défigurer les Tuileries en était officiellement nommé l'architecte ; le 8 janvier, Philibert Delorme était mort.

C'est donc un portrait des dernières années que celui qui le représente en tête de son livre : *l'Architecture*. De gros traits, un grand nez de coin, de grandes oreilles, le menton dur sous la barbe, les joues creuses ; mais le tour des yeux, malgré les ravines de l'âge et l'élargissement du larmier, frappe par les sourcils musclés et volontaires, qui semblent entamer un très grand front. Cette tête ne commande point la sympathie. On ne peut même dire qu'elle ait quelque chose de vénérable ou de majestueux. Elle en impose pourtant par sa force, par quelque chose d'âpre et de tendu.

Philibert Delorme a laissé de lui un portrait moral que je trouve plus aimable : non pas la fâcheuse allégorie dans le goût de l'époque où il montre le *bon architecte* avec quatre mains et des ailes aux pieds, mais sa petite maison de la rue de la Cerisaie dont je vois que les critiques disent bien du mal, et que je suis peut-être le seul à aimer.

N'importe, elle fait envie. A voir la hauteur du rez-de-chaussée, qu'indique un petit escalier, et la hauteur même des soupiraux, on devine que le jardin pouvait être humide. Au devant du corps principal de logis, s'avancent deux grandes pièces sous terrasse, et au delà encore une sorte de tourelle. Le rez-de-chaussée de cette tourelle servait de chapelle à l'abbé de Saint-Serge. La fenêtre en est petite et sévère. Au contraire, d'énormes baies ouvrent sur les deux grandes pièces du rez-de-chaussée. C'est au premier étage qu'est la merveille. L'étage de la tourelle, tout en fenêtres et flanqué encore de deux petits bas côtés, donne de plain-pied sur la terrasse qui domine le jardin. C'était là que notre architecte avait installé son cabinet de travail. Toutes les lumières, l'aisance, la tranquillité possibles, tout l'égoïsme raffiné restent visibles sur le petit dessin qu'il a donné de cette maison, et font envie. Les combles (à la Delorme) posés en encorbellement résolvent pour le plaisir, en joignant la tourelle et les fenêtres à l'ensemble du toit, quelques menus problèmes d'assemblage. Qu'y a-t-il là dedans qui manque à la grâce? Peut-être le dessin un peu lourd du vieux maître a-t-il fait panacher trop pesamment les fumées qui montent de la cheminée de sa chambre et du feu de sa cuisine? Mais l'on sent, l'on flaire, jusque dans

ce gauche détail, l'épicurien qui ne veut rien oublier. « Tout cela pouvait être commode à habiter, dit Henri Clouzot, ce n'était pas beau. » Hélas ! quelle hérésie... Et le même critique, avec tout son bon goût et son indulgence, n'appellera-t-il pas un autre critique à la rescousse pour dire : « Trop convaincu de la valeur absolue de la science, il lui demande par surcroît la beauté, et n'obtient parfois que la sécheresse. » Il s'en faut de bien peu que cette condamnation me semble un éclatant éloge. Et je me rappelle Quatremère de Quincy faisant lui aussi appel à une autorité pour condamner le goût de l'auteur du château d'Anet :

« ...On est forcé de reconnaître avec Chambrai que Delorme avait *un peu trop vu les plus belles choses de Rome, avec des yeux encore préoccupés du style gothique. Le talent de cet architecte*, continuait-il, *consistait principalement dans la conduite d'un bâtiment, et de vrai il était plus consommé en la connaissance et la coupe des pierres que dans la composition des ordres : aussi en a-t-il écrit plus utilement et bien plus au long.* »

C'est bien cela. L'homme, dans sa vie, ne fut peut-être ni aimable, ni véridique, ni probe ; il a possédé au plus haut point ces qualités dans son art. Et il était homme à préférer la perfection aux ornements. Nous n'allons point entreprendre un panégyrique ; les quelques reproches que nous venons de citer suffisent à sa guirlande.

JEAN PRÉVOST.

Le Prince qui m'aimait[1]

Voici l'œuvre d'un débutant dont le manuscrit nous fut apporté par hasard, et la surprise que nous avons ressentie devant ce beau conte d'amour, tout tissé d'enchantement, de féerie et de rêve, cette surprise de la découverte, nous souhaitons que nos lecteurs la partagent. Alors que tant de jeunes écrivains nous entraînent vers un univers maudit où les phantasmes de consciences en désarroi exhalent leurs aveux monotones, celui-ci, par un miracle de grâce et de fraîcheur, vient laver l'imagination de toutes ces souillures : nous avons soif de cette eau-là. Cette histoire d'une petite fille de ferme et de son prince inconnu nous fait songer au Grand Meaulnes *d'Alain-Fournier : elle nous introduit dans un royaume étrange, où le merveilleux est étroitement pris dans la réalité la plus humble : les animaux, les métairies, les arbres, la lumière des saisons y entourent d'une poésie vraie, innocente et sauvage, les mystérieux domaines de l'enfance, de l'amour impossible. Faut-il, à propos d'un tel livre, parler de qualités, de maladresses? Tout y est si délicat, si fragile qu'on ne peut que sentir et qu'aimer.*

H. M.

I

« Je grandissais sans bruit comme une herbe au soleil, mais nos vieux murs croulaient de lassitude. Tout était vieux et Manoue s'en allait doucement, doucement comme une flamme mince qui baisse parce qu'elle a trop brûlé.

(1) Copyright 1930 by librairie Plon.

J'étais à l'âge d'or, à l'âge où les enfants des campagnes vivent leur petite vie d'animal heureux, et je ne pensais à rien encore. Je courais, de l'aube à l'arrivée du soir, dans les grands herbages, émerveillée qu'avec mes gros sabots cloutés la marche fût tellement silencieuse et douce ; l'herbe était du velours.

Je ne pensais à rien encore... Pourtant je me souviens d'une inquiétude qui me vint un jour, trouble comme un péché que je ne pouvais comprendre, mais qui était trop lourd pour mon cœur. Et je restais dolente sur la marche de pierre, accroupie, à regarder Manoue dormir entre les lauriers-roses. Elle s'endormait comme ça, sans raison, tricot aux doigts, et le sommeil continuait le vieux rêve qu'elle suivait les yeux ouverts, les mains actives, se posant des questions à mi-voix ; petite figure, petite tête qu'un mouchoir à deux coques enserrait, robe large, très large, semée de fleurs qui avaient été violettes, et dont l'ourlet s'effilochait ; elle était Manoue comme une pommette d'automne d'un jaune poli, mais ridelée, fanée par de trop longs soleils.

Il avait plu, les murs bien lavés semblaient rire, mais dans leur couleur safran de vieux châle, les trous béants semblaient des lézards noirs, toujours immobiles et sans forme. Dans un coin, derrière les lauriers, s'ouvrait une étroite fenêtre ; on la voyait à peine et, dans l'embrasure, une poule avait installé son nid ; entre les feuilles, son œil noir, rond comme une perle, nous surveillait.

Sur sa figure immobile je cherchais à deviner le rêve lent de Manoue, un rêve malicieux et vieillot comme elle ; mais un rayon passa sur la margelle du puits ; les flaques bleues et les pierres luisantes devinrent roses, devinrent mauves et vertes et couleur de soleil, jusqu'à ce que l'ombre balancée du marronnier vînt tout éteindre autour d'elle. Parfois une pierre se détachait du mur décrépi ; elle tombait tout au fond de l'eau noire qui faisait « floc ! » sourdement, comme un adieu ; j'en avais toujours une petite angoisse au cœur.

Ce jour-là, Manoue dormait vraiment trop longtemps. Je vins la réveiller, inquiète, tracassée par des choses...

— Eh ! Manoue !

Elle ouvrit ses yeux clairs comme des gouttes, et ses yeux se fâchèrent. Elle mit droit son « mouchoir » sur son front, en tira les deux coques, tapota sa jupe et me gronda :

— C'est donc toi qui m'as tiré la jupe? Mais tu n'y penses pas, ma fille. Est-ce ainsi qu'on réveille les vieilles femmes qui dorment?

Fâchée, je vins m'asseoir sur la marche de la terrasse, une marche verdie de mousse et dont la pierre fendue s'effritait. Au milieu des

orties, les petites étoiles bleues des bourraches faisaient les coquettes, heureuses d'être jolies et bleues dans ce recoin abandonné où Manoue jetait ses épluchures.

On apercevait les granges à droite, et leurs toits maussades qui rebondissaient et dépassaient les murs comme d'immenses chapeaux défoncés. Il y avait eu tant de foin cette année-là qu'il débordait des lucarnes rondes, et son odeur flottait par le jardin, mêlée aux frais parfums des buis mouillés. La même carriole, qui n'avait qu'une roue depuis des ans, levait au ciel ses deux brancards.

— Manoue !

— Heu ! grogna-t-elle en reprenant son bas.

Et tout à coup me voilà remuée de sanglots dans sa robe. J'aurais voulu dire ce qui me tourmentait, expliquer pourquoi, sans cause, un si lourd secret me pesait au cœur.

Ah ! ce n'était pourtant pas grand'chose, pécairé ! Tandis que je me baignais au matin, dans la bassine aux confitures, Malique était entré dans la cuisine. Il avait ri de me voir nue et maigre dans le chaudron, et moi, droite, la bouche ouverte, je ne trouvais rien à dire, toute confondue de honte.

Manoue fut prise de frayeur, je vis à travers mes cheveux et mes larmes, son peloton rouler très loin derrière le balai, et notre minette bondir après lui.

Je n'avais pas dix ans encore. C'était Malique qui faisait tout marcher dans la maison ; à six ans, il était arrivé, un bâton sur l'épaule, avec tout son bien enfermé dans son mouchoir. Il n'était pas plus haut qu'une agnelle et Manoue l'avait pris en pitié, le louant à l'oustal comme pâtre. Maintenant qu'il était un homme, Manoue l'aimait comme son fils.

Mais je ne voulus rien dire à Manoue ; je croyais que c'était une chose grave qu'on ne pouvait pas expliquer ; alors, toute grondeuse, elle repelota sa laine et me chassa de son jupon.

Au soir, quand Malique, comme à l'accoutumée, voulut me faire sauter sur ses genoux, sans penser à rien, le pauvre, je vins vers lui les yeux sournois, et ...paf ! un bon coup de mon gros sabot dans les jambes. Alors je fus consolée.

* * *

Manoue me prenait parfois d'un geste brusque pour me regarder :

— Ah ! tu as les cheveux raides et des yeux de chatte ! tu ne seras pas belle comme ta mère, mais sans doute ton cœur sera plus solide. Pécairé, est-ce que la beauté se mange en salade?

Un jour, à plat ventre au bord du ruisseau, je vis, en effet, que mes yeux étaient longs comme des yeux de chat, et dans l'eau couleur de feuilles, ils s'allumaient et s'éteignaient, jamais pareils. J'avais l'air, avec ma figure ronde, d'une poupée creusée dans un marron. Et j'en fus ravie. Je n'avais pas de petites amies au village ; personne ne montait jusque chez nous, alors j'ignorais s'il y avait raison d'être heureux ou triste à cause des traits de son visage. Pourtant un jour, dans un vieux jupon, notre Manoue me fit une robe superbe, si rouge que j'en fus éblouie. A cette époque, le grand volubilis me semblait haut comme un petit arbre, et je levais la tête pour contempler très loin ses trois fleurs dressées. Avec cette robe, quelque chose s'éveilla en moi d'heureux, de nouveau, comme une coquetterie gentille, un plaisir incompréhensible et neuf. Je faisais des révérences au soleil, en tenant ma robe à deux doigts ; couronnée de vigne vierge, une fleur de sureau sur le front, j'étais la reine, la fée de l'oustal et de toutes les prairies. Et je crachais plusieurs fois par jour sur mes sabots pour qu'ils fussent plus brillants.

En me voyant ainsi, le premier jour, Malique ouvrit tout grands ses yeux qui ne s'étonnaient jamais.

— Ah ! comme te voilà nippée ! tu as l'air d'une fennoue avec ce cotillon...

Je tournais lentement, j'avançais la jambe, je penchais la tête ; il riait.

— Mais surtout ne rentre pas dans la grange avec tant de couleurs !

— Ah ! n'aie crainte, j'en aurai soin !

Mais d'un mot il fit tomber toute ma joie :

— Oui, mais tu ferais peur aux vaches !

Je m'éloignai blessée, mais je revins bien vite :

— Malique, est-ce que tu me trouves belle?

Il sourit et me jucha sur son épaule pour aller au bois.

— Quand même, cette petite futée ! Les petites filles sont toujours belles quand elles ont une robe propre et un bon caractère.

Tandis qu'il marchait de son pas tranquille dans le coustalou, je restais immobile et droite, presque perdue dans les nuages. Il sifflait un air du pays que l'écho répétait là-bas, au fond des Fustes et qui se traînait dans l'air mou. Sa grosse main, en caressant ma jambe, faisait frissonner ma peau rêche toujours zébrée d'égratignures. J'essayai un instant de savoir si c'était désagréable ou très doux, et puis hop ! soudain, me voilà par terre et courant dans l'herbe haute comme une grosse fleur de sainfoin qui s'échappe.

Manoue coupait des petites pommes en rondelles qu'elle étendait

sur la claie d'osier au soleil. C'était pour faire une piquette aigre et rafraîchissante que je buvais en clignant de l'œil, le nez froncé.

— Manoue !

— Moun fil !

Elle m'appelait toujours ainsi : « moun fil » dans notre patois rude, ou quelquefois aussi « Bertillotte » quand elle était très tendre. C'était elle qui m'avait élevée.

— Dis, quel âge puis-je bien avoir enfin?

— Quel âge?

Elle chercha dans sa vieille mémoire, le tricot en l'air. Il lui fallait d'abord rappeler mille autres détails où elle s'attardait avec complaisance. Sa voix traînait et puis soudain s'agitait, se mettait à courir. Sa figure ridée, ses yeux couleur de pluie parlaient tout autant que sa bouche.

— Tu dois avoir... attends, je me souviens que Malique avait gaulé les noix du pré. Il était haut comme un escabellou ! Je voulais en envoyer à ta mère un petit sac pour son hiver, mais il avait tant plu cette saison qu'elles étaient toutes maigrichonnes et mouillées. Attends ma fille, attends... c'était dans le mois de septembre, et tu es arrivée à ta mère en même temps que mes noix?

— Dans le même sac?

— Non, non pas tout à fait, ma Bertillotte, pas tout à fait...

Elle toussa derrière sa main et reprit son bas toute riante.

— Et alors?...

— Et alors quoi?... Ah ! oui, tu auras tes dix ans aux premières noix de septembre, ma fille, aux premières noix !

Je n'éprouvais nulle joie de me sentir vieillir ; j'aimais follement ma jeunesse heureuse. Manoue disait que cet âge joyeux, une fois coulé, ne se rattrapait pas.

Elle suivait ses souvenirs tout haut : « Et vous êtes partis tous les deux sans écouter la vieille femme qui parlait. Pécairé, on peut bien dire que l'amour vous a mis au tombeau !

Je demandai à Manoue :

— Qu'est-ce qu'amour, et qu'est-ce que tombeau?

Elle devait penser à autre chose parce qu'elle répondit en reprenant son bas :

— C'est comme une petite fleur que le ruisseau du pré emmène dans un trou sans qu'elle puisse s'en défendre.

Je ne compris pas, mais je partis contente en traînant le balai de buis.

Pendant de longs mois, peut-être des années, on vit ma robe rouge

courir partout, dans les prés, dans les Fustes, dans les chemins. J'étais, dans toutes ces verdures, comme un coquelicot dansant.

II

Quand l'ombre se faisait violette, et le ciel plus clair que la nuit, j'appelais mes moutons dispersés dans la grèze. Même toute petite, quand je ne savais rien, je comprenais déjà la beauté de ces heures où toutes les couleurs s'allument dans le ciel ; elles tombaient sur les bruyères mauves et la colline entière n'était plus qu'une flamme immobile sous les nuages d'or ; elles caressaient l'écorce pourrie des vieux chênes, elles flottaient, elles glissaient et s'évanouissaient sur l'herbe, mollement, comme des dames minces en robe de bal. Mes moutons s'enfuyaient balançant leurs queues épaisses, tout blancs, serrés comme un gros flocon qui eût roulé dans l'herbe. Parfois le premier s'arrêtait devant une pierre plus claire au milieu du chemin, ou parce que, sous un genièvre, quelque bête du soir avait bougé ; alors ils restaient tous immobiles et groupés, sans réfléchir à ce qui les tenait là, en arrêt sous la lune, jusqu'à ce que Kisette poussât dans la nuit des aboiements hargneux.

Je les appelais de temps à autre quand un buisson me les cachait : « Té, té, té pécairé, méno, méno ! »

Ma faible voix paraissait sonore, en perçant l'éternel silence des collines. J'avais toujours peur qu'un sorcier immense ne s'élevât de la combe, entouré de flammes, pour me reprocher de troubler la nuit qui était son royaume.

Et peu à peu des voix s'élevaient de partout, secouant la nuit en prière. Elles montaient des ravines, elles s'étranglaient sous la mousse, elles criaient d'allégresse, et dans les coins solitaires parfois des gémissements, des plaintes se traînaient : des soupirs d'oiseau triste entre deux rêves. La nuit était comme une folle, les soirs d'été.

Moi, je croyais aux fées comme en la Sainte Vierge. Manoue berçait mes soirées de contes surprenants dont les héros s'agitaient dans ma vie calme comme des amis toujours présents dont les habits d'or, les colliers, les diamants, les épées éclairaient la monotonie de notre oustal. Le soir, je voyais des merveilles dans les tisons allumés sous la marmite, des merveilles que personne n'aurait eu l'idée d'y voir, et j'écoutais Manoue, songeuse, avec respect.

— ...une princesse blonde aux cheveux couleur de soleil, aux cheveux qui brillaient comme du bon miel en tartine...

Malique, assis sur le coffre à sel dans le fond du cantou, les bras

croisés, songeait à des choses, à rien peut-être... Il avait comme moi une grande admiration pour notre Manoue qui, tous les soirs, avec les mêmes mots, nous contait de prodigieuses histoires. Souvent, et de plus en plus à mesure que je grandissais, je contemplais mes tresses noires avec souci, songeant au prince qui viendrait.

A neuf heures, quand la pendule en raclant martelait ses coups, Manoue se taisait et courbait la tête ; je regardais se baisser ses paupières comme deux feuilles sèches et sans couleur qui se seraient posées sur ses yeux pâles. Je savais qu'elle priait en dedans, sans bruit de paroles, et que dans la prière on s'élève très loin au-dessus des choses. Je la laissais prier, essayant quelquefois de deviner entre ses lèvres murmurantes les secrets qu'elle disait à Dieu et que je m'irritais de ne pouvoir entendre.

Les dernières flammes faisaient danser des ronds de feu sur les peyrolles de cuivre, rangées en bataille ; derrière le buffet, une petite bête grattait, grattait, qui ne réveillait pas notre minette engourdie dans les cendres ; ce n'était qu'un « cussou » dans le bois pourri. Lentement la dernière braise s'écroulait, éteignant mes châteaux d'or. Kisette droite, presque majestueuse, entre les chenets, ouvrait un œil taciturne, bâillait et reprenait son rêve.

— Sainte Marie ! Sainte Mère de Dieu !...

Tout sursautait : Manoue disait les litanies du soir, revenant sur la terre, étonnée, avec un bon sourire, comme quelqu'un qui s'en était allé très loin. Nous répondions par habitude, engourdis de sommeil et de bien-être, bercés par ces invocations monotones, chantantes, consolantes, montant vers la lumière et le paradis.

Quelquefois, pourtant, en pleine prière, Manoue se souvenait de quelque chose et se frappait le front :

— ...et n'oublie pas de mettre le seau à lait sur la fenêtre, au moins !...

Malique riait derrière sa main, moi je n'avais plus la force de rire ; ma tête s'avançait et se reculait vers l'âtre éteint, cherchant un appui à sa lassitude. Pourtant, quand tout était fini, je disais « encore », ne pouvant m'arracher de mon engourdissement heureux et de mes songes, tandis que Malique délivré criait *amen* en chaussant ses sabots. Puis il couvrait le feu d'une pelletée de cendres, et m'emportait comme un gros chat, roulée en boule dans le châle noir de Manoue.

Bientôt chien et chat restaient seuls près des cendres, immobiles, couleur d'argent dans la neige bleutée qui tombait de la lune.

C'était une grande chambre aux carreaux de briques pâlis par le soleil, par le lavage et les années. Aux poutres pendaient des

feuilles de tabac qui, la nuit, semblaient s'ouvrir comme des oiseaux noirs aux grandes ailes, prêts à s'envoler autour de la chambre.

Notre Manoue avait un lit si haut monté sur ses paillasses entassées qu'il lui fallait toujours une chaise pour se hisser. Elle était, dans ce grand lit, comme une poupée de bois, aux cheveux raides sous le bonnet à rubans ; et la lune blanche avait beau fôlatrer et faire danser les dessins rouges de sa belle couverte, rien n'agitait son tranquille sommeil.

Moi je dormais sur une paillasse bien bourrée de feuilles de maïs qui se froissaient et crissaient, chaque fois que je remuais bras ou jambes ou que je me pelotonnais comme un chat frileux.

Avant de m'endormir, je regardais longtemps la clarté pâle de la nuit tomber dans la cheminée brune. Est-ce qu'un petit lutin à bonnet pointu soudain n'allait pas bondir dans la cendre? Est-ce qu'une étoile n'allait pas venir s'écraser sur le chenet faisant jaillir partout, comme des écus d'or, ses paillettes solides de lumière?

Mais quand la pendule sonnait ses dix heures, ma pensée sombrait ; cette heure longue et dont chaque coup disait son mot, était pareille à une chanson : Tard, très tard, je son-ne, je son-ne, son-ne !

Dans le grenier aux noix, sur nos têtes, les souris menaient leur tapage. Elles roulaient de vieilles coques et se hâtaient avec de petits cris vers je ne sais quelle fête derrière le coffre à blé.

Et l'air froid de la nuit entrait sous la porte.

III

Aucun bruit ne troublait le calme des chemins ; du ciel jaune, la lune n'était pas encore partie. Au loin, dans une ombre violette, presque rose du côté où vient l'aurore, les chaumières bossues semblaient engourdies de sommeil et, dans ce grand silence montait le premier chant du coq.

Mes petits sabots claquaient sur les pierres, et si la porte de la grange s'ouvrait soudain avec un bruit de chaînes et de verrous tirés, je me précipitais pour aller faire la grimace à Malique, tout mal peigné, engourdie de sommeil. Alors je le suivais doucement vers le puits, pour le plaisir de voir sa tête rouge plonger d'un seul coup dans le seau d'eau glacée et ressortir agitée de grimaces, ruisselante comme un chien mouillé.

Je m'enfuyais en riant très fort, parce que j'avais un peu tremblé.

A la porte de la bergerie j'entendais le grand remue-ménage que

faisaient mes moutons qui, de très loin, reconnaissaient le bruit de mes sabots et ne s'y trompaient pas ; ils restaient tous massés contre la porte et, quand j'avais tiré le gros verrou, il me fallait reculer bien vite pour ne pas être entraînée par les chèvres toujours folles.

A cette heure, le froid piquait comme aux matins d'hiver, mais il tombait peu à peu, et le brouillard humide arrivait soudain sans qu'on le vît venir, comme une fumée sur les herbages ; alors dans son ciel rose, le beau soleil s'éveillait. Quand il grandissait là-bas, derrière les collines et au-dessus des combes, avec ses voiles étendus couleur de flamme, je lui faisais la révérence, marchant vers lui comme vers un seigneur. Il me serrait dans ses grands bras dorés, et la douceur de ses beaux habits de lumière me réchauffait jusqu'au cœur... Ensuite c'était de longues dînettes de pimprenelles arrachées aux buissons, de calices de chèvrefeuilles, et je tenais de beaux discours aux papillons. Toute mon enfance fut une griserie de liberté, de grand air, de lumière. Mon enfance a passé.

Un jour, je partis à l'aventure chercher des champignons dans une châtaigneraie à nous au fond d'une petite combe. Et ce jour-là compta dans ma jeunesse et dans toute ma vie. Je m'y perdis ; ma robe s'accrochait au buisson, les bruyères, déjà fanées et grises, striaient mes jambes de balafres violettes. C'était un coin sauvage où, depuis des années peut-être, personne n'avait dû pénétrer, et qui sentait la solitude et l'ombre.

Lorsque j'en pus sortir, je me trouvai dans une étroite clairière où le soleil tombait comme au fond d'un grand trou. De cette clairière chaude et dorée montaient de violents parfums de troènes, de fleurs sauvages, d'herbe mouillée et chaude. Je m'étendis sur la mousse ; il faisait trop doux et mes pieds meurtris me faisaient souffrir. Je m'endormis, la tête dans les fougères, en regardant tourner tout un vol de moustiques dans une poudre d'or.

— Ohé, ohé, la belle ! ai-je donné la permission de dormir sur mes terres?

Je voulus entr'ouvrir mes paupières et me dresser, mais le grand soleil éclatait sur moi. Les yeux fermés, je n'avais plus la force de penser ni d'entendre les mots que criait cette voix inconnue :

— Je suis le petit prince Serge, ferme tes yeux, je n'aime pas qu'on me regarde.

Une main se posa sur mes paupières ; je crus aussi qu'une autre main très douce me caressait les lèvres et s'y appuyait, mais c'était un baiser, un petit baiser chaud qui se posa, s'enfuit, me laissant sur la bouche un goût inexplicable et un parfum mêlés. Une frayeur me prit, une honte, je n'osais plus me lever et m'enfuir

de peur de rencontrer devant moi *son* visage. Kisette aboya, des branches craquèrent. *Il* était parti. Alors je me levai pour fuir... Je n'avais plus autour de moi que les buissons tranquilles sous lesquels l'ombre bleue tombait déjà, et une petite baguette de saule qu'*il* avait oubliée en fuyant.

Me voyant arriver haletante, défaite, Manoue leva les yeux au ciel et me gronda. Le soir vint. Assise au fond du pré, pour la première fois je restai engourdie, morne, sans pensée, tandis que devant la porte, Manoue criait et criait pour me faire rentrer.

Mille pensées confuses montaient en moi, s'agitaient, se mêlaient, s'effaçaient pour renaître et mon cœur tout dolent se gonflait de colère, de chagrin et de fièvre.

— Ah ! un prince et un baiser !...

Je n'avais jamais pensé à cela encore. J'aimais l'amour des contes de Manoue parce qu'il faisait toute l'histoire, parce qu'il était tout plein d'enchantement, de féerie, de surprise ; j'adorais les beaux princes aux épées de diamants, et Manoue me disait que le plus beau de tous un jour viendrait m'aimer.

Malique haussait les épaules :

— Il ne faut pas la tromper là-dessus, elle pourrait le croire et en garder regret.

— Eh ! je ne la trompe pas, disait Manoue en refaisant mes tresses noires. Si elle aime un brave bouvier quelque jour, elle le trouvera plus beau qu'un prince. Tu connais mal l'amour, mon fils, il fait de grandes choses !

Alors moi j'attendais un prince, ne doutant jamais de Manoue. Et c'était tranquillement, sans rêve, sans trouble, sans y penser beaucoup, satisfaite seulement de penser que Manoue n'aurait plus à remuer à pleines mains la pâtée noire des canards, et que revêtue de robes chatoyantes, je vivrais dans un palais d'or. Et voilà que soudain, en un moment, l'attente et son charme tranquille, et le rêve naïf d'enfant étaient éveillés, bousculés, noyés dans un débordement nouveau, une joie hésitante qui ne savait pas s'il lui était permis d'éclater. Ah ! le prince qui m'aimait, comme il venait de bonne heure !

C'était la saison du regain ; son parfum de verdure et d'église flottait sur les filières étendues et dans l'air tiède autour de mon secret qu'il berçait de sa caresse. Mais dans cette joie neuve, bientôt un trouble glissa, une peur, un remords, une larme et des larmes et tout un désespoir.

Manoue, surprise et tout de suite inquiète, me trouva étrangement

fiévreuse ; elle me mit au lit comme autrefois et tout aussitôt les gros oiseaux noirs du plafond secouèrent leurs ailes tombantes et s'échappèrent par grands vols. Je dis à Manoue, m'accrochant à sa jupe :

— Tu l'as vu, dis, tu l'as vu? il avait son pourpoint de velours.

— Tchèsus ! répétait-elle, toute désemparée, en ramenant la couverture sur mes bras.

— Dors, dors, ma drouletto, Malique est allé traire du lait chaud.

Elle ne dormit pas de la nuit ; au matin quand je fus plus calme, en pleurant comme à la confession d'une trop lourde faute, je racontai tout à Manoue. Elle me pressa sur sa camisole déteinte et je sentis en elle une grande paix, une paix qui ferait s'enfuir toute pensée mauvaise.

— N'aie de crainte, ma fille, c'est quelque mauvais gars qui t'a voulu faire peur, et tout à l'heure j'enverrai Malique lui casser la fourche sur le dos. Il ne faut plus aller si avant dans le bois toute seule.

Elle marmotta quelque chose en patois ; ses yeux doux brillèrent de colère ; déjà je m'endormais, apaisée, presque heureuse lorsqu'une inquiétude me vint.

— Non, non, Manoue, il ne faut pas...

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas, Bertillotte?

— Il ne faut pas que Malique le batte, c'est un prince.

En m'endormant, je me sentais sourire.

Dès lors je me mis à rêver de longues heures ; je ne rêvais à rien de précis, c'était seulement un grand envol d'images et de lumière, une fête continuelle dans ma pensée. Je ne jouais plus au cheval sur mes moutons, je ne faisais plus de révérence au soleil qui montait ; je passais mon temps à m'imaginer « son » visage et son habit, et son épée suspendue.

De ce jour aussi, Malique vint parfois m'attendre au seuil du bois. Il me grondait si je m'enfonçais trop avant. Un jour il me regarda d'un air curieux :

— Tu n'es pas malade, Bertille?

— Non, je suis comme toujours.

— Non, tu es drôle !... Est-ce vrai qu'un homme t'a embrassée dans le bois?

Je devins rouge, mordue par une petite joie fière, comme ce premier jour où j'avais essayé ma robe écarlate. J'étais surprise devant moi-même comme devant une personne inconnue, parce qu'un homme m'avait embrassée dans le bois.

— Malique, est-ce que c'est pareil un baiser... un baiser sur la bouche?

— Tchésus ! Pareil que quoi?

— Que les autres baisers?

— Non, non, ce n'est pas pareil, c'est bien meilleur et bien pire. C'est un péché, Bertille, c'est un péché, il va falloir aller te confesser.

Je ne pus retenir des larmes. Ah ! j'avais bien pensé que ce devait être horrible, mais ce n'était pas moi qui l'avais demandé, et comment oser avouer une chose pareille?

Malique passa son bras autour de mon épaule en me parlant doucement, comme un frère. Son gros sabot écrasait le fenouil du chemin.

— Il ne faut pas pleurer, petite, ce n'est pas de ta faute. Seulement il te faut prendre garde aux hommes étrangers, il y en a qui sont plus mauvais que des loups. Ne pense plus à cela ; les baisers, ce n'est pas pour les petites filles, et quand même le plaisir en passe vite... Tiens, regarde en bas, les petits carreaux qui s'allument !

Un brouillard d'argent cachait les buissons ; bientôt il se fondit, il se mêla dans l'ombre bleue et l'on ne vit plus dans la nuit que les formes plus noires des peupliers, des buissons, des collines. En bas, les lumières rouges scintillaient.

— Ce sera l'hiver bientôt !

— Oui, ce sera l'hiver bientôt.

Des aboiements lointains s'éternisaient, tristes, tristes, de chien abandonné devant la porte close.

Quelquefois Manoue contemplait notre bouvier.

— Quand prendras-tu femme, Malique. Quand nous amèneras-tu une belle jeunesse à l'oustal?

Il abaissait la figure et les yeux vers la petite figure moqueuse et tendre sous le bonnet.

— Mais je n'ai pas vingt ans encore !... puis il me faut une femme comme je n'en ai jamais vu parmi les filles à qui j'ai causé. Il vaut mieux rester garçon que d'être un mal marié...

Mais elle de plaisanter :

— Au printemps tu en trouveras une toute parée d'or, mignonne comme une princesse, qui t'attendra dans les lilas.

— Peut-être, dit-il tranquillement et sans bouderie.

Parce que notre Manoue adorait l'odeur des lilas par-dessus le mur qui fermait la terrasse, ils surgissaient fiers et clairs comme

des panaches. Ils se balançaient, et lançaient tout leur parfum sur le chemin et sur le seuil de notre porte. Elle les regardait, les mains appuyées sur son ventre, un coin de son tablier de cotonnade relevé dans sa poche selon son habitude, le sourire ravi.

— De les sentir, je redeviens jeunesse.

Mais les lilas passent très vite, plus qu'aucune autre fleur du printemps ; cette année-là, tout gorgés de pluie, ils se fanèrent avant l'heure. Le vent les emportait dans les ornières et dans la terre rouge et sale des talus où nos sabots broyaient leurs petits cœurs violets.

Je dis à Malique :

— Eh bien, as-tu cherché dans les lilas?

— Et cherché quoi?

Je repensais à la princesse d'or dont notre Manoue avait promis la visite. Cette année-là, j'avais dix ans, et quoique je fusse grande et forte plus qu'on ne l'est à cet âge, j'étais sans malice et sans jugeote, comme un cabri qui mange et dort et cabriole sans penser. De vivre toute seule ainsi, nourrie de contes, je m'étais fait une âme étrange et naïve qui n'était pas comme les autres. Et je ne savais rien de ce que les enfants apprennent dans les livres.

Malique rit de ma simplicité.

— Non, je n'ai pas trouvé une princesse dans les lilas, mais j'ai trouvé une petite bergère très gentille au Combellou...

Puis, effrayé de sa confidence, il me fit de gros yeux.

— Ça, c'est un secret entre toi et moi. Tu sais... une petite fille comme toi à qui j'apprends à jouer aux billes ; j'aime beaucoup les enfants sages.

— Elle est plus sage que moi? Tu me l'amèneras, nous jouerons à la marelle.

Il rit encore ; un travail se faisait dans mon esprit, et lorsque plusieurs jours de suite je vis près de lui dans nos terres une robe claire qui allait et venait, et des bouquets de sureau accrochés aux jougs de nos vaches, je crus comprendre...

Un jour, sautillant sur un pied, sans aucune malice, comme on répète une phrase entendue, je vins droit à Malique, le menaçant du doigt.

— Ah! c'est ta bonne amie, polisson!

Il s'arrêta de puiser l'eau, la bouche ouverte :

— Quand même, quelle futée! Qui t'a appris ces choses?

Il n'en revenait pas de surprise et riait tout seul en liant les fagots.

Mais cette fille, dont l'écho des Fustes renvoyait les rires, m'ins-

pirait une sorte de méfiance, presque de la colère ; chez nous, dans nos labours, elle avait l'air d'être chez elle, elle tournait autour de notre bouvier, elle l'entraînait, elle l'enjôlait et lui faisait oublier l'oustal. Manoue ne disait rien ; d'ailleurs quand elle nous voyait venir l'une ou l'autre cueillir des pissenlits ou des herbes à lapins, cette bergère de Malique s'enfuyait en faisant flotter sa robe, le chapeau comme un panier suspendu à son bras.

Malique se mit à sortir, le soir, après la soupe. Il y avait quelque chose dehors qui l'attirait, mieux que les contes de Manoue, mieux que la douceur tranquille de nos veillées dans le cantou ; et cela m'irritait, me froissait dans ma tendresse et dans mon amour-propre. Mais mon esprit s'éveillait et, en même temps, la curiosité de savoir quels mots dans la nuit ils pouvaient se dire, et comment ils s'embrassaient.

Un soir j'eus une idée. Nous étions couchées, Manoue et moi, lorsqu'il partit. Manoue dormait et je savais que tous les bruits de la maison ne la réveilleraient pas. Je mis de vieilles pantoufles dont la semelle faisait « flic, flac » à chacun de mes pas, et je m'éloignai dans la nuit, oubliant de tirer la porte.

Déjà notre bouvier était très loin sur le chemin, mais j'entendais son pas qui faisait rouler les cailloux sur la pente, et la chanson qu'il sifflait sautillait dans l'ombre.

Je me mis à courir dans le pré derrière les buissons, et j'arrivai si près de lui que je marchais sur sa grande ombre.

Déjà l'on avait contourné le moulin brûlé et le pré dévalait plein d'ornières et de rigoles, où mes pantoufles s'enfonçaient. Soudain Malique s'arrêta : un oiseau de nuit avait crié « hu-hu » dans le lointain, un peu comme une voix humaine, et il avait cru entendre monter de la combe l'appel de sa petite amie. Puis il reprit sa marche presque en courant. Dans la nuit noire et bleue, son ombre s'allongeait, se rétrécissait, ou disparaissait on ne sait où. Au tournant du chemin, une autre ombre jaillit tout à coup en même temps qu'un éclat de rire :

— Tu as eu peur, dis? tu as eu peur? Mais que tu viens tard !...

Je n'entendis pas Malique répondre, et le beau rire soudain se cassa ; leurs corps rapprochés n'étaient plus qu'une ombre immobile, pliée au milieu du chemin. Derrière les feuilles j'avançais la tête, curieuse, inquiète, déconcertée de ce baiser silencieux qui ne finissait pas. Enfin ils se lâchèrent, et moi sans réfléchir, les pieds dans l'eau, je criai « coucou » pour révéler ma présence, naïvement, sans prévoir leur colère et ma honte.

— Cal es oco? dit la voix de Malique.

En deux enjambées, il fut au bout de la sente où finissait la haie de troènes ; je le vis immense au fond du pré courir vers moi, en sautant les rigoles, et je sentis une telle épouvante que je me mis à crier, les mains sur mes yeux, bien avant qu'il ne m'ait atteinte.

Il m'attrapa durement aux épaules, me secouant plein de stupeur :

— C'est toi, ici ! et tu nous espionnes, vilaine !...

Il ne me frappait pas, ne sachant plus s'il devait s'irriter ou s'émerveiller d'une pareille audace, mais soudain quelqu'un bondit près de moi qui me tira par les deux nattes et lança sur ma joue la plus méchante gifle que j'aie jamais reçue dans toute ma jeunesse. J'en eus la peau meurtrie comme d'une brûlure. La petite princesse de notre bouvier restait devant moi, les yeux brillants, la figure mauvaise, si pâle et si terrible que je m'accrochai à Malique, cachant mon visage effrayé dans sa blouse. Il me souleva dans ses bras, emmaillotée dans le grand châle, comme il le faisait si souvent chez nous quand je m'endormais sur la table, et sans parler il remonta vers le chemin. Au bout du pré il se retourna :

— Attends-moi, je serai vite de retour...

Mais la fille jurait en patois, l'accablant de je ne sais quels reproches.

— Comme tu es méchante ce soir ! Attends-moi, je vais courir... Marinette !...

Il eut un cri désolé ; elle fuyait et, un moment, je vis dans ses yeux malheureux une telle misère que je crus qu'il allait m'abandonner sur le bord du chemin, et son cœur battait, battait avec des battements lourds comme des sanglots. Quand elle fut très loin, il reprit le chemin d'un pas lassé, d'un pas de vieux ; alors je ne pus plus retenir mes larmes. Près de l'oustal, je mis mes deux bras autour de son cou.

— Je ne recommencerai plus, je ne savais pas... Malique, c'est donc pour toujours que tu es fâché? Je voulais seulement voir, mais c'est si long un baiser qu'on regarde !...

Il me déposa sur la marche et ne répondit pas ; bientôt je l'entendis tirer les chaînes et verrouiller la grange où il couchait. J'aurais voulu me coucher sur la pierre et pleurer jusqu'à l'aube pour qu'en se levant il me vît et fût surpris de mon chagrin.

Plus tard, mais bien plus tard, je compris quelle avait été pour moi, en cette soirée, la tendresse de notre bouvier, et aussi sa souffrance. Mais de longtemps il resta morne et ne me parla plus. Confusément je devinais ce qui, par ma faute, avait séparé Malique et la fille du Combellou qu'il aimait ; je le devinais sans trop le com-

prendre, et près de notre bouvier silencieux je me faisais humble et câline. Chaque fois, sans rudesse, mais avec humeur il m'éloignait, les yeux ailleurs, jusqu'au jour où, pleurant de dépit sur le coffre à sel, il mit sa main dans mes cheveux :

— Ne pleure pas, il ne faut pas regretter ce qui est fini, et c'est assez d'un seul qui souffre. Viens sur mes genoux, Bertillotte !

Et j'eus vite fait d'oublier et la fille et l'histoire, mais lui, peut-être y songea-t-il longtemps?

Un jour, je le suivis jusqu'au village pour chercher notre fournée de la semaine. C'était alors la vieille Anaïs qui cuisait le pain, dans une cave basse et noire ; le mercredi, sa maison était le centre des réunions et des parlotes. Ce jour-là, je vis en plein jour et très près cette amoureuse de Malique, et je ne pouvais en détourner mes yeux. Je la détestais pour la gifle qu'elle m'avait donnée, et je ne sais pour quelle autre raison obscure, celle-là qui me faisait détailler âprement son visage et ses beaux yeux cernés, troués de points d'or, avec une admiration jalouse. Elle regardait l'un, elle regardait l'autre, et ces yeux s'agitaient, jamais pareils, insolents de la joie d'être les plus beaux et les plus aimés.

J'avais honte, devant elle, de mes onze ans et de mes tresses raides, et de ces yeux de chatte qu'on ne regardait que pour les trouver drôles, qui ne savaient pas quêter les yeux des autres et dire les secrets qui retiennent.

Je compris très vite qu'elle regardait Malique sans toutefois s'en approcher, sûre d'avance que ce serait lui qui sans tarder viendrait à elle. Mais notre bouvier indifférent, trop indifférent et trop calme, ne tournait pas les yeux de son côté. Il s'attardait, flânait devant le four brûlant, parlait de la vigne nouvelle, du prix du blé, des noces de Marie-Annette, et soulevait les paillons de farine pour que la vieille Anaïs ne se baissât pas. Il vint vers moi et rit de me voir assise au plus profond de la fourniole sur un fagot, ne bougeant pas plus qu'une pierre, de crainte qu'on ne me remarquât.

— Viens donc avec les autres, pitchounette, tu ferais croire que tu as peur ou que tu n'as pas l'intelligence de tout le monde.

Anaïs me prit en pitié et je m'accrochai à son cotillon, en traversant les groupes, le front baissé, l'air sauvage. Elle avait été, cette vieille femme, la compagne et l'amie de toujours de notre Manoue. Toutes deux, elles avaient gardé les troupeaux dans les combes, cueillant les primprenelles d'automne qui laissent à la bouche longtemps leur goût amer. Toutes deux ensemble elles avaient appris leur alphabet et fait leur première communion, en mai, blanches et fières comme des mariées. Toutes les semences, toutes les moissons,

toutes les vendanges elles les avaient aussi faites ensemble, belles filles et jolies toutes deux, et toutes deux courtisées par bien des gars du village et d'ailleurs. Mais depuis ces choses, le temps avait passé, et passé aussi bien des semences et des moissons et des naissances et des morts. Souvent je désirais avec passion avoir une amie près de moi, comme elles avaient été chacune l'une pour l'autre, une amie sûre autant qu'une sœur ; et je croyais qu'avec elle, serait rentré dans ma vie un élément nouveau qui l'aurait bouleversée.

Tout à fait en confiance avec cette petite vieille, je trottinais à demi cachée dans sa lourde jupe. Des poches profondes de son tablier sortaient des parfums de miche chaude, de luzerne sèche, de lessive. Et c'était aussi la bonne odeur des poches de Manoue, où toute petite fille, en me dressant sur mes sabots, je plongeais la moitié de mon visage, anxieuse de savoir s'il n'y avait pas dans le fond, oublié, quelque morceau de sucre.

Après avoir attaché la chèvre au sureau du pré et grappillé quelques groseilles vertes, elle regagna le four ; il était presque tard.

Devant la porte, des vieilles parlotaient accroupies sur la marche, le menton touchant le genou. Le couchant rouge rosissait les premiers boutons des rosiers d'amour, et colorait aussi d'une petite flamme de jeunesse ces vieilles figures penchées. Les jeunes s'étaient enfuis.

— Ah ! Bertillotte, on t'a abandonnée, ma fille !

Toutes les trois je les vis rire derrière leur main, d'un petit rire.

Malique n'était plus là, mais je voulus rester à l'attendre, têtue, ne croyant pas qu'il pût me laisser remonter seule avec une si grosse tourte.

— De quel côté est-il allé?

Une vieille toussa et dit :

— Oh ! par là-bas, du côté des arbres.

Je restai debout longtemps à l'attendre devant l'entrée noire où, dans la profondeur de l'ombre, le beau feu crépitait, lançant comme un furieux ses flammes rouges.

Anaïs s'agitait avec ses pelles, comme un diable maigre et noir, coiffé d'un bonnet à deux coques. Bientôt elle fixa le pain sur mes épaules et je repartis par la traverse toute seule, en traînant les sabots. A mesure que j'avançais sur la hauteur, les combes violettes noircissaient, et le ciel lilas prenait sa couleur de la nuit.

IV

Manoue ne voulut jamais m'envoyer en classe avec les autres ; nous habitions trop loin de tout, et ce ne fut qu'après bien des

menaces et des soupirs, qu'elle put m'apprendre les lettres dans ce vieil alphabet qui avait été le sien. Pourtant, quand vint l'âge de ma première communion, le vieux curé monta jusque chez nous, un matin, un mouchoir aux doigts, un beau mouchoir à raies violettes comme un petit tablier, et de l'autre une grande canne en bambou.

— Tu sais ton catéchisme et ton arithmétique, Bertille?

J'aurais dû savoir, pourtant je répondis sans honte et la tête levée :

— Je ne sais rien ; Manoue dit qu'il vaut mieux savoir travailler les pommes de terre et raccommoder les bas.

— Quelle futée ! s'écria ma grand'mère ravie. Mais, monsieur le curé, la petite sait toutes ses prières mieux que les autres, bien sûr.

M. le curé sourit et caressa ma joue d'une main rêche.

— Oui, oui, tu as raison, Bertillotte, la science n'est pas bonne pour l'âme ; il y a un livre, un livre du Bon Dieu qui dit : « Laissez la science, la science qui enfle et qui nourrit l'orgueil... » Il vaut mieux guider les bœufs dans les champs de labour. Seulement, il est temps de penser à la première communion.

Ah ! la première communion ! Je rougis de plaisir et d'effroi : robe blanche d'épouse qui traîne sur les vieux pavés devant tout le village, fleurs, lumière, fête partout, et surtout cette chose, cette belle chose inquiétante et douce de manger le Seigneur sans que la dent l'effleure !

Manoue parlait à M. le curé.

— Eh oui, monsieur le curé, il est bien l'heure de penser à la première communion, quoiqu'elle soit encore bien jeunette. Anciennement on la faisait plus tard ; on avait plus de raison peut-être, mais aussi bien moins d'innocence.

— Il faudra lui apprendre un peu le catéchisme. Maintenant que les jours allongent, elle pourra descendre à l'église après goûter ; je lui enseignerai l'histoire sainte et ce qu'il faut savoir des sacrements. Nous resterons dans le jardin, elle pourra regarder pousser les pâquerettes, et Ballérine buter les pommes de terre. Elle se trouvera bien.

— Vous êtes bien honnête, monsieur le curé.

Alors, tous les soirs, Manoue brossait ma jupe et mes cheveux et je descendais à Maxou. Quelquefois j'emportais des plants de salade, un pot de gelée de coing qui brillait à travers le verre et faisait plisser de plaisir les petits yeux de notre bon curé :

— Va le rentrer dans le buffet de la cuisine, j'en aurai pour mes desserts de toute la semaine.

Ce presbytère était la plus belle maison du pays, mais sans doute aussi la plus vieille. M. le curé mettait des témoins de papier à cha-

cune des lézardes ; il les mesurait depuis des années avec la même inquiétude, hochant la tête, prédisant des désastres, mais la maison restait debout, tenace et verte comme un vieux paysan qui résiste à bien des orages et à bien des malheurs.

Les volets des fenêtres, couleur de moisissure, pendaient tristement à la charnière rouillée, et jusqu'à eux, en un désordre sauvage, grimpaient la vigne vierge, les rosiers, les pampres tourmentés d'un chasselas rose, grand amour de notre curé. Dans un coin de la terrasse, il y avait une cage à lapins, l'autre coin n'était plus qu'un fouillis de rosiers toujours couverts de fleurs, car c'étaient des rosiers de Bengale qui même aux plus grands froids gardent leurs roses.

C'est entre les lapins et les rosiers que je me préparai à ma première communion. Les roses s'effeuillaient sur mon vieux catéchisme.

Ballérine passait et passait près de nous agitant ses bras ronds ; quelquefois elle étendait le linge blanc, si courte, sur ses petites jambes informes qu'il lui fallait traîner un escabeau pour attraper la corde ; moi, déjà grande et forte, je me cachais pour rire. Souvent aussi elle étalait pour la récurer toute la batterie des chaudrons de cuivre ; accroupie devant la porte, écarlate, énorme, elle frottait, frottait jusqu'à ce que devant le beau chaudron luisant comme un soleil sa figure bouffie prît un air de victoire.

J'essayais d'écouter et de retenir l'histoire de Tobie ; mais trop de pensées, trop d'images tourbillonnaient en mon esprit : d'abord il faudra raconter cette histoire à Manoue et lui recommander de bien fermer les yeux en s'endormant sous les lauriers, de crainte que les hirondelles ne lui jouent le même tour qu'à ce pauvre saint homme. Ah !... il doit y avoir un crapaud sous le drap étendu dans l'herbe, il se soulève comme un cœur qui bat... — Oui, monsieur le curé, non, monsieur le curé... — Ballérine a une longue ficelle qui passe sous son cotillon, c'est la ficelle qui attache son bas. — Oui, monsieur le curé, non, monsieur le curé... — Me donnera-t-il des mûres tout à l'heure?

— Tu rêves Bertille?

Et je m'intéressais beaucoup aux petites flaques laissées par la pluie dans les creux gris des vieilles pierres : quelquefois bleues, d'un bleu très doux de robe déteinte, quelquefois roses de la couleur fugitive d'un nuage arrêté, quelquefois agitées d'ombres vertes parce que sur elles se balançait une petite feuille, ces flaques où tout se reflétait m'intéressaient comme un livre d'images.

— Tu m'écoutes, Bertille?

Il y avait aussi de ces longues et maigres araignées, qui lèvent pesamment et avec précaution leurs immenses pattes de fil, pareilles

à des dames attentives à leur traîne, et M. le curé les laissait courir sans dégoût sur sa soutane verte. Il y avait aussi, et c'était irrésistible, les drôleries des lapins de la dernière nichée à travers les grillages. Non, je ne pouvais rien apprendre et rien retenir. M. le curé, de désespoir, laissait tomber son livre, me fixant longtemps avec tristesse :

— Tu n'es pourtant pas inintelligente, Bertille, pourquoi ne t'intéresses-tu à rien?

— Je ne sais pas, monsieur le curé ; je ne peux pas m'appliquer à penser.

Pourtant je fis ma première communion avec les autres, quand vint l'été, et ce fut un beau jour.

Dès l'aube, je tournai autour de Manoue, tandis qu'agitée, affairée, agile comme une jeunesse, elle disparaissait dans la blancheur des jupes et des voiles.

De loin Malique, les bras écartés, les yeux ouverts, admirait tous ces beaux affiquets. Ils avaient été à ma mère au jour de ses quinze ans. Que de fois, dans le chemin montant du Rouquet, jusqu'à la Croix du Reposoir, elle avait traîné ces beaux voiles sur les cailloux! Et Manoue soupirait :

— Ta mère n'avait point tant de sauvagerie que toi. C'était toujours elle, les jours de Fête-Dieu, qui portait la bannière parce que, de toutes, elle était la plus forte et la plus jolie.

— Pourquoi ne suis-je pas jolie, puisque je suis sa fille?

— Eh! cette question! Tu es noire comme ton père, mais « terre noire fait bon blé » après tout! D'ailleurs, tu es bien comme tu es, ma fille. Albanie me disait l'autre jour que tu marchais comme une dame, tandis que la petite Caceau, pécairé, est comme un lapin habillé avec sa jolie figure!

Ma robe était trop longue, bien trop longue, et les voiles mal attachés pendaient et traînaient derrière moi sur le chemin. Mais je me souviens du bonheur de Manoue, de l'admiration de tout son vieux visage lorsqu'elle me fit avancer sur les fleurs d'acacia éparpillées devant la porte, et de ma fierté, de mon émoi, de je ne sais quelle joie très blanche.

Nous étions restées à dîner chez l'Anaïs pour être assez tôt aux vêpres. Ah! le bon dîner sous les glycines, tandis que le chat s'emmaillotait dans mes jupons traînants! Le soir, quand Manoue avec dévotion serra dans notre armoire à linge les belles robes encore parfumées de l'odeur des cierges et de l'encens, je me mis à pleurer tout bas, sans tristesse, sentant qu'un grand bonheur venait de s'achever.

Manoue vint me border et garda ma main dans la sienne.

V

Je me rappelle comme l'automne fut clair et doux cette année-là ; on aurait cru marcher dans la lumière. Et je pensais quelquefois encore au baiser inconnu que j'avais reçu dans les Fustes... Un jour, n'y tenant plus, je revins vers la petite clairière au soleil, étouffant en moi la secrète pensée que c'était mal agir ; mais j'aurais seulement voulu me blottir au milieu des fougères et voir comment « il » était beau. J'attendis longtemps, dans l'herbe jaune, jouant avec les oursons verts des châtaigniers ; je restai des heures, mais il ne vint pas. Les feuilles couleur d'or se détachaient mollement des grands arbres et se laissaient aller sans révolte dans l'herbe qui était leur tombeau. Elles s'agitaient un instant dans le vide, cherchant leur chemin, un souffle les tenait immobiles dans le soleil, un court moment, puis les agitait, les froissait, les tournait, brunes d'un côté, brillantes de l'autre, pareilles à des papillons qu'une flamme a brûlés. Leur couleur d'étincelle éclairait le gazon.

Il ne vint pas. Il ne vint ni ce jour-là ni d'autres, et pourtant déjà je l'aimais.

C'est triste, un hiver qui vient ! Manoue allumait déjà de grands feux de bruyères sèches devant lesquels elle aimait rester immobile, les yeux fermés, à se rôtir les genoux ; dans les plis lourds de sa jupe traînante, le museau et les pattes de notre minette s'avançaient.

Dans la lourde coquelle, la pâtée des canards bouillait avec des soupirs lourds de grosse femme lasse, qu'accompagnait le sifflement limpide du bois vert.

— Fut, fut la cato ! criait soudain Manoue en secouant sa jupe dans les cendres. Et la chatte étirait sa longue échine étroite, bâillait en allongeant sa langue plus rose et plus brillante que la flamme qui l'éclairait, et refermant les yeux mollement avec délice, se laissait retomber entre les deux landiers.

C'étaient les seuls mouvements dans tout ce silence ; cependant Manoue faisait avec elle-même et la cuisine entière de grandes conversations. La solitude et le silence aussi bien que l'inactivité lui étaient à charge ; je ne l'ai jamais connue vieille, même à quatre-vingts ans.

— ... Est-ce que notre garçon aura fini tous les labours pour la Toussaint?... Cht ! quelle est celle qui chante? Bertille, Bertille c'est la petite noire de la dernière couvée, elle a des œufs petits et ronds comme des têtes de pigeonne. As-tu vu Ballérine à la messe ce

dimanche? Sa tête allait à droite, allait à gauche, fatiguée de se tenir... Je me disais en moi-même : « C'est la vieillesse qui t'emporte, et demain ce sera mon tour, » et quand on a sonné le premier coup du glas, ce matin, j'ai compris. Elle a tant pleuré, tant pleuré toute sa vie que Dieu lui doit pardonner ses péchés à cette heure... Ah ! quand je suis encouquinée ainsi dans le cantou, comme une vieille, il faut que je bâille ou que je dorme... Est-ce que ce n'est pas le sabot de Malique qui vient là-bas? »

Elle se levait d'un bond, malgré ses soixante-dix ans et ses trop lourds sabots, secouait la cendre de ses jupons et la chatte qui ne voulait pas décrocher ses griffes. Sur le seuil, elle restait droite, fixant les lointains, écoutant ; l'ombre dansante des feuilles du tilleul faisait cligner ses yeux surpris, des yeux plus limpides que la lumière.

Plus que jamais je vivais dehors, j'écoutais s'enfuir l'automne, sans très bien comprendre la mélancolie, la légère angoisse dont me pénétrait cette fuite des jours. Le moindre appel dans l'air sonore résonnait longtemps par-dessus les collines mortes, languissait, se traînait et venait finir près de nous avec le glissement d'une fleur lourde qui s'écrase. La terre résonnait comme un grand cœur en peine qui voit s'enfuir sa jeunesse et sa chaleur.

Et cet hiver passa, et des printemps aussi passèrent. Je devenais grande et forte et mes yeux s'allongeaient. Manoue me regardait passer, un orgueil dans les yeux, les joues plissées de petits rires. Un jour elle dit à Malique, tout bas :

— Es poulido coumo un iün ! (Elle est jolie comme une lumière).

Je restais courbée vers l'âtre, une flamme aux joues, oubliant que les yeux de Manoue étaient de bons yeux de grand'mère. De ce jour, je compris la joie secrète de se sentir fraîche et jolie comme une fleur nouvelle, mais je n'avais pas encore beaucoup de coquetterie.

Malique m'apprenait à l'aider dans les terres. Quand vinrent les foins, je fus assez forte pour bâtir les « filièros » et les lui lancer sur le char. Quand tout était chargé et retenu avec des cordes, je me hissais sur les ridelles et Malique m'attirait comme une paille. C'était si haut et si mou qu'on aurait pu se croire assis dans un nuage.

Quelquefois aussi, je descendais jusqu'à Maxou porter notre farine, les jours de fournée, ou remettre les œufs qu'on devait nous revendre à Cahors. J'écoutais les interminables conversations des autres, et je restais sauvage ; les gentillesses comme les moqueries me laissaient méfiante et fermée.

— Tu ne ressembles à rien, disait Manoue avec colère, bien qu'au fond elle m'admirât.

Un jour, Miquelle, la fille unique des fermiers du Pech Dentu,

tomba d'un figuier, tandis que je remontais le chemin. Je la voyais toute pâle au milieu du regain, si menue, si blonde, que je restais immobile, stupide, l'imaginant morte. Elle ouvrit les yeux avec un gémissement ; alors franchissant la haie des troènes, je la pris dans mes bras avec toute ma force pour la porter jusqu'au ruisseau. Et, de ce jour, nous fûmes amies, Miquelotte et moi. Je croyais qu'il n'y avait rien de plus joli et de plus clair que cette petite fille blonde, capricieuse et hardie comme un vilain oiseau, et j'amassais de la joie pour longtemps quand je la voyais venir, courant sous les pommiers, les cheveux couronnés de trèfle, levant à deux doigts sa robe à fleurs pour sauter les rigoles.

Je caressais ses lourdes tresses, si lourdes le long de son petit visage. Je lui disais souvent, les yeux picotés de larmes :

— Je voudrais que tu sois ma sœur, Miquelotte, pour que rien dans la vie ne nous sépare, et pourtant je ne pourrais pas t'aimer plus, parce que ce serait moins nouveau. Et toi, comment m'aimes-tu, Miquelotte?

Elle riait et se sauvait avec des grimaces, ne comprenant pas ma solennité, puis revenait bientôt pour m'embrasser et rattacher ma natte dépeignée. Quand elle vint me dire, un jour, toute rouge et les yeux éclatants : « Bertille, oh ! Bertille... enfin j'ai un amoureux », je la sentis lointaine et trop différente de moi pour que nous puissions nous entendre ; je me mis à pleurer toute seule en sentant qu'elle m'échappait.

Le dimanche, j'allais à la messe à Maxou, quoique l'église fût très loin, et les chemins défoncés comme des ruisseaux d'été. J'aimais mieux les prières monotones de Manoue, le recueillement et la paix de la cuisine fraîche, mais Malique m'entraînait avec lui ; et puis j'y voyais Miquelotte, en beaux falbalas, rire et sauter avec les autres du village ; cela d'ailleurs me rendait taciturne, mauvaise et le dimanche Manoue m'appelait « Vilaine Cabro », tant j'avais l'humeur capricieuse.

Un jour de fête, Miquelotte m'entraîna au milieu d'un groupe où elle semblait être reine, et me fixa d'un air nouveau, plein de malice, de gaminerie, clignant de l'œil avec les autres.

— Eh ! on ne vient pas à la messe avec une robe malpropre. Tu t'es donc roulée dans les groseilles, vilaine?

— Mais elle n'est pas malpropre, ma robe ! c'est seulement la couleur qui a passé !

— ...elle a passé, elle a passé !

Et tous d'éclater d'un immense rire, sans savoir pourquoi, parce que Miquelotte, la reine, riait.

Je restai silencieuse, honteuse sous les rires ; une envie me prenait de les battre tous, de les cogner contre le mur avec rage pour les entendre geindre et me demander pardon, mais comme mes yeux peu à peu ne retenaient plus leurs larmes, je me mis à courir, en gémissant tout haut, le cœur plein de révolte.

Mon imagination grandissait toute chose ; Manoue disait que je ne savais pas aimer et pleurer comme le reste du monde. Et c'était toujours dans la grange à foin que je cachais mes désespoirs ; elle était mon refuge, et ce jour-là, j'y vins enfouir mon âme sombre et ma rancune. J'écoutais grandir et tomber le bruit de mes sanglots, et une pitié me venait de moi-même.

« Ah ! pauvre, que j'ai de languine ! Miquelotte partie, qui donc pourrai-je aimer? » Les arbres et la maison ne me suffisaient plus.

J'avais laissé la porte ouverte et j'entendais notre bouvier siffler sous les hangars en sciant des traverses. Manoue passa, des œufs dans son tablier, et toujours Manoue savait m'apaiser par son bon sens et sa drôlerie :

— Tchèsus ! s'abîmer les yeux pour pareille insignifiance ! Mais j'ai toujours dit que tu avais le cœur comme une pelote, ma fille, une pelote bourrée de plumes fines. Gare à toi, Bertille, on est toujours malheureux d'aimer trop... Viens faire les crêpes avec moi.

Je dis, les poings levés :

— Ah ! je te déteste, je te déteste, Miquelotte de malheur, et je te tuerais bien si je pouvais !

— Mais tu n'y penses pas, ma fille, de dire des choses pareilles. Viens avec moi tourner la pâte, la vie ne finit pas ce soir !

J'y fus, les yeux collés, les lèvres rouges, mais chez moi, peine et colère ne duraient pas longtemps.

Plus tard, Miquelotte partit pour Paris, rose du plaisir de quitter la terre. Elle m'embrassa ; il y eut un regret, quelques larmes et le souvenir longtemps de ses cheveux couleur de paille et de ses joues trop blanches. Puis ce fut tout.

. . . . . .

— Va, va ma droulette, les amis sont comme les chats, ils aiment qui les flatte, et Miquelotte était un petit chat...

. . . . . .

Michel Davet.

(A suivre.)

les idées & les faits

LECTURES

SUR LE SUCCÈS DES SERMONS DE BOSSUET

Alors que les grands ouvrages de controverse, de théologie et d'histoire qui ont fait la gloire de Bossuet ne semblent plus avoir qu'une étroite audience, ce sont ses œuvres d'un jour, celles qu'il improvisa selon les occasions ou les nécessités, ce sont les sermons et les œuvres oratoires que notre époque a retenus jusqu'à leur vouer une admiration à peu près exclusive. Pour légitime que soit la faveur qui s'attache à ces discours de circonstance, où Bossuet a prêché sa doctrine avant de la développer dans les écrits de sa maturité, sans doute eût-elle surpris un orateur si dédaigneux des témoignages de sa propre éloquence qu'à l'exception de deux sermons, rien de ce qu'il a dit dans la chaire ne nous est parvenu par ses soins, car ce que nous lisons de sa prédication n'est fait que de brouillons et de fragments sublimes qui furent publiés pour la première fois soixante-cinq ans après sa mort.

Étrange fortune que celle de Bossuet, orateur sacré ! De ce qu'il s'est tu à une époque où les Bourdaloue, les Massillon connurent leurs plus grands succès, on s'est empressé de conclure que ses contemporains en faisaient peu de cas, et l'équivoque dure encore. On néglige les témoignages de ceux qui l'entendirent jusqu'à feindre de n'en avoir pas, pour s'attacher à ceux des critiques du dix-huitième siècle qui en parlent de façon d'autant plus décisive qu'ils ne l'avaient pas lu. Si l'on songe que tous les grands sermons de Bossuet ont été prononcés avant 1670, qu'on ne put l'entendre à Paris que dix

années à peine, qu'il resta plus de trente ans ensuite sans prêcher ailleurs que dans son diocèse, alors que son action de théologien et de controversiste se développait avec éclat et remplissait toute la fin de son âge, on s'explique que le souvenir s'en soit assez tôt effacé et que l'intérêt, la curiosité, se soient portés ailleurs.

Que pouvait savoir la dernière génération des contemporains de Bossuet d'un orateur qui s'était volontairement retiré de la chaire depuis d'un plus quart de siècle, et qui n'avait rien recueilli de sa prédication? Il était d'autant plus aisé de la méconnaître qu'il fallut attendre jusqu'en 1778 pour qu'on s'avisât de rechercher ses sermons qui dormaient oubliés dans les cartons de famille, dans les bibliothèques de séminaires ou d'abbayes, alors que ceux de Bourdaloue, de Massillon avaient été édités dès le début du siècle et ne cessaient d'être proposés comme les seuls modèles de l'éloquence sacrée. Voilà qui devait singulièrement faciliter les entreprises de Voltaire contre ce Bossuet qu'il voulait abattre comme la dernière colonne de l'Église ; et pour atteindre l'autorité du théologien, du défenseur de la religion révélée, il sut d'autant mieux déprécier l'orateur qu'il ne risquait pas d'être contredit.

Désormais l'opinion était faite. A la suite de Voltaire, le dix-huitième siècle ne cessa de répéter, comme une chose admise, que Bossuet était resté « médiocre dans le sermon », et lorsqu'on put enfin connaître les véritables traits de sa prédication par les magnifiques esquisses qu'en découvrirent les Bénédictins, ce jugement, qu'excusait l'ignorance, ne fut pas révisé ; bien au contraire, la publication de Dom Deforis ne fournit que de nouveaux prétextes à rabattre l'éloquence de Bossuet pour donner définitivement l'avantage à Bourdaloue et à Massillon.

Sous l'Empire et jusqu'à la fin de la Restauration, l'infériorité de Bossuet comme orateur de la chaire paraît si évidente qu'il semble que « cela n'ait point besoin d'être dit » ; et c'est au nom de la tradition classique, conçue à la façon de La Harpe, qu'à propos des sermons, les rédacteurs littéraires du *Journal des Débats*, les Dussault, les Feletz, expriment le regret que « pour rehausser le monument de la renommée de Bossuet, on ait cru devoir y joindre ces quelques matériaux informes, imprimés parfois du sceau de son génie et plus souvent infectés de la rouille d'une époque où le goût n'était pas épuré, où l'éloquence française était encore sauvage et notre littérature à demi barbare ».

Et M. de Feletz, le prédécesseur de Nisard, exprime le sentiment des lettrés de son temps lorsqu'il dénonce dans les sermons « une simplicité basse et triviale », un ton « pénible, obscur, diffus », un

raisonnement qui manque de « clarté, de relief, de méthode », un génie qui « languit et s'éteint ». « Presque tous les discours de Bossuet, dit-il, sont dépourvus d'onction et ne soutiennent ni l'intérêt, ni l'attention du lecteur ».

Il faut attendre plus de vingt ans pour que les sermons de Bossuet soient élevés au premier rang des chefs-d'œuvre de la chaire. Mais que de prudence encore chez un Saint-Marc Girardin, chez un Patin qui, à la faveur d'éloges académiques, se hasardent à contredire l'opinion communément reçue ! Les précautions qu'ils doivent prendre se trahissent dans les mots mêmes dont ils usent pour louer cette éloquence d'un tour « extraordinaire, inattendu » qui, en dépit de sa « confusion apparente », s'élève par « bonds hardis et irréguliers ». S'il en vante le naturel, la liberté, Saint-Marc Girardin accorde toutefois qu'on n'y trouve point « le rigoureux enchaînement de Bourdaloue ». Patin que ravit la variété des mouvements, le langage simple et fier des sermons, craint pourtant d'affirmer qu'il les faille préférer à des compositions « moins surprenantes » mais « plus achevées ; » il se contente d'en faire douter son lecteur. Mais pour rendre leur opinion plus tolérable, tous deux ajoutent que ce sont là des « sermons faits pour être entendus, qui ont besoin du geste et de la voix qui achève l'idée ».

Paroles imprudentes et dont les adversaires de Bossuet — car il en a encore — allaient se prévaloir pour les retourner contre l'admiration sans réserve que les sermons ont désormais recueillie ; c'est, en effet, la lecture, l'étude des sermons qui a, depuis un siècle, élargi, étendu et du même coup élevé l'idée qu'on se faisait du génie de l'orateur et du caractère de l'homme. Comme ils n'osent revenir là-dessus à l'opinion d'un Dussault, d'un Feletz (ces critiques « d'un goût si juste » et qui, selon M. Bremond, « ne se trompent jamais tout à fait »), les railleurs, dont Sainte-Beuve avait prédit qu'ils viendraient tôt ou tard, ont dû chercher autre chose qui leur servît à rabaisser Bossuet. Idées sublimes, vives images, enthousiasme débordant, parole prodigieusement facile, ils lui accordent tout, mais c'est pour établir qu'en dépit de ses dons, cet « homme extraordinaire » n'a remporté qu'un succès d'estime. « Pourquoi ne pas le reconnaître, écrit l'un d'eux, ces sermons faits pour être entendus, les contemporains les ont médiocrement goûtés. Malgré ses efforts pour les atteindre, Bossuet fatiguait et décourageait la plupart de ses auditeurs. » Et l'on assure qu'il « parlait le plus souvent dans un désert », qu'il ne « s'apercevait pas du vide qui se faisait peu à peu autour de lui ». On feint alors d'en chercher les raisons. On suppose qu' « il disait peut-être avec trop d'abondance des choses

trop hautes » ; mais si l'on s'empresse de comprendre que, « par suite d'une sublimité trop dense, la moitié de chaque sermon n'ait produit qu'une sorte de stupeur confuse peu à peu transformée en somnolence », on fait mine de s'étonner que « l'autre moitié du moins n'ait pas subjugué l'auditoire ». On risque enfin cette autre conjecture : « Faudrait-il admettre que son action oratoire ait été médiocre, irrémédiablement compromise par quelque misère physique, que par exemple, sa voix habituellement très douce se soit cassée, soit devenue dure et criante dans les grands éclats? » On ne se flatte pas, au reste, de découvrir le mot de l' « énigme », mais l'on ne dépense tant d'imagination à la « retourner sous toutes ses faces », que pour mieux nous convaincre de l'*échec des sermons*. Quelque étonnement attristé qu'on paraisse en avoir, on affecte de se rendre à cette « évidence pathétique », et l'on tient le fait pour d'autant plus certain qu'on semble se résigner ensuite à le trouver « inexplicable ».

Mais comment pourrait-on, de bonne foi, en douter? N'avons-nous pas un texte qui ne laisse aucune place à la contestation, à la dispute? Il faut, hélas, nous en accommoder. Au lendemain de la mort de Bossuet, l'abbé de Clérambault n'a-t-il pas pu dire, sans émouvoir ni l'Académie, ni la cour, ni la ville, que Bossuet « *avait laissé obtenir par ses rivaux le premier rang dans l'éloquence* »? Un tel aveu emporte tout. Et pour nous mieux convaincre, on nous rend présente la scène : « Imaginez un mot de ce genre dans l'éloge funèbre d'un Berryer ou d'un Lacordaire. La coupole s'effondrerait !... » Le dommage, c'est que l'abbé de Clérambault n'a rien dit qui se puisse entendre de la sorte, sans préalablement altérer son propos. Sachons gré à M. Victor Giraud d'avoir été plus curieux que ses devanciers et de nous avoir fait lire le texte même du directeur de l'Académie qui reçut le successeur de Bossuet. Que dit exactement Clérambault? Retraçant la carrière de celui qui n'était encore qu'un grand orateur, il arrive à l'époque où Louis XIV a voulu donner comme précepteur à son fils le premier prédicateur de son temps : « Alors, dit-il, se consacrant sans réserve à ce nouveau devoir... et méditant déjà des victoires contre les ennemis de l'Église, il laissa obtenir à ses rivaux le premier rang *qu'il pouvait occuper* dans l'éloquence... ; comme autrefois (si l'on ose comparer des hommes si différents) le premier des empereurs avait fait si noblement parmi les orateurs profanes, en préférant à cet honneur celui de subjuguer les ennemis de sa patrie. » Loin de diminuer Bossuet, Clérambault le loue d'avoir volontairement renoncé à « faire valoir les talents qu'il avait reçus du ciel pour l'éloquence » ; et, dans un autre passage de son discours, qu'on se garde bien de citer, il déclare sans ambage

que, dès les premières années de sa jeunesse, l'orateur connut de « si grands succès qu'en peu de temps il obscurcit la plupart de ses égaux ». Voilà les véritables paroles de Clérambault, et l'on conçoit que la Coupole ne se soit pas effondrée ! Elles ne faisaient, au reste, que prolonger l'écho de celles qui, trente années auparavant, accueillaient, au seuil de l'Académie, l'homme dont « les célèbres prédications » avaient recueilli « les applaudissements de toute la France ».

Peu convaincu par ces éloges, on tient d'autres arguments en réserve : « Voyez donc plutôt la liste des chaires où Bossuet fut invité à monter, nous dit-on : ce sont chaires de second ordre presque toujours. Très certainement, on ne se disputait pas cette parole. » En fait que voyons-nous? Dès 1657, l'abbé Bossuet, qui réside habituellement à Metz, est appelé à Paris, où sa réputation ne tarde pas à se répandre et où il fait des apparitions de plus en plus fréquentes : il y prononce trois sermons à l'abbaye de Saint-Victor, puis en l'église de Saint-Paul. En 1658, il prêche le carême aux minimes de la Place Royale « avec un concours universel ». En 1660, il parle en l'église des Feuillants devant la reine, conduite par ses dames d'honneur qui lui ont répondu du prédicateur : le succès du sermon est si grand que la reine le redemande à l'heure même pour l'année suivante. C'est chez les Carmélites que, cette fois, Bossuet se fait entendre et nous savons, par les témoignages du temps, qu'il « y attira un grand concours », qu'il « mérita toutes sortes d'éloges », et que « les gens doctes qui y assistaient en grand nombre s'attroupaient ensuite dans la cour pour s'en entretenir ». Ces « gens doctes » n'étaient autres que ces messieurs de Port-Royal ; « cantonnés à tous les coins de l'auditoire, ils étaient les plus vifs à exciter les applaudissements ». Et Le Dieu remarque à leur propos que « le zèle et la liberté apostolique du prédicateur, ses grands talents, sa sublime éloquence, son savoir, sa piété, sa doctrine si solide, si saine, si chrétienne, étaient d'assez puissantes raisons pour les attirer comme tant d'autres de tout rang et de toute condition ».

La même année — il avait alors trente-quatre ans — Bossuet prêcha pour la première fois devant le roi et, tout de suite, le carême de 1662, dans la chapelle du Louvre à Paris. « Le roi, nous disent les contemporains, en fut si content qu'il fit écrire de sa part à M. Bossuet le succès des prédications de son fils et la satisfaction qu'il en avait. » En 1665, c'est dans l'église de Saint-Thomas du Louvre, où toute la cour et les reines le vont entendre, qu'il prêche le carême ; puis il prononce le panégyrique de saint Thomas d'Aquin, chez les Jacobins de la rue Saint-Honoré, où la reine le suit : « Les anciens de ce monastère, écrit son biographe, se souviennent encore de l'affluence

de la Cour et du succès de la pièce. » Quelques mois plus tard, la reine-mère assiste au sermon qu'il fait à Saint-Sulpice et, de plus en plus charmée par ses talents, elle le donne au roi pour prédicateur à la Toussaint et pour l'Avent qui suit. Après l'avoir écouté à Paris, dans la chapelle du Louvre, le roi prend tant de goût à son éloquence qu'il le retient encore pour le carême de 1666... Mais on n'en finirait pas d'énumérer les chaires où Bossuet, sollicité de toutes parts, se fit entendre de 1660 à 1670.

Quoi qu'il en soit, on ne soutient pas avec moins d'assurance que le siècle de Louis XIV est resté insensible à l'éclat de cette parole ; et l'autre « preuve » qu'on en donne c'est qu' « *aucun texte contemporain* ne nous a rendu présente la prédication de Bossuet ». « Pourquoi faut-il que nous ne sachions rien, absolument rien, de son éloquence parlée? », demande ce malicieux critique qui, par ailleurs, s'afflige et s'excuse de devoir suppléer à ce manque par des « conjectures d'imagination extrêmement chétives. » « Ici encore, dit-il, l'étrange destinée de Bossuet le poursuit, l'accable et nous le dérobe » ; et le regret qu'il en exprime a un ton si sincère que, pour un peu, l'on se sentirait prêt à le déplorer avec lui. Pas un document, pas un seul témoignage sur la parole de Bossuet? Nous en possédons au contraire, et en telle abondance, qu'on ne saurait les citer tous, car sans parler de ceux de Mme de La Fayette, de La Bruyère, de l'abbé de Fromentières, du Père de La Rue, il suffit d'ouvrir les *Mémoires* de Le Dieu pour n'avoir que l'embarras du choix. Mais on préfère les passer sous silence, en récusant de façon implicite ces témoignages dont Sainte-Beuve, si informé des choses de ce siècle, si difficile dans le choix des autorités qu'il invoque, faisait pourtant le plus grand cas : « Les succès de Bossuet dans les chaires de Paris y sont peints, dit-il, avec une vivacité et avec une grâce qu'on ne s'attendait pas à trouver dans un compte rendu de sermons : *on y assiste* à ce premier règne de la grande éloquence avant la venue de Bourdaloue. » Et toujours à propos des *Mémoires* de Le Dieu, il ajoute : « Ces discours *si loués des contemporains* et qu'ils s'accoutumaient à personnifier dans le mot du texte toujours heureusement choisi, ce *Depositum custodi* prêché devant la reine-mère, ce *Surrexit Paulus* de l'abbé Bossuet, comme on les appelait, *nous deviennent présents et distincts, chacun ayant sa physionomie particulière.* Le sermon de la « Vocation », fait en vue de confirmer la conversion de M. de Turenne (1668) était mentionné par les Carmélites, chez qui il fut prêché, comme un sermon « d'une exquise beauté », et des explications des Épîtres, faites à leur parloir, vers la même époque, sont données par elles comme ayant été d' « une beauté enchantée ».

« Qu'on remarque cette nuance d'éloges, dit Sainte-Beuve ; elle revient perpétuellement sous la plume de l'abbé Le Dieu, soit qu'il cite des témoins plus anciens que lui, soit qu'il parle de ce qu'il a entendu lui-même. C'est qu'en effet, celui qu'on a appelé « l'Aigle de Meaux » était essentiellement remarquable par un caractère de douceur et d'onction... *Après les témoignages recueillis par Le Dieu, il n'y a plus moyen d'en douter :* le caractère ordinaire des discours de Bossuet, tels qu'il les faisait avec une grande abondance de cœur et une appropriation vive de chaque parole à son auditoire, c'était d'être touchants, d'ouvrir les cœurs de tous comme il y ouvrait le sien, de faire couler les larmes, de persuader enfin, grand but de l'orateur. « Comment faites-vous donc, Monseigneur, pour vous rendre si touchant, lui disaient Mmes de Luynes, ces deux nobles et saintes religieuses de Jouarre, après l'avoir entendu ; vous nous tournez comme il vous plaît et nous ne pouvons résister au charme de vos paroles. »

Il fallait, en effet, qu'il y eût bien du merveilleux dans ses discours pour qu'ils reçussent des applaudissements si divers. « C'était déjà, nous dit Le Dieu, un spectacle ravissant de le voir en chaire avec cette grâce qui lui conciliait d'abord ses auditeurs. » Mais sa manière toujours nouvelle de traiter son sujet, d'y accommoder son éloquence, était plus saisissante encore : « Aux grandes prédications, aux simples entretiens, aux conférences particulières, il traitait le dogme et les mystères avec la même facilité que la morale et les vertus. Il excellait dans la dogmatique par sa sublimité ; dans le pathétique il s'insinuait jusqu'au plus intime par ses tours nouveaux et inconnus. Ses tendres yeux, son air accueillant, sa voix douce, son geste modeste et naturel, sa noblesse et sa dignité, tout parlait, tout était passionné. » Et les mots de « grâce », de « charme » sont ceux qu'on retrouve sans cesse dans la bouche de ceux qui l'ont entendu.

En dépit de tant de souvenirs émus, pittoresques et qui nous permettent de le voir, de l'entendre dans la chaire, on prétend encore que Bossuet nous « échappe ». « Son geste, sa voix, son action oratoire, son empire sur ses auditeurs, mystère », écrit cet ecclésiastique qui se fait à sa façon l'écho de la tradition voltairienne. Mais c'est trop accorder à une « énigme » que l'on n'a créée de toutes pièces que pour la laisser sans réponse. La réponse, ce sont les faits qui nous la donnent : nous n'avons eu qu'à les laisser parler.

Henri Massis.

LA VIE A L'ÉTRANGER

MAUVAIS TRAVAIL

La nouvelle diplomatie en est arrivée à ce degré d'ineptie de ne pas même savoir ordonner un plan de travail. Trois débats sont en vue : la seconde Conférence de La Haye, la session périodique du Conseil de la Société des Nations et la Conférence navale de Londres. Sans hésiter, un collégien classerait les trois affaires selon l'ordre d'urgence, de manière à éviter les chevauchements. La réunion de Genève n'est pas d'un intérêt palpitant, mais il faut respecter les rites, alors surtout que l'on a pris la décision sage de les espacer. Le dernière assemblée a réduit le nombre des sessions du Conseil de quatre à trois, en fixant au 20 janvier le meeting d'hiver. Cela peut très bien s'arranger. Avant et après, le temps ne manque pas pour les autres débats. Le désarmement naval est à l'ordre du jour depuis des années, on ne fera croire à personne qu'un retard de quelques semaines empêcherait la terre de tourner. L'ajustement du plan Young est plus pressant. Encore ne faut-il pas exagérer. Même en restant les yeux fixés sur l'échéance du 30 juin, on a plus de six mois devant soi. C'est plus qu'il n'en faut pour les décisions et les ratifications. Il y a quelque chose de plus important que de faire vite, c'est de faire bien.

Mais c'est le dernier souci de ceux qui veulent à tout prix que la seconde Conférence de La Haye soit étranglée au début de janvier, et qu'envers et contre tout, la Conférence navale commence le 21 janvier pour escamoter, entre les deux, le Conseil des Nations. Qu'on ne

vienne pas nous parler de susceptibilités ou de priorités. Il saute aux yeux que Washington tient à bien montrer qu'il ignore Genève et que sa combinaison de désarmement est complètement indépendante de celle de la Société des Nations. Voilà bien l'occasion de réagir pour ceux qui prétendent que le débat de Londres doit avoir un caractère purement préliminaire, les décisions étant réservées à la future Conférence générale dont l'initiative reste à la Ligue des Nations. La faiblesse qui n'ose même pas opposer aux Anglo-Saxons un argument aussi logique est d'autant plus significative que l'on s'engage délibérément à l'aveuglette, sans se soucier des incertitudes des travaux préparatoires.

Où en sont-ils ces fameux travaux préparatoires, même pour la Conférence de La Haye? Bien malin qui pourrait le dire. Les nombreux comités institués pour étudier les éléments de la liquidation ont bien déposé des rapports. Cependant le secret gardé sur leurs délibérations n'a pu aller jusqu'à dissimuler le caractère aléatoire de certaines décisions essentielles et l'impossibilité de surmonter de sérieux obstacles.

Le Comité de Baden a élaboré les statuts de la Banque internationale dans des conditions dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles suspendent toute appréciation. Dès que la combinaison a été divulguée, on s'est trouvé en face de dilemmes troublants. L'établissement doit être ou une grande banque d'affaires ou un simple rouage de transmission des réparations. S'il se borne à prendre la place de l'agent général des paiements du plan Dawes, d'où viendra l'argent nécessaire pour permettre à l'Allemagne de payer, rien que sur sa part de bénéfices, les vingt-deux dernières annuités des dettes de guerre? Si la banque devient un grand consortium d'affaires, que reste-t-il de l'indépendance des nations? Et si elle ne concentre pas les crédits, à quoi sert-elle? Il s'en faut de beaucoup que le projet de statuts publié donne la clé de ces énigmes. On dit bien ce que la banque ne pourra pas faire : émettre des billets, spéculer, s'engager dans des entreprises qui ne lui laisseraient pas de disponibilités liquides. Ce qu'on ne dit pas, c'est ce que la banque pourra faire. En fait d'apaisement aux susceptibilités nationales, on établit le régime du *liberum veto*. Le représentant de toute nation associée peut s'opposer à une affaire qui lui déplaît. De deux choses l'une : ou bien cette clause n'est qu'un trompe-l'œil, ou bien elle doit tout paralyser. Qu'il s'agisse d'affaires ou de politique, *liberum veto* signifie impuissance. On serait curieux, par ailleurs, de savoir ce que les gouvernements pensent du projet et en particulier le gouvernement britannique. M. Snowden annonçait trente-six

amendements. Qu'en est-il advenu? Allons-nous les voir reparaître à La Haye?

Pour d'autres éléments de la liquidation, il n'y a même pas à poser des points d'interrogation. Les désaccords sont flagrants.

Le comité chargé de préparer le coup d'éponge sur le passé a retrouvé l'âpreté de M. Snowden. L'aventure ne manque pas d'ironie. On se rappelle avec quelle ardeur les Anglais ont soutenu qu'il fallait à tout prix en finir avec les opérations de guerre et particulièrement avec les ventes des biens particuliers qui ont été saisis, contrairement à toutes les traditions du droit des gens. Les observateurs attentifs n'ont pas été longs à discerner que cette généreuse ardeur procédait de sentiments d'un altruisme assez particulier. Suivant les dispositions prises entre les Alliés, les recettes de la liquidation des biens privés devaient être versées à la caisse commune et réparties d'après les pourcentages de Spa révisés à Paris. Les Anglais n'ont jamais produit de comptes et on disait couramment à La Haye qu'ils s'étaient adjugé de ce fait un nombre fort coquet de milliards. Du moins se flattait-on, en suspendant l'opération, de satisfaire à la fois l'esprit de Locarno et les scrupules anglo-saxons. Grande erreur. M. Snowden a bien accepté de garder l'argent tombé dans sa caisse. Mais il s'est fâché tout rouge, quand les Allemand sont demandé le versement des excédents qui apparaissent après le règlement des opérations en cours. Il s'agit de quelque 1 200 millions de francs. Bonne aubaine pour un gouvernement socialiste qui songe à étendre les primes au chômage jusqu'aux enfants en nourrice.

Les débats du Comité des réparations orientales sont plus graves. Songez que, si on veut compléter la lessive, il faut fixer définitivement les réparations de l'Autriche, la Hongrie et la Bulgarie, réviser les répartitions, boucler les comptes de liquidation des biens privés, enfin achever l'enterrement de la fameuse opération des dettes de libération qui prétendait faire supporter aux États, délivrés du fait de la guerre, une partie des frais de la victoire. Un véritable casse-tête. On se trouve en face d'une Autriche absolument insolvable, d'une Hongrie et d'une Bulgarie encouragées par des moratoires partiels, peu soucieuses de supporter les conséquences des concessions faites à l'Allemagne et à l'Angleterre, mais qui, par contre, réclament impérieusement l'exécution des clauses des traités de paix garantissant le remboursement des biens privés situés dans les immenses territoires annexés par les vainqueurs. Il en résulte que les Hongrois peuvent réclamer plus qu'ils ne devraient payer. Et on s'étonne de les voir refuser le coup d'éponge en s'obstinant à invoquer l'intervention de la Société des Nations qui, depuis des années,

s'épuise en vains efforts à régler la fameuse querelle des optants. Encouragés par l'exemple, les Bulgares crient qu'on les écorche, quand on leur parle de payer trente-six annuités de douze millions et demi de francs-or. Et pourtant il faut trouver de l'argent pour couvrir les dettes de guerre maintenues par l'âpreté des États-Unis et pour faire face aux exigences de M. Snowden. Tout ce que le Comité a pu faire a été d'établir un plan de partage sur le papier, s'en remettant aux gouvernements de vaincre les résistances.

C'est ici que l'affaire risque de devenir tout à fait scabreuse. Il a suffi de l'esquisse d'un geste de pression sur la Bulgarie pour réveiller les intrigues politiques. Les Bulgares croyaient pouvoir compter sur la neutralité de l'Italie qui leur marque quelque bienveillance et pour cause. La Bulgarie fait contrepoids à la Yougoslavie, dont les relations avec l'Italie restent plus que froides. Grande désillusion à Sofia. Les Italiens se sont joints aux Anglais et aux Français pour présenter la facture. Que voulez-vous, ils ont besoin, eux aussi, d'argent pour tenir les engagements pris envers M. Snowden, et ils ne peuvent recevoir cet argent des Tchécoslovaques que si l'on fait payer les vaincus. Ce n'est pas la seule raison. Le gouvernement de M. Mussolini se défie du ministre des Affaires étrangères, M. Bourof, soupçonné de flirter avec la France. Parlez-nous des Hongrois ! Sur eux on peut compter pour contenir les Yougoslaves. Aussi l'on y regardera à deux fois avant de leur adresser des rappels à l'ordre. Voilà le magnifique esprit de concorde et de confiance qui se développe autour de la grande liquidation. Cela ouvre de belles perspectives sur la nouvelle Conférence de La Haye.

Et de plus belles encore sur la Conférence de Londres. En effet, pour la France, tout le problème des armements navals tourne autour des rapports avec l'Italie, et les rapports avec l'Italie sont à la merci de l'équivoque de l'Adriatique. Un technicien anglais éminent, l'amiral Richmond, a exposé d'une manière lumineuse, dans *le Times*, que les armements sont déterminés par la préoccupation non pas de concurrencer un plus fort, mais de dominer un plus faible. C'est la vérité même. C'est contre la France et non pas contre l'Angleterre que l'Allemagne construisait sa flotte avant la guerre. La France, bien que maîtresse d'un vaste empire colonial qui pourrait éveiller bien des convoitises, admet la supériorité des États-Unis, de la Grande-Bretagne et du Japon. Mais elle se préoccupe du fait que la flotte italienne pourrait entraver les communications entre l'Afrique du Nord et la Métropole. De même l'Italie se soucie beaucoup plus des menaces en germe dans l'Adriatique que de l'équilibre dans le bassin occidental de la Méditerranée, dont la flotte anglaise reste l'arbitre.

C'est pour cela qu'il n'y a pas eu de concurrence navale franco-italienne jusqu'au jour où une tentative de réglementation arbitraire a réveillé les préoccupations politiques. Et ce sont ces préoccupations politiques qui rendent l'entente si difficile qu'on a de la peine même à engager la conversation.

En voulez-vous la preuve? Rien de plus facile. Les Français protestent, quand ils voient invoquer le principe de l'égalité avec l'Italie, qu'ils ont accepté à Washington pour les cuirassés dans un moment de défaillance. Une faute qu'il faut bien se garder de renouveler, dit-on, et qui s'est trouvée atténuée du fait que les deux pays n'ont pas eu les moyens de s'offrir des mastodontes à un milliard pièce. Mais combien de Français savent que l'Italie a 12 croiseurs et la France 9 seulement ; l'Italie 59 torpilleurs et la France 51? C'est seulement dans le chapitre des sous-marins que la France reprend l'avantage, et de loin, avec 79 unités contre 34. Personne ne s'en inquiétait parce que chacun construisait à sa guise suivant ses conceptions. Tout change maintenant qu'on prétend établir un équilibre mathématique. La hantise de l'Adriatique reparaît. Les Italiens, qui ne se troublaient pas des sous-marins français, adoptent la thèse britannique qui condamne ces engins. Pourquoi? Parce qu'il ne s'agit plus d'équilibre dans la Méditerranée, il s'agit d'enlever aux Yougoslaves un moyen de combat d'une grande efficacité dans une mer étroite.

Les journaux italiens ne dissimulent pas cette préoccupation dominante. Toutes les considérations techniques s'effacent devant le problème politique. Nous retrouvons le malentendu qui pèse sur les relations franco-italiennes depuis l'échec du rapprochement italo-slave et la conclusion du pacte franco-serbe. Il ne manquait vraiment que de souligner ces suspicions en envoyant une escadre française accompagner jusqu'à Sebenico deux sous-marins yougoslaves construits dans les chantiers français. Pour donner à nos adversaires une pareille arme contre nous, il ne fallait rien moins que l'inspiration de la franc-maçonnerie, aussi honorée à Belgrade qu'elle est répudiée à Rome. Aucun doute n'est possible. Cette belle idée revient au chef d'état-major général de notre marine, l'amiral Violette, dont les relations avec les loges sont notoires. Elle prépare de l'agrément à la Conférence de Londres et peut-être aussi des épreuves plus cruelles pour le pacte Kellogg que les palinodies russo-soviétiques.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

M. GEORGES BERNANOS

Il y a un an que *la Joie* a paru dans les fascicules de *la Revue universelle*. C'est un honneur pour la revue, que d'avoir été la première à publier l'œuvre qui vaut à Georges Bernanos la consécration de son talent par un grand jury littéraire. Faut-il maintenant alourdir d'un commentaire ce beau succès? Nos lecteurs, pas plus que les membres du jury Femina, n'ont eu besoin qu'on leur donne des raisons d'admirer *la Joie*. Du moins, sans courir après la victoire, pouvons-nous saisir l'occasion qui nous est offerte d'exprimer en quelques mots notre sentiment sur un écrivain dont l'importance grandit tous les jours. Aussi bien, est-il difficile de considérer les livres déjà publiés de M. Georges Bernanos, sans songer à ceux que nous attendons de lui : il y a là un tempérament d'une puissance et d'une variété telles qu'il suggère à l'avance cent possibilités éblouissantes. Moins que tout autre, M. Georges Bernanos est l'homme d'un livre, fût-ce d'un volume comme *Sous le soleil de Satan*. C'est l'homme d'une œuvre, — une œuvre qu'on ne peut prévoir avec précision, mais qui devra être conforme à cette nature énergique et féconde.

M. Léon Daudet, qui est décidément le grand critique de notre temps, est allé tout droit au caractère essentiel de Bernanos, le jour où il a parlé de son « inapaisable véracité ». C'est là que réside la plus grande force de cet impérieux talent. M. Bernanos met au-dessus de tout le goût du vrai. C'est un goût qu'on ne satisfait pas sans combat,

ou, à défaut, sans une patiente ténacité pour dénouer le réseau des compromis dont la vie est enveloppée. M. Bernanos a choisi le combat, ou, plus exactement, le combat était dans son tempérament : il le mène sous toutes ses formes, avec le feu de la polémique, avec le fouet de l'ironie, ou, plus simplement mais non moins audacieusement, avec le froid courage du juge qui découvre la vérité et qui la montre, impitoyable. Cependant, une nature d'écrivain se développe et se fortifie au milieu des livres. M. Bernanos devait trouver, dès son jeune âge, des œuvres littéraires avec lesquelles il se sentît en affinité et qui lui fournissent un enseignement. C'est le propre des personnalités comme la sienne, de tirer le plus d'enrichissement qu'il se peut de l'héritage intellectuel amassé par les générations. M. Georges Bernanos est le fils d'un homme qui lisait avec passion Balzac et Drumont. Il a grandi au milieu de ces deux influences. Ce sont des souvenirs qu'il a évoqués lui-même. Balzac était enfermé dans une bibliothèque dont il déroba la clef quand il avait treize ans. A l'âge où les jeunes garçons lisent des romans d'aventure, il dévora *la Comédie humaine*, il sentit son cœur battre à se rompre, en découvrant ce monde prodigieux, dont le romancier avait dénudé toutes les passions, exploré les plus profondes misères. Dès ce jour-là, peut-être, les romans qu'il devait écrire lui-même naissaient en lui à son insu. Quant à Drumont, son père le lisait à haute voix, comme tonique contre les journaux qui le mettaient en colère. C'était une maison où l'on vivait les idées. Drumont, dans l'éducation du jeune Bernanos, faisait figure de héros dressé contre le mensonge social. Maintes pages de *l'Imposture* et de *la Joie* portent la trace de cet héroïsme, inaccessible à certaines lâchetés. La vérité la plus brutale ne fait pas peur à Bernanos. Il aime au contraire la rudesse dont s'accompagne parfois la franchise. Son christianisme soutient cette volonté d'écarter toute feinte, de démasquer toute fausse valeur. C'est le premier effet de la formation catholique, que de donner à un écrivain comme celui-ci la force d'atteindre les plus redoutables vérités. Il l'a dit lui-même (au cours d'une déclaration à M. Frédéric Lefèvre) : « Un jeune Français né catholique et de sang latin peut naturellement aller fort avant dans le mal : il n'en est pas dupe. Il sait le nom de chacune des forces qui se disputent ses sens et sa raison. Il en connaît les espèces et les genres... » Ainsi la véracité d'un Bernanos trouve-t-elle dans le catholicisme son climat le plus favorable, celui où elle pouvait le plus entièrement se satisfaire.

Elle y trouve aussi les meilleures conditions pour réaliser une œuvre positive. Le goût impitoyable du vrai peut mener à un pessi-

misme dissolvant. Mais Bernanos est sauvé de la misanthropie par une ardente charité. Les mouvements généreux de son indignation sont promptement suivis d'une sérénité qui considère sans amertume les pires aspects du monde. Son christianisme n'a pas besoin de se faire complice de fausses perfections pour accueillir, tel qu'il est, avec toutes ses tares, l'univers dont il adore le Créateur. Et c'est ce sentiment ou, pour parler selon l'Église, cette vertu, dont saint Paul a dit qu'elle prime toutes les autres, qui va lui permettre de faire l'unité dans un monde où la seule connaissance du mal n'apportait que de terribles dissociations.

Dire que l'œuvre de Bernanos est éclairée d'une vérité plus élevée que toute autre, parce que c'est la vérité suprême, voilà un éloge qui réserverait aux croyants la pleine admiration de cette œuvre. C'est pourquoi nous aimons mieux faire ressortir ce qui, dans le christianisme, apporte, chez Bernanos, un enrichissement des seules valeurs humaines : c'est un ordre intérieur auquel ces valeurs doivent tout leur prix, par lequel elles ne sont pas seulement augmentées, mais en quelque sorte recréées, puisque cet ordre leur donne l'unité. M. Louis Bertrand a écrit, ici même, après *l'Imposture :* « Un nouveau domaine, un domaine immense est ouvert au psychologue : celui de l'homme intérieur, non coupé de ses origines et de son ambiance surnaturelles. Ce domaine est autre chose que celui de la pathologie ou de la criminologie où veulent nous entraîner les imitateurs de Dostoïevsky. » On peut aller plus loin : le domaine de Bernanos est à celui de Dostoïevsky comme fut, — si l'on ose une telle comparaison — le monde issu de la Création par rapport au chaos dont il était sorti. Que l'on y prenne garde : les incessantes découvertes de la psychologie, à force de décomposer l'être humain, en ramenaient les éléments à l'état d'incohérence originelle dont la créature humaine est le contraire : car un ordre a présidé à la création de l'homme. La littérature tombait dans une anarchie qui ne laissait que deux partis à prendre : ou bien celui du désespoir, en face de cette désagrégation totale, ou bien celui de l'hypocrisie, qui s'accommode de confusion et d'aveuglement. A moins que, sans rien voiler et sans rien refuser de ces troubles éléments dont nous sommes faits, un esprit osât les recomposer selon la loi qui leur a donné la vie. C'est le propre de l'œuvre de Bernanos. En un temps où, à la suite de Dostoïevsky et aussi de Proust, tout dans l'univers semblait se dissoudre, à commencer par nous-mêmes, il est l'écrivain qui a rendu au composé humain un ordre sauveur.

Il faudrait ajouter que, du point de vue de l'art littéraire, c'est un service dont on doit être également reconnaissant à Bernanos.

Le roman, — ce genre que nous voudrions d'autant moins imparfait que nous y voyons une plus poignante expression de l'humanité, — le roman souffre du désaccord, auquel on n'a pas trouvé de remède, entre l'art et la vie. Il en est encore à chercher l'ordre esthétique qui a donné à d'autres genres leur perfection. Le mal était aggravé par le désordre interne dont nous venons de parler. Il est vrai qu'une pensée a l'art qu'elle mérite ; et rien, peut-être, ne convenait mieux à l'expression de certaines déliquescences que l'art hybride, à mi-chemin de la prose et de la poésie, auquel le roman contemporain doit d'épouvantables chefs-d'œuvre. Mais c'était là une perfection à rebours, un dérèglement plus accompli.

En restaurant l'ordre psychologique, Georges Bernanos n'a pas apporté au roman la forme d'art qui lui fait défaut. Du moins lui a-t-il donné une force et un équilibre qui lui ont souvent manqué. Sans rien préjuger du talent de l'auteur, nous dirions volontiers qu'un roman écrit par un catholique a plus de chances d'échapper aux dangers qui menacent ce genre, sujet aux divagations. L'ordre a partout sa valeur, quelles que soient ses modalités ; il ne peut suppléer à des insuffisances qui tiennent à la nature des choses, ce qui est le cas du roman. Cependant s'il est vrai que les romans soient des livres dont tout l'art consiste à évoquer intensément la vie, l'écrivain qui donne à la vie non seulement tout son sens, toute sa portée, mais toute son harmonie, devra en tirer les livres les plus grands qu'il soit donné à un romancier d'écrire.

André Rousseaux.

LES BEAUX-ARTS

CENT ANS DE VIE FRANÇAISE

Le centième anniversaire de la *Revue des Deux Mondes*, célébré le mois dernier avec la solennité qui convient aux fastes de nos institutions nationales, nous a valu, à la galerie Charpentier, une très belle exposition de reliques et souvenirs littéraires, relatifs à l'histoire de cette célèbre publication. C'est bien en effet un siècle de vie française qui se trouve ramassé là, dans cette émouvante réunion de portraits, de bustes, de bibelots, de lettres et de manuscrits. L'ensemble est des plus séduisants. L'élément romantique y domine, débordant quelquefois le cadre, qui ne pouvait être très strict, et nous serons certainement les derniers à nous en plaindre. La tragédienne Rachel ne peut évidemment compter parmi les collaborateurs de la fameuse revue saumon : mais Alfred de Musset l'y a louée, et le prétexte est suffisant pour faire figurer la grande artiste dans ces vitrines et sur ces cimaises. C'est ainsi qu'on y voit un moulage exquis de son pied, qui eût été capable de chausser la gentille pantoufle de la microscopique « marraine », également présente, pour avoir servi de presse-papiers au prince Phosphore de Cœur Volant : ces muses étaient décidément de petite pointure. Les relations de Balzac et de Victor Hugo avec la *Revue* n'ont pas été longtemps suivies : on a fait cependant la part belle et large à ces maîtres. A Baudelaire aussi, qui ne collabora qu'une fois à la publication de Buloz, où parut le premier bouquet des *Fleurs du mal*, d'ailleurs accompagné d'une prudente note de la rédaction, en manière d'excuse au lecteur pour une démarche

si étrange. Mais la *Revue des Deux Mondes* est un salon, qui mêle avec une égale courtoisie ses visiteurs de passage à ses familiers plus constants : c'est son droit, comme elle a celui d'être pareillement fière, après coup, des uns et des autres. Et l'on ne la chicanera pas non plus sur ce titre, par ailleurs si justifié, de « cent ans de vie française », quand bien même ne s'y retrouvent pas quelques noms éminents du siècle : Flaubert et Barbey d'Aurevilly, pour ne citer que ces deux absents, qui n'y ont jamais collaboré.

Entre tant de mérites évocateurs, nous savons gré à cette exposition de nous avoir révélé quelques fort beaux portraits d'écrivains fameux, jusqu'ici peu connus, conservés par des mains jalouses ou dans des collections éloignées. Nous pensons, par exemple, à l'étonnante esquisse de Delacroix, qui représente George Sand, prêtée par un amateur de Copenhague. Ce morceau provient d'une toile où figurait le portrait de Chopin, qui est au Louvre : ce tableau avait été coupé en deux parties, que l'occasion a permis de juxtaposer provisoirement dans une rencontre émouvante. A côté du Stendhal de Sodermark, une amusante effigie du consul de Civita-Vecchia, en son uniforme diplomatique, révèle un visage un peu inattendu, moins vraisemblable que celui du portrait de Versailles, qui fixe pour nous de la façon la plus authentique, la ressemblance du modèle, certifiée par d'autres images, qui prouvent la véracité de Sodermark. Nous n'acceptons pas très volontiers l'attribution d'une autre petite toile, représentant, devant un cabinet d'acajou, un numismate ou un banquier quelconque, qui nous est donné pour Henri Beyle : car la peinture aussi a sa crédibilité, et c'est précisément l'un des plus vifs attraits de cette exposition de fournir à ses visiteurs lettrés les plus utiles renseignements sur la concordance de ces portraits et des œuvres auxquelles ils font spontanément penser. Chacun de ces visages parle, en lui-même porte son drame, publie sa fatalité, livre sa confession. Comment ne pas être frappé du caractère possessif d'Hugo, dans la belle toile de Chatillon, où il tient son fils François de ses deux mains : son air fatal, fixé, absorbé par le rêve obscur qui le dépasse, cet air d'obsession et de volonté, si pleinement d'accord avec ses écrits de l'époque ! Et sa main de bronze, bien faite pour pétrir un monde ! Nous retrouvons ce même trait de dominateur dominé dans le grand marbre de David, à la stylisation intelligente. Voyez le Théophile Gautier, de Chatillon : ce beau jeune homme mélancolique, un peu bouffi, en habit noir, avec ses longs cheveux flottants ; ce qu'il découvre de timidité foncière chez cet Hercule qui se prétendait impassible et ne cachait peut-être, sous son verbalisme accentué, qu'une âme de grisette tendre, portant jusqu'à l'angoisse la crainte de laisser pa-

raître un sentiment. Et ce Chateaubriand tortu, dont tout l'orgueil est dans la tête. — Voici Vigny, en gendarme rouge. Quel visage insignifiant avait encore le poète à cette date, où il n'écrivait que *le Bal* ou *Dolorida!* Nous ne le retrouvons lui-même, réfléchi et fier, que dans son âge mûr, comme achevé par la souffrance et la pensée, en son identité la plus parfaite.

De tous ces visages, incontestablement le plus beau est celui de Lamartine : celui qui répondrait le mieux à l'idée qu'on aimerait se faire d'un poète tel que lui, seigneur par l'allure, la sereine hauteur du regard et du front, sans rien de médiocre ni de bas, et dont en vieillissant la tristesse ne s'accompagne d'aucun ravage, comme si cette âme sublime était restée en tout supérieure à ses tourments. — Mais la page peut-être la plus significative de tout ce groupe romantique, la voici : c'est le Lamennais de Paulin Guérin, terrible d'obstination tendue et de tragique fixité, avec sa tête rase et son regard de paysan mené par sa révolte et par son rêve, et dont les traits fatigués déjà se retrouvent, cette fois libéré par la mort, dans son effrayant moulage de décapité. (Voir plus loin, dans une autre vitrine, l'original de son testament, le vœu suprême, écrit de sa main, sans trembler, de la fosse commune où le grand fol de La Chesnais désira d'être confondu avec les pauvres, qu'il aimait.) — Tel est le service que les arts, quand ils s'entendent, peuvent se rendre. Rien n'est resté de l'œuvre extravagante d'un Lamennais. Mais nous pouvons nous émouvoir encore sur lui, grâce à la pénétration de son peintre, qui nous a laissé cette image : le lieu d'une pathétique rêverie, depuis un siècle dissipée. Ce sont là de précieux documents pour cela seul qui compte à nos yeux, au milieu de ces livres morts : l'histoire merveilleuse des hommes.

On ne dira rien de tout le bibelot accessoire qui donne à cette exposition son caractère anecdotique, assez frivole, mais au fond toujours amusant, et chargé de sens pour l'imagination des amateurs de bric-à-brac littéraire : la canne de Balzac, l'encrier d'Hugo, les dessins charmants de Musset, ou sa caricature de la princesse Belgiojoso qui lui valut tant de misères. Chacune de ces reliques parle à qui connaît sa petite histoire et point n'est besoin de répéter ici le catalogue. L'important, c'est cette réunion de physionomies, le caractère éminemment psychologique de cet assemblage instructif de tout ce qui a compté, intellectuellement, dans le siècle. On constate au surplus la qualité de ces portraits, et le bonheur qu'ont eu généralement ces illustres modèles, qui ont su rencontrer leurs peintres. Heureuse époque, où les arts étaient si proches l'un de l'autre, où ces poètes avaient le temps de se faire peindre si souvent, et par de beaux ar-

tistes assez cultivés, assez nourris pour les comprendre ! Nos contemporains n'ont pas cette chance. Il faut voir, au premier étage de la galerie Charpentier, où l'on a placé ce qui touche aux collaborateurs les plus récents de la *Revue*, l'indigence, la médiocrité navrantes de leurs effigies. N'aurions-nous plus de portraitistes et ne devrons-nous donc plus compter que sur les photographes pour laisser nos traits à nos petits-neveux? Tout donne à penser que les organisateurs futurs de l'Exposition du deuxième centenaire de la *Revue des Deux Mondes* ne connaîtront malheureusement rien de l'embarras où se sont trouvés ceux d'aujourd'hui, qui vraiment n'ont eu qu'à choisir.

Émile Henriot.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

ROLAND DORGELÈS

Dans cette salle de restaurant montmartrois, ils étaient combien, l'autre jeudi? Cent cinquante sûrement, deux cents peut-être.

Spectacle curieux. Droite et gauche, comme on dit, confondues, de José Germain à Giraudoux et de Pierre Scize à François-Poncet, il en était venu de tous les coins de l'horizon littéraire, de toutes les cases de l'échiquier politique, et tout ce monde s'entendait à ravir, communiant dans une même et évidente satisfaction. Satisfaction n'ayant d'égale que celle du responsable de cette union sacrée qui, impavide et souriant, la mèche en bataille, promenait sur cet étonnant amalgame le regard aigu de ses yeux vifs. Ce jour-là, les écrivains combattants fêtaient en un banquet l'élection à l'Académie Goncourt de leur président, Roland Dorgelès.

On dira encore que les gens de lettres sont envieux et se dévorent. Si jamais distinction échéant à l'un d'entre eux a provoqué une telle unanimité d'assentiment, une joie si sincère et si générale, c'est bien celle-là! C'est que « Roland », voyez-vous, vous qui ne le connaissez pas, c'est bien moins un confrère (et un grand) qu'un camarade.

Il ne m'a pas montré son courrier, mais je n'ai pas de peine à imaginer la teneur de la majorité des lettres qu'il a reçues, car son succès est le succès personnel de chacun de ses amis, et, parce que son livre immortel est le livre où toute une génération retrouve condensées ses douleurs, ses souffrances, c'est toute cette génération qui se trouve à l'honneur avec lui.

Et qui, lui? Un de ceux justement qui ont porté la plus lourde croix, celle du fantassin enlisé dans la boue, sans autres galons que ceux de caporal aux manches de la capote bleue, dans tout l'anonymat de sa tâche

écrasante et obscure. Il n'y a pas que chez les gens de lettres, qu'on se réjouit aujourd'hui. Demandez plutôt aux anciens du 39e (*dont combien pourtant ont entendu parler de l'Académie Goncourt?*) *si la gloire toute neuve de leur caporal n'ajoute pas en leur cœur comme une étoile à la croix de guerre de leur régiment, et si les* Croix-de-Bois *n'ont pas, depuis longtemps pour eux, orné la soie trouée de leur étendard du nom d'une victoire qui est aussi la leur? C'est qu'on l'aime, Roland, au* 39e, *comme on l'aime dans ce petit village champenois où il conçut son grand livre et où son souvenir est demeuré vivant. Alors c'est très naturellement aujourd'hui, qu'on veuille bien le comprendre, que tous les humbles de l'armée ou des lettres qui furent et demeurent ses camarades, partagent avec lui sa gloire, comme autrefois fraternellement ils partageaient leur « singe » et leurs reportages.*

Je vous entends, madame : Quel homme est-ce? La guerre, madame... Pardon. — Roland, madame... Eh bien, voyez-vous, Roland, on ne le décrit pas, je m'en aperçois au moment de le faire, sans doute un peu tard. A quoi bon vous dire son fin visage rasé, sa mèche, son œil perçant?

Voyez-vous, cet homme-là, c'est un tissu de contradictions, et pourtant tout est logique en lui. Il est parfaitement logique, quand on le connaît, que cet antimilitariste de 1913 *se soit volontairement engagé en* 1914 *par exemple. Sa force, au vrai, c'est sa puissance d'enthousiasme, ses irrésistibles élans de foi et de conviction. C'est un homme qui ne vieillira jamais, c'est un homme qui, au jour de sa mort, aura encore le cœur de ses vingt ans, ardent, généreux et fou; il sera capable ce jour-là, cinq minutes avant sa fin, de pousser des cris en bondissant pour défendre un ami, de s'emballer sur un vers ou un livre qui lui aura plu. Il y a en lui du don Quichotte et autant de Cyrano.*

Roland, c'est le plus sûr des amis. Pour un copain, il est capable de tout, j'entends de tout sacrifier de ses intérêts ou de ses plaisirs, afin de mieux lui venir en aide. Jamais, en aucune circonstance, un ancien soldat, écrivain ou pas, n'a eu en vain recours à lui. Ce ne sont pas les honneurs qui lui tourneront la tête, on peut en être assuré. Il ne les a pas quémandés — « à chercher les honneurs, a-t-il dit l'autre jour, on peut perdre le sien » — eh bien, maintenant qu'il les a, il les partagera avec ses amis : tous ceux de son âge, tous ceux de la guerre. « Je suis là-bas en subsistance, a-t-il ajouté en regardant ses camarades, mais je compte toujours à l'effectif de la compagnie... » Il n'avait pas besoin de le dire, car nul ne l'ignorait.

Roland, madame..., c'est aussi le plus joyeux compagnon, le fantaisiste le plus débridé, le compère à la verve la plus folle. Vraiment le hasard a bien fait les choses qui lui a attribué le fauteuil de Courteline. Il y a une parenté d'esprit entre l'auteur de Messieurs les Ronds-de-

cuir *et le petit journaliste qui, pour ridiculiser les fonctionnaires qui avaient inventé de mettre sous des vitres les tableaux du Louvre, alla jadis se raser devant* la Joconde.

Enthousiaste, généreux, joyeux... Quoi encore? Je vais vous le dire, madame. Jeudi, lorsqu'en quelques mots il eut remercié ses camarades — ses « copains » — de leur témoignage de sympathie, il conclut en ces termes :

« *Hier, chez Drouant où, pour la première fois, je m'asseyais, j'ai pensé à tous ceux qui, sans la guerre, auraient été là. J'ai pensé à Péguy, à Codet, à Psichari, à Muller : c'est la place de l'un d'eux que, sans doute, j'occupais. Et c'est pourquoi, fraternellement, sans aucune emphase, je bois, mes camarades, à la mémoire de tous les écrivains-soldats qui n'en sont pas revenus...* »

Et puis il s'est rassis dans un tonnerre d'applaudissements. Il était très pâle alors, il serrait fortement des mâchoires un peu tremblantes, il regardait dans le vide et l'on a vu s'embuer les yeux de celui qui eut jadis ce cri désespéré sur la misère des jeunes hommes « qui, à trente ans, ont plus d'amis dans les limbes éternels que sur cette terre »...

Comprenez-vous maintenant, pourquoi nous sommes tous d'accord pour l'aimer bien, Roland? Parce que c'est un « chic type ».

★★★

Le Théâtre : *Des pièces étrangères aux sifflets de la Comédie-Française.*

On a fait le compte : nous en sommes à dix-sept pièces étrangères depuis le début de la saison. La critique crie. Il est trop tard. On n'écoute d'ailleurs plus la critique. Elle compte de moins en moins. Ces jours derniers, directeurs de théâtres et directeurs de journaux se sont réunis et ont décrété qu'à l'avenir les critiques ne seraient plus invités aux représentations des ouvrages qu'ils ont à juger. Ce seront les directeurs de journaux qui recevront les invitations. Libre à eux d'en faire l'usage qu'ils voudront, et d'envoyer au théâtre un juge indépendant ou un agent de publicité, selon les cas. Étonnante décision qui marque la mort définitive de la critique en tant que corps. L'association professionnelle s'est plainte, comme il était naturel. Les directeurs de théâtres et les directeurs de journaux ont répondu avec une placide indifférence qu'ils maintenaient leur décision.

Qu'en dites-vous, mânes d'Armand Carrel et de Francisque Sarcey? Ce petit fait tout mince en apparence dit bien ce qu'il veut dire : le théâtre, la presse, deux maisons de commerce.

Alors, l'individu-critique, que devient-il là dedans? Le critique français, de septembre à fin novembre, a vu passer dix-sept pièces étrangères. Or, on a dit des pièces nationales que si l'on ne parlait que de celles qui méritent l'attention, l'on se tairait souvent. Du moins, il y a encore des pièces françaises qui méritent l'attention. Les scènes parisiennes offrent le même soir le nom d'Edmond Rostand et de M. Jean-Jacques Bernard, de M. Bernstein, de M. Guitry, de M. Pagnol (deux fois), de MM. Donnay et Descaves et de M. Giraudoux. Non seulement aucune nation étrangère ne peut offrir ni de près ni de loin une liste comparable, mais parmi les dix-sept pièces importées, en est-il une seule qui soit de taille à balancer une de celles dont on vient de citer les auteurs? Certainement non. Parmi ces dix-sept pièces, il en est une d'honorable, celle de l'Anglais M. Shériff ; une qui n'est pas dépourvue d'intérêt, celle des deux auteurs bolchevistes ; toutes les autres sont ou médiocres ou ridicules. Si notre théâtre est en crise, comme le prouve à l'évidence cette invasion étrangère, ce n'est certes pas cette invasion elle-même qui nous guérira. puisque les nations voisines sont encore beaucoup plus malades que nous.

Passons rapidement en revue ces ouvrages dont le besoin se faisait si peu sentir. Le meilleur est, on l'a dit, celui de M. Shériff, qui tient l'affiche du théâtre Édouard-VII depuis l'ouverture de la saison. *Le Grand Voyage* montre des officiers anglais engagés à la pointe du combat, comme disait Homère. Quelques scènes sont un peu gâtées par la déclamation, mais la plupart présentent, au contraire, ce réalisme solide et ces types savoureux qui se trouvent presque toujours dans les bons ouvrages britanniques ; il va de soi que le sujet ainsi traité est fort émouvant et son intérêt soutenu permet de distribuer l'ouvrage en une suite de scènes que relie un fil assez lâche, ce qui rend moins sensible le défaut ordinaire des œuvres anglaises qui est la faiblesse de la composition.

M. Sommerset Maugham est un écrivain remarquable : plusieurs nouvelles de *la Passe dangereuse* ou de *l'Archipel aux sirènes* ont un son qui pourrait bien être celui d'un maître. Mais *la Lettre* n'est pas une bonne pièce, et l'invention finale est un de ces pitoyables trucs qui ravalent le théâtre au niveau du cinématographe le plus ordinaire ; on voit se dérouler comme en rêve la scène d'assassinat qui a eu lieu avant le lever du rideau et que tout le problème a été de reconstituer. N'importe qui peut inventer de pareilles banalités.

La troisième pièce britannique, celle de M. Van Druten, est si banale qu'autant vaut n'en pas parler. C'est l'histoire de l'homme que perd une femme fatale et qui finit par la tuer. Nous avons cela chez nous.

Et voilà pour l'Angleterre.

L'Amérique nous envoie *Dans la rue*, de M. Rice. On nous avait déjà montré de cet auteur une prétentieuse *Machine à calculer* où il avait l'air de penser ; cette fois il montre une histoire, qui, réussie,

ne serait peut-être pas mal au cinématographe : un assassinat dans une maison de New-York avec les répercussions de l'événement dans la rue et les bruits authentiques enregistrés, dans les rues de New-York même, par le phonographe. C'est bien cela : cet art, bien qu'un écrivain de la valeur de M. Carco ait accepté de le contresigner, est juste au niveau du phonographe, et rappelle l'admirable définition du Nouveau Monde par l'écrivain catalan Santiago Rusiñol : un pays qui a passé sans transition du perroquet au phonographe.

Quant à la pièce de M. Sherwood, elle est jouée en anglais par une intrépide compagnie d'acteurs américains qui débarquent chez nous pour achever la conquête et la conversion de Paris, pareils à ces singuliers missionnaires de l'Y. M. C. A. qui vendaient des bibles aux Bretons pour les christianiser. Que peut valoir une telle tentative? Elle intéressera les Anglo-Saxons qui résident à Paris, et le tout petit nombre de Français assez familiers avec la langue anglaise pour suivre une représentation. Mais que l'on ne nous raconte pas qu'elle aidera les Français à connaître et à comprendre la pensée des Américains. Les Français qui savent couramment l'anglais sont une minorité infime et qui, par définition, est déjà renseignée ; les autres n'y comprennent rien.

Au reste, ils auraient quelque mal à comprendre l'ironie de M. Sherwood, qui nous explique d'une façon étonnante pourquoi Annibal n'a pas pris Rome, séduit par la femme de Fabius Maximus qui le convainc que la gloire n'est rien au prix de l'amour. Si c'est là dedans que la France ira pêcher la pensée de l'Amérique, dans ces fantaisies à la Bernard Shaw sur l'histoire romaine fournies par des acteurs qui parlent du nez ! Rome et Carthage expliquées aux Parisiens par les Américains, si vous croyez qu'il n'y a pas de quoi rire?

Et voilà pour l'Amérique.

La pièce bolcheviste de MM. Kirchon et Ouspensky, *la Rouille*, n'est pas la pire du lot. Elle est tendancieuse, puisque les Soviets ont jugé qu'elle servait leur propagande. Ce qu'elle montre de la vie en Russie est pour le moins sujet à caution ; mais elle montre du moins, ce à quoi l'on pouvait s'attendre, que l'esprit des Russes, leur façon de voir le monde et de le traduire, par conséquent, leur littérature et leur art dramatique, n'ont pas changé. Il s'agit ici de peindre la vie d'une « cellule » d'étudiants communistes et le caractère d'un des « profiteurs » de la révolution, celui-ci altérant la santé morale de celle-là. Constantin Térékine fut un des ouvriers de la révolution, mais le pouvoir l'a grisé, il terrorise la cellule à laquelle il appartient, contraint les femmes, ploie sa maîtresse en titre à la servilité, et finalement l'assassine. Il en prend tout aussitôt une nouvelle, qui découvre comment la première a péri. Elle se hâte, pour éviter un sort semblable, de dénoncer l'assassin à la justice du peuple : le noble métal bolcheviste sera débarrassé de la rouille légère des passions et des faiblesses humaines.

C'est bien le cas de répéter qu'on aime mieux le croire qu'y aller voir. Mais ce qu'on voit sans risque et sans bouger, c'est l'invariable fond de la littérature et de l'art russes : idées mystiques désordonnées, observation et rendu du détail méticuleux et impressionnants. Il y a certainement plus d'art ici qu'en Amérique. Mais au prix de quel néronisme éternel?

*
* *

Faut-il dire qu'en Allemagne le désordre paraît pire? La Russie aspire à un faux ordre niveleur, et il y a dans son désordre quelque chose d'animal et d'instinctif. La pièce allemande de M. Bruckner atteste, après tant d'autres signes, un désordre intellectuel, et il faut le dire comme conséquence, une débilité de pensée tout à fait extraordinaires. M. Bruckner, comme chez nous M. Pellerin, montre les compartiments d'un immeuble et j'imagine qu'il fait avancer la connaissance de l'humanité en présentant ainsi plusieurs sujets côte à côte. Les ménages qui nous sont ainsi présentés par éclipses sont invariablement composés d'êtres tarés, de *Criminels*, comme le pose le titre de cette pièce absurde. Qu'il y ait de mauvais instincts au cœur de l'homme, la belle découverte, et comme on a attendu M. Bruckner pour en recevoir l'épouvantable révélation ! Cette banalité est présentée par des procédés que leur air bizarre n'excuse pas d'avoir traîné partout. Cette façon de découvrir l'intérieur des maisons est celle du *Diable boiteux*, cette vue sur l'abomination humaine est déjà dans un roman de M. Barbusse intitulé *l'Enfer*, et l'on a rappelé que le truc qui consiste à montrer les compartiments d'une maison tour à tour vient d'une pièce de M. Pellerin. Le désordre allemand est dépourvu d'originalité à un point qui émerveille.

C'est encore M. Pitoeff qui a monté cette folle platitude. Il a tort, à tel point que le public le lui fait sentir. Ses affaires vont mal, et c'est sa faute.

*
* *

Des confrères ont cherché à se consoler des Américains avec M. Porto-Riche, de qui le modeste théâtre Albert Ier monte deux courtes pièces, une laborieuse fantaisie de cet antique de bazar qui faisait illusion au temps du Parnasse, et une de ces pièces dont on vante le réalisme parce qu'elles étalent beaucoup de laideur. Cette oscillation de la fausse poésie romantique à la bassesse, c'est encore une des formes de l'invasion, la plus ancienne et la plus dangereuse de tous : le théâtre d'Israël.

Alors, dans ces conditions, on se sent une sorte d'indulgence pour la pièce de M. Achard que les abonnés de la Comédie-Française ont saluée par des sifflets. L'étrange manifestation, et qui tombe tellement à contresens qu'elle oblige à défendre un auteur pour qui l'on n'éprouve pourtant guère de sympathie ! Mais la justice est la jus-

tice : siffler la *Belle Marinière*, en ce moment précis, c'est un modèle de sottise. Si cette pièce n'est pas un chef-d'œuvre, elle n'offense rien ni personne. Elle cherche à montrer des cœurs simples et honnêtes (ce n'est pas toujours le cas chez M. Achard, ce l'est ici). Si l'on tire un sifflet à la *Belle Marinière*, il faudra tirer le canon chez M. Pitoeff, et employer la dynamite contre les pièces américaines.

Lucien Dubech.

Le Prix de la Revue universelle.

Nous avons annoncé, dans notre numéro du 1er décembre, la création d'un prix de la *Revue universelle*, destiné à un ouvrage de philosophie, de critique ou d'histoire, à un essai de haute littérature.

Voici les conditions du Concours :

1° Un prix d'une valeur de *quinze mille francs* et un second prix d'une valeur de *cinq mille francs* seront attribués pour la première fois, le 31 mars 1930, aux manuscrits qui auront été choisis ;

2° Les manuscrits devront être inédits ; ils pourront avoir de cent à trois cents pages d'impression ;

3° Les manuscrits devront être adressés, en double exemplaire dactylographié, à M. le secrétaire du *Prix de la Revue universelle*, 157, boulevard Saint-Germain, Paris-VIe, avant le 31 janvier 1930 ;

4° *La Revue universelle* publiera les ouvrages auxquels les prix seront attribués. Elle se réserve le droit de faire paraître les textes présentés au concours.

Sous la présidence d'honneur de M. Paul Bourget, de l'Académie française, les personnalités dont les noms suivent ont accepté dès maintenant de prendre part aux délibérations du jury du Prix de *la Revue universelle :*

MM. Louis Bertrand, Henry Bordeaux, de l'Académie française ; Charles Benoist, Fr. Funck Brentano, de l'Institut ; Abel Bonnard, Jean Longnon, André Maurois, Jérôme et Jean Tharaud ; Jacques Bainville, Henri Massis.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La mort de Georges Clemenceau. — *Georges Clemenceau meurt à Paris le 24 novembre. Ses obsèques ont lieu, le lendemain, à Mouchamps (Vendée). Selon sa volonté expresse, la cérémonie est strictement privée.*

France. — *M. Verdier, supérieur général des Sulpiciens, est nommé archevêque de Paris* (16 *novembre*). *Il est élevé quelques jours après à la dignité de cardinal* (23 *novembre*).

— *M. Ricolfi, républicain de gauche, et M. Cautru, U. R. D., sont élus vice-présidents de la Chambre des députés* (19 *et* 21 *novembre*).

Avant la seconde conférence de La Haye. — Les négociations sur la Sarre. — *Mgr Kaas, président du Centre catholique, prononce un discours à Sarrebruck : « L'Allemagne, dit-il, a fait assez de concessions. »* (15 *novembre*).

— *A l'Union républicaine du Sénat, M. Millerand s'élève contre la politique « germano-française » de M. Briand qui évacue la Rhénanie et accepte en fait de joindre la question de la Sarre aux accords de La Haye : « Nous allons à la guerre, déclare M. Millerand, sous le drapeau de la paix. »* (21 *novembre*).

— *Les négociations franco-allemandes relatives à la Sarre s'ouvrent, au Quai d'Orsay, le* 21 *novembre.*

Le même jour, ces négociations donnent lieu, à la Chambre française, à un vif débat, ouvert par une interpellation de M. Franklin-Bouillon.

M. Briand répond à l'interpellateur qu'aucun engagement n'a été pris, à La Haye, relativement à la Sarre.

Le désarmement naval. — *L'Italie demande que la date de la conférence de Londres relative au désarmement naval soit fixée avant le* 21 *janvier* (22 *novembre*). *Depuis quelque temps, le point de vue italien, quant aux sous-marins, s'est rapproché de celui de l'Angleterre. Les chances d'une entente franco-italienne ont diminué.*

Les débuts de M. Curtius. — *M. Curtius, qui a succédé à M. Stresemann, prononce au Reichstag son premier discours. Il demande le rejet du projet de loi Hugenberg contre le plan Young, tout en s'élevant, avec les nationalistes, contre la responsabilité de l'Allemagne dans la guerre* (29 *novembre*).

Belgique. — *Une crise ministérielle éclate, provoquée par la querelle des langues. Les ministres wallons du cabinet Jaspar avaient accepté, dans un but de conciliation, la « flamandisation » de l'Université de Gand. Toutefois, le projet d'accord n'aboutit pas. Le cabinet Jaspar remet sa démission au roi* (25 *novembre*).

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXXIX — Octobre-Décembre 1929

Firmin BACCONNIER.....	*Protection du travail français*.....	439	16
Maurice BARRÈS.....	*Mes Cahiers*.....	129	14
René BÉHAINE.....	*Sur les tombes* (récit).....	598	17
Charles BENOIST..... de l'Institut.	*Canovas del Castillo.* VIII.	24	13
	— (Conclusions.)	385	16
Eugène BESTAUX.....	*Les Enfants en Russie soviétique*.....	67	13
René BIZET.....	*Le Sage est-il un romancier?*.....	170	14
Henry BORDEAUX..... de l'Académie française.	*Un éducateur d'autrefois.*	257	15
G. K. CHESTERTON.....	*Hérétiques : Rudyard Kipling; Bernard Shaw*...	419	16
—	*H. G. Wells et les géants*..	681	18
M. CONSTANTIN-WEYER.	*P. C. de Compagnie.* I.	1	13
—	— II.	144	14
—	— (fin).	267	15
Michel DAVET.....	*Le Prince qui m'aimait*, roman.....	714	18
—			
Madame DIVOFF.....	*Bonaparte et les siens, vus par une étrangère*.....	190	14
Georges DOVIME.....	*Le Fisc contre la famille.*	577	17
FAGUS.....	*Le Mystère royal de Philippe-Auguste* I...	201	14
—	— II...	325	15
—	— (fin)...	456	16
Pierre LAFUE.....	*La Restauration de l'Allemagne*.....	432	16

Pierre LIÈVRE	*Promenade dans le parc de Sceaux*	53	13
Camille MAUCLAIR	*La Jeunesse d'Henri Heine.*	541	17
Georges MŒNIUS	*Saint Benoît le Romain.*	572	17
Jean PRÉVOST	*Philibert Delorme*	692	18
Marie DE ROUX	*La Restauration des Bourbons* I	515	17
—	— II	657	18
STENDHAL	*Traité de l'art de faire des*		
—	*comédies*	641	18
Jean VARIOT	*Liberté, Liberté chérie,* roman (fin)	77	13
XXX	*Les Projets allemands dans la Sarre*	320	15

LES IDÉES ET LES FAITS

LECTURES

Jacques Bainville	*Lectures*	98	13
—	—	351	15
—	—	607	17
Henri Massis	*Faillite d'André Gide*	219	14
—	*Barrès se rapproche*	483	16
—	*Sur le succès des Sermons de Bossuet*	738	18

LA VIE A L'ÉTRANGER

Saint-Brice	*Châteaux dans les nuages*	103	13
—	*Devant la tombe de M. Stresemann*	226	14
—	*De Washington à Londres*	358	15
—	*Gâchis*	489	16
—	*La duperie des mots*	613	17
—	*Mauvais travail*	745	18

LES LETTRES

René Bizet	*Villes*, par P. Mac-Orlan	372	15
Michel Dard	*Espaces; Sous la lampe*, par L.-P. Fargue.	371	15
François Fosca	*Patte blanche*, par Helen Mackay	499	16
Henri Martineau	*Stendhal et les sources des Chroniques italiennes*	235	14
Henri Massis	*Le Club des Lyonnais*, par G. Duhamel.	368	15
Henri Rambaud	*Résurrection du feu*, par J. Variot	369	15
—	*L'Ordre*, par M. Arland	618	17

André Rousseaux.....	*Deux romans poétiques*.....	110	13
—	*Essayistes contemporains*.....	230	14
—	*Accusé, lève-toi...*, par E. Robin.....	364	15
—	*Valombré*, par H. Bordeaux.....	424	16
—	*La Triple symphonie*, par A. Droin.....	625	17
—	*Georges Bernanos*.....	750	18
Louis Salleron.....	*L'Esprit de la liturgie*, par R. Guardini..	374	15
René Salomé.....	*Le Charbon ardent*, par A. Thérive.....	370	15
Robert Vallery-Radot.	*Les Jeux de l'Enfer et du Ciel*, par H. Ghéon.....	367	15
Jean Variot.....	*La nuit qui vient de l'Orient*, par S. de Chessin.....	626	17
—	*Saint-Just*, par A. Aegerter.....	627	17
Maximilien Vox.....	*Le Destin de l'Occident*, par R. Gillouin..	373	15
—	*Préjugés*, par H. Mencken.....	375	15
—	*Tchouk*, par A. Marchon.....	497	16
—	*Une mélodie silencieuse*, par R. Schwob.	498	16

LES BEAUX-ARTS

André Cœuroy.....	*Quelques livres de musique*.....	116	13
Émile Henriot.....	*Cent ans de vie française*.....	...	18

L'HISTOIRE

Paul Ballaguy.....	*Les Evangiles et la critique actuelle*.....	500	16

LES SCIENCES

Alphonse Berget.....	*La Météorologie et les voyages aériens*...	376	15
Dr Pierre Mauriac.....	*L'Illusion transformiste*.....	629	17

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***.....	*M. Philip Snowden*.....	119	13
—.....	*M. Arthur Henderson*.....	246	14
—.....	*Julius Curtius*.....	505	16
—.....	*Roland Dorgelès*.....	758	18
Alphonse Berget.....	*Le prince L.-V. de Broglie*.....	634	17
François Fosca.....	*Antoine Bourdelle*.....	379	15
Lucien Dubech.....	Le Théâtre : *Le passif de la campagne*..	124	13
—	— *La réouverture*.....	251	14
—	— *Histoires de France*.....	382	15
—	— *Débordement*.....	509	16
—	— *M. Achard et M. Giraudoux*	636	17
—	— *Des pièces étrangères aux sifflets de la Comédie-Française*.....	760	18

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929. 38856.